This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

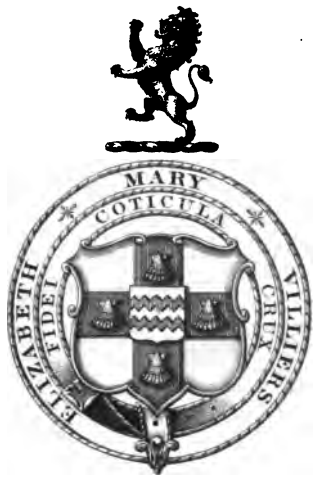
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Boek- & Papierverkopers.
De Gebroeders
van Cleef
's GRAVENHAGE & AMSTERDAM

2 vols
3/6



848
A72E

L'ÉTRANGÈRE.

OUVRAGES DE M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

LA CAROLÉIDE, troisième édition, revue et corrigée par l'auteur, ornée de deux vignettes dessinées par Horace Vernet, et d'un plan figuratif du lieu de l'action. 1 vol. in-8, papier fin. . . . . 7 fr.

LE SOLITAIRE, dixième édition, ornée de deux vignettes. 2 vol. in-12. . . . . 5 fr.

LE RENÉGAT, sixième édition, ornée de deux figures. 2 vol. in-12. . . . . 6 fr.

IPSIBOÉ, quatrième édit., revue et corrigée. 2 vol. in-12. 6 fr.

LA FRANCE, L'ÉMIGRATION ET LES COLONS, par M. de Frayssinous, ancien archevêque de Damas. 2 vol. in-8. 10 fr.

CONTES ET CONSEILS A MES FILS, imités librement de Kotzebue; par J.-P. Charrin, membre de plusieurs Académies, et convive des Soupers de Momus; ornés de onze gravures en taille-douce. 2 gros vol. in-12. . . . . 10 fr.

NOUVEAUX CONTES, par Mme Guizot; deuxième édition, revue, corrigée et ornée de six gravures. 2 vol. in-12. 9 fr.

LE RODEUR FRANÇAIS, ou LES MOEURS DU JOUR, par M. B. de Rougemont; cinquième édition. 5 vol. in-12. 17 fr. 50.

LE SAVANT DE SOCIÉTÉ, ou PETITE ENCYCLOPÉDIE DES JEUX FAMILIERS; ouvrage dédié à la jeunesse. Nouvelle édition ornée de figures et musique. 2 vol. in-12. . . 6 fr.

PORTRAITS POLITIQUES DES PAPES, considérés comme princes temporels et comme chefs de l'Église, depuis l'établissement du Saint-Siége à Rome jusqu'en 1822; par *J.-A. Llorente*, auteur de l'*Inquisition d'Espagne*. 2 vol. in-8. 11 fr.

COLLECTION des Constitutions, Chartes et Lois fondamentales des peuples de l'Europe et des deux Amériques; par MM. *Dufau*, *Duvergier* et *Guadet*, avocat à la Cour royale de Paris. 6 vol. in-8. . . . . 46 fr.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
Rue de Vaugirard, n. 36.

Isabey pinx.t 1824 J. Mécou sc.

Le Vicomte D'arlincourt.

LE VICOMTE D'ARLINCOURT,

avec un [illegible] Auteur

[illegible]

PARIS.

[illegible]

1825

L'ÉTRANGÈRE.

PAR

LE VICOMTE Charles D'ARLINCOURT.

Avec un Portrait de l'Auteur

GRAVÉ PAR M. MÉCOU

D'après la Miniature de M. Isabey.

TOME PREMIER.

PARIS.

BÉCHET AINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 57.

1825

Préface

DE L'ÉDITEUR.

En vain les détracteurs de M. le vicomte d'Arlincourt s'obstinent à le poursuivre de leurs clameurs insensées; ses ouvrages, recherchés par toute l'Europe, ajoutent chaque jour à sa renommée; et les insultes de ses ennemis, leurs ridicules attaques, leurs plaisanteries usées, ne font plus sourire que de pitié.

« *Détestable ! détestable !* » s'écrient certains frélons littéraires à l'apparition de chaque nouvel ouvrage de

289152

M. d'Arlincourt. « — Mais en quoi donc? » donnez des preuves, » répondent les hommes impartiaux. — « *Détestable!* » *détestable!* » reprennent les prétendus juges; et *ils ne sortent pas de là.* C'est un parti pris parmi eux de trancher ainsi la question, et d'éviter les explications. En effet, s'il leur fallait démontrer par le raisonnement la vérité de leurs assertions, dans quel embarras ils se trouveraient. Aucun de ces messieurs n'a lu les écrits de M. d'Arlincourt; ils ont seulement parcouru rapidement, à l'époque de leur publication, l'analyse qu'en donnaient les journaux; ils ont vu des noms, ont sauté par-dessus les faits, ont pris au hasard une phrase, et, n'ayant rien compris à l'ensemble, ont déclaré

l'ouvrage incompréhensible, et par conséquent *détestable*.

Quand le fameux *Solitaire* parut, les envieux de toute grande réputation (qui ne l'avaient pas lu selon leur coutume) ne prévirent pas sa destinée étonnante et son succès populaire; ils gardèrent le silence. Les journaux retentirent d'éloges: ils admirèrent surtout la *pureté* du style, l'élégance des phrases, la force des caractères, la grâce des images, et la vigueur des pensées. Ce fut un cri général d'admiration, non-seulement en France, mais en Europe; et le *Solitaire* eut dix éditions. Aussitôt la médaille changea de face. Ceux-mêmes qui avaient tant vanté le style pur du livre célèbre, commencèrent à le trouver incorrect et ridicule.

Ne sachant qu'imaginer pour l'attaquer, ils le déclarèrent *inversif*, bien que nos grands prosateurs français aient dans leurs écrits beaucoup plus d'inversions forcées que l'auteur du *Solitaire* (1). Quelques personnes crurent aveuglément à ce que leur certifiait leur gazette; et ne se donnant pas la peine de s'assurer du fait, ils répétèrent « *inversif!* » comme les autres criaient « *détestable!* » De-là les spirituelles plaisanteries de quelques petits journaux sur le *vicomte inversif*, ou mieux, sur l'*inversif vicomte*.

---

(1) Lisez, par exemple, *Bélisaire* et les *Incas* de Marmontel. Comparés à ces livres, ceux de M. d'Arlincourt n'ont point d'inversions du tout; et pourtant

Ce fut alors décidé, parmi les ennemis d'un écrivain devenu trop célèbre, que tous les ouvrages du chantre d'Élodie seraient nécessairement illisibles par leurs inversions. Le *Renégat* et *Ipsiboé* parurent. M. d'Arlincourt avait eu soin de ne pas placer une seule inversion forcée dans ce dernier ouvrage surtout. Mais qu'importe à ces messieurs le contenu des livres de ceux dont les triomphes excitent leur rage! Ils s'écrièrent, tout comme de coutume, à l'apparition d'*Ipsiboé*, « *inversif! détestable!* » Ils le diront sans doute de l'*Étrangère*; ils le diront encore des productions à venir

qui a jamais reproché à Marmontel son style inversif? Mais la mauvaise foi !...

du même auteur; effrontément déterminés à juger sans lire, ils se répètent à la manière de Figaro : « Critiquons, déchi-
» rons, il en reste toujours quelque
» chose. » En effet, les oisifs les écoutent, et les imbécilles les croient.

Encore une autre tactique de la gent envieuse! ils prennent au hasard dans les pages de M. d'Arlincourt une phrase énergique, une image hardie; ils l'isolent, ils la séparent de ce qui la précède et de ce qui la suit; et la pensée qui, amenée de loin et préparée avec art, eût pu paraître énergique et belle en son lieu et place, devient nécessairement, étant ainsi arrachée à son cadre, folle, gigantesque ou bizarre. Les plus beaux hémistiches de

nos plus illustres poëtes, les brillantes hardiesses de nos prosateurs immortels, ne résisteraient point eux-mêmes à cette dissection perfide. « — Racine est devenu » fou, disait un de ses détracteurs en » sortant de la première représentation » de *Phèdre;* croiriez-vous qu'un des » personnages de sa tragédie vient dire » sur la scène, en racontant je ne sais » quoi sur Hippolyte, *sa croupe se* » *recourbe!* »

M. d'Arlincourt a dit, selon ce qu'affirment certains oracles de coterie: « — *Les forêts sont les cathédrales de* » *la nature. Les rayons de l'obscurité.* » *Le printemps de la tombe. etc...* » « — Mais où? à quelle page, Messieurs? » » — C'est quelque part, répondent-ils. »

En attendant, ils l'ont écrit dans un journal; ils l'ont persuadé aux niais qui s'en rapportent à leur article; et si les mots cités ne sont en aucun des livres de M. d'Arlincourt, ils devraient y être, selon eux; et cela revient au même, cela leur paraît absolument la même chose.

Les pensées neuves, et les images hardies qui sont semées dans les ouvrages de M. d'Arlincourt, sont principalement ce qui lui a attiré les sarcasmes de ses détracteurs. « *Du simple!* » *du naturel!* » s'écrient-ils. C'est-à-dire, « *du commun et du médiocre!* » A leurs yeux, tout ce qui s'élève est gigantesque et ridicule; il ne faut pas quitter les routes battues, ni sortir du cercle

vulgaire; ils ont pour principe de ne vanter que la médiocrité; l'écrivain que personne n'admire, est celui qu'ils trouvent admirable.

« Il est des littérateurs, dit madame » de Staël (1), qui veulent nous persua- » der que le bon goût consiste dans un » style exact, mais commun, servant à re- » vêtir des idées plus communes encore.

» Ce système expose moins à la cri- » tique que tout autre. Ces phrases con- » nues depuis si long-temps, sont comme » les habitués de la maison, on les laisse » passer sans leur rien demander. Mais » il n'existe pas un écrivain éloquent et

(1) De la littérature, par madame de Staël, troisième édition, t. 1, pages 5, 6, 7, 8.

» penseur, dont le style ne contienne
» des expressions qui ont étonné ceux
» qui les ont lues pour la première fois,
» ceux du moins que la hauteur des
» idées, ou la chaleur de l'ame, n'a-
» vaient point entraînés.

» Lorsque Bossuet dit cette superbe
» phrase : *Averti par mes cheveux*
» *blancs de consacrer au troupeau*
» *que je dois nourrir de la parole de*
» *vie, les restes d'une voix qui tombe*
» *et d'une ardeur qui s'éteint*, il s'est
» trouvé sûrement quelques malheureux
» critiques qui ont demandé ce que c'é-
» tait que *les restes d'une voix et*
» *d'une ardeur*, ce que c'était *que des*
» *cheveux qui avertissent*..... Lors-
» que Pascal a écrit : *L'homme est un*

» *roseau, le plus faible de la nature,*
» *mais c'est un roseau pensant.* Un
» critique, séparant la première phrase
» de la seconde, aurait pu dire : savez-
» vous que Pascal appelle l'homme *un*
» *roseau pensant!* Le plus parfait de
» nos poëtes, Racine, est celui dont les
» expressions hardies ont excité le plus
» de censures; et le plus éloquent de
» nos écrivains, l'auteur d'Émile et
» d'Héloïse, est celui de tous sur lequel
» un esprit insensible au charme de l'é-
» loquence, pourrait exercer le plus fa-
» cilement sa critique. Qui reconnaîtrait,
» en effet, le style de Rousseau, si l'on
» partageait en deux ses phrases, si l'on
» les séparait de leur progression, de
» leur intérêt, de leur mouvement, et

» si l'on détachait de ses écrits quelques
» mots bizarres, lorsqu'ils sont isolés,
» tout-puissans lorsqu'on les met à leur
» place!

» Je le répète, un style commun n'a
» rien à craindre de ces attaques. Subdivisez les phrases de ce style autant
» que vous le voudrez, les mots qui
» les composent se rejoindront d'eux-
» mêmes, *accoutumés qu'ils sont à se*
» *trouver ensemble*; mais jamais un
» grand écrivain n'exprima le sentiment
» qu'il éprouvait, jamais il ne développa
» les pensées qui lui appartenaient réel-
» lement, sans porter dans son style ce
» caractère d'originalité, qui seul atta-
» che et captive l'intérêt et l'imagination
» des lecteurs. »

Un journal, maintenant défunt (car une infinité de petits journaux qui ont annoncé la mort des compositions de M. d'Arlincourt, ont commencé d'abord eux-mêmes par mourir), un journal, dis-je, parlant l'hiver dernier de *la Caroléide*, en citait des passages de la façon suivante : il prenait un vers à une page, en cherchait un autre qui rimait avec lui, dans les pages précédentes ou suivantes; les accolait ensemble; et présentait hardiment au lecteur, comme venant de M. d'Arlincourt, le distique le plus ridicule et le plus incompréhensible. Voilà ce que l'*Aristarque* appelait, *juger un auteur*. Eh bien! quelques personnes crédules ont été dupes de l'article, et demandaient stupidement : —

« Comment l'auteur du Solitaire a-t-il » pu faire ces deux vers, en parlant d'un » guerrier combattant?

» Même force toujours, même art, même valeur;
» Sur sa base immobile, il repose vainqueur (1).

» Et placer ces deux autres dans la » bouche de la Vierge des forêts?

» La voix des voluptés, et l'écho de l'amour,
» Là de l'île, en chantant, sept fois firent le tour (2).

C'est absolument de cette manière, qu'on faisait dire à Racine, en parlant d'Hippolyte: « *Sa croupe se recourbe.* »

---

(1) Dans le premier vers, page 24, troisième édition, il est question de Guise; dans le second, page 25, il est question d'un rocher.

(2) Le premier vers est page 68; le second, page 67.

Quelquefois même, les prétendus critiques adoptent une marche moins pénible ; ils composent eux-mêmes des phrases entières qu'ils attribuent à M. d'Arlincourt; car pour aller en chercher dans ses productions, il faut encore ouvrir le livre détesté; et les intrépides détracteurs de l'auteur du Solitaire, ont ses écrits trop en horreur pour vouloir même les toucher. Cela, d'ailleurs, n'est pas nécessaire pour tonner contre les inversions et les fautes dont ils sont convenus qu'ils devaient nécessairement être pleins.

Mais quand s'apercevront-ils donc que plus ils s'acharnent contre un écrivain aimé de toutes les nations, plus ils accroissent sa célébrité; et que maintenant

l'homme impartial, avant même que d'avoir lu les compositions de M. le vicomte d'Arlincourt, est déjà convaincu d'avance de leur mérite, en voyant avec quelle rage opiniâtre il est poursuivi par l'envie.

Rendons néanmoins justice aux grands journaux de la capitale, à ceux qui ont acquis et mérité l'estime publique : jamais leurs rédacteurs, en parlant des Œuvres de M. d'Arlincourt, n'ont déshonoré leurs plumes par des attaques injurieuses et des personnalités indécentes. Ils ont trop le sentiment du beau et du bien pour jamais s'écarter de la route honorable qu'ils se sont tracée.

M. le vicomte d'Arlincourt a cons-

tamment dédaigné de répondre aux invectives qui lui ont été adressées. Les personnalités les plus outrageantes n'ont obtenu de lui que le silence du mépris. « Si mes ouvrages sont mauvais, disait-» il, on aurait beau les vanter, ils n'en » mourraient pas moins; s'ils sont bons, » on aura beau les décrier, ils vivront. » Or, qu'est-ce qui fait vivre les ouvrages? l'imagination, la hardiesse, la chaleur, l'invention surtout; et c'est-là ce qui constitue le talent de l'auteur de la Caroléide.

On n'ignore point que tous les arts, la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, les mécaniques, la gravure, la litographie, etc., etc., etc., ont reproduit les différentes scènes dramatiques

dont abondent ses productions. La mode y a pris des couleurs et des costumes; la marine même a donné à ses bâtimens les noms des héros de M. d'Arlincourt; et tous les théâtres de la France et de l'Europe les ont représentés; mais il est encore une preuve plus forte et sans réplique du prodigieux succès de ses compositions, et nous ne la négligerons pas; la voici : On peut se procurer, à Paris, dans chaque librairie étrangère, et chez M. Béchet, les ouvrages de M. d'Arlincourt, en onze langues différentes, en *anglais*, en *allemand*, en *italien*, en *espagnol*, en *hollandais*, en *danois*, en *portugais*, en *polonais*, en *suédois*, en *russe*, et même en *grec*. M. d'Arlincourt a fait venir toutes ces traduc-

tions, et les a réunies dans sa bibliothèque. Que répondront à cela ses absurdes ennemis? que *l'univers se trompe dans son admiration*, que *le monde entier a mauvais goût*, et que *leur petite coterie a seule le sens commun.*

Nous ne prétendons cependant point affirmer ici que les productions de M. d'Arlincourt soient sans tache. Il n'existe point d'écrits parfaits; et quelquefois, parmi de grands éloges, de justes reproches ont été adressés à l'auteur de *la Caroléide.* « M. le vicomte d'Ar-
» lincourt, disait un journal allemand,
» en février 1823, a une grande force de
» pensée; mais son style est souvent
» bizarre à force d'être hardi; il y a de

» l'*étrangeté* dans ses conceptions, et
» un éclat fatigant dans ses tableaux:
» mais, il faut l'avouer, il sait profondé-
» ment émouvoir; c'est le chantre de
» l'amour et des douleurs; il frappe droit
» au cœur. Il a une connaissance pro-
» fonde des passions humaines, et en
» sait développer habilement les moin-
» dres détails; aussi partout, et de tout
» temps, il sera nécessairement lu, mé-
» dité et entendu. Ses ouvrages vivront;
» et, en pays étranger comme en France,
» ils auront éternellement le succès qu'ils
» ont aujourd'hui. »

Il est des puristes sévères qui ne pardonnent point à M. d'Arlincourt, quelques innovations de style, qui donnent un tour plus vif et plus animé à ses ré-

cits. Ils les regardent comme dangereuses. Mais en admettant avec eux, qu'il y ait parfois des incorrections dans le *Solitaire*, nous leur répondrons avec madame de Staël : « Si l'on demande » ce qui vaut mieux d'un ouvrage avec » de grands défauts et de grandes beau- » tés, ou d'un ouvrage médiocre et cor- » rect, je répondrai, sans hésiter, qu'il » faut préférer l'ouvrage où il existe, » ne fût-ce qu'un trait de génie. Il y a » faiblesse dans la nation qui ne s'atta- » che qu'au ridicule, si facile à saisir et » à éviter, au lieu de chercher avant » tout, dans les pensées de l'homme, » ce qui agrandit l'ame et l'esprit. Le » mérite négatif ne peut donner aucune » jouissance; mais beaucoup de gens ne

» demandent à la vie que l'absence de
» peines, aux écrits que l'absence de
» fautes, à tout que des absences. Les
» ames fortes veulent exister; et pour
» exister en lisant, il faut rencontrer
» dans les écrits des idées nouvelles, ou
» des sentimens passionnés (1). »

On sait avec quel enthousiasme les journaux anglais ont parlé du *Solitaire*, nous avons donné des extraits de leurs articles dans la préface des dernières éditions de ce livre; en voici quelques-uns de plus nouveaux sur *le Renégat*, sur *Ipsiboé*, et sur la troisième édition de *la Caroléide*.

---

(1) De la Littérature, par madame de Staël, troisième édition, t. 1, p. 345.

« *Le Renégat, etc.* Cet ouvrage a
» excité un intérêt si vif en France, qu'il
» a eu quatre éditions dans l'espace d'un
» mois, lors de sa publication. Ce livre,
» par son originalité et son pathétique,
» est sans modèle, et peut-être sans pa-
» reil..... C'est bien là l'ouvrage d'un
» homme de génie..... etc. (Monthly
» magasine.)

» *Le Renégat, etc.* Ce livre est de
» l'intérêt le plus pathétique; et il est
» écrit avec la plus grande chaleur et
» la plus brillante éloquence. C'est un
» des meilleurs que la France ait pro-
» duits... etc. (Gazette of Fashion.)

» *Le Renégat, etc.* L'étonnant suc-
» cès de ce livre va toujours croissant;
» traduit en anglais, il a autant de char-

» mes que dans sa langue primitive... etc.
» (Ladies Museum.)

» *Le Renégat, etc.* Cet ouvrage est
» très-hardi dans l'original, et, chose
» étonnante, il n'a point perdu à la tra-
» duction..... etc. (Observer of the
» Times.)

» *Le Renégat, etc.* Le style éloquent
» de ce livre, ses descriptions, et la po-
» pularité qu'il a obtenue en France, en
» ont déterminé la traduction.... Il ren-
» ferme une foule innombrable de beau-
» tés poétiques, et qui sont évidemment
» la production du goût le plus pur, et
» de l'ame la plus élevée. Sa morale est
» admirable et sublime. Elle donne, par
» l'exemple enchanteur de l'héroïne,
» une ferme confiance dans la Provi-

» dence, et réconcilie l'humanité avec
» les souffrances de ce bas monde. Le
» caractère d'Ézilda est un heureux ef-
» fort de génie. Son courage héroïque,
» son amour dévoué, son entière abné-
» gation d'elle-même, et son inaltérable
» piété, sentimens sans bornes dont le
» cœur seul d'une femme a pu être ca-
» pable, sont peints en traits de feu, et
» avec une rare vérité. Les descriptions
» du lieu de la scène, dans le midi de
» la France, sont pittoresques et ani-
» mées..... etc. (Préface du traducteur
» anglais; Londres, 1822. J. Robens and
» co. ivy. lam, paternoster row.)

» *Ipsiboé, etc.* La popularité du cé-
» lèbre vicomte d'Arlincourt, est égale
» en France à celle de Walter Scott

» parmi nous, et la publication d'un
» nouvel ouvrage de ces deux écrivains,
» fait une aussi vive sensation à Paris,
» qu'à Londres. La présente composi-
» tion est d'un style plus gai, d'un genre
» plus léger que les précédentes, mais
» elle ne leur est inférieure ni en origina-
» lité piquante, ni en vif intérêt.... etc.
» (New. Monthly magasine.) »

Toutes les traductions anglaises se trouvent à Londres, chez J. Robens and co. ivy. lam. paternoster row; et les extraits d'articles que je viens de citer, se trouvent relatés dans le *New monthly magasine*, et *Litterary Journal* du 1er décembre 1823, N° XXXVI (1).

---

(1) On croira peut-être que les ennemis de M. d'Ar-

« *La Caroléide, etc.* Le vicomte
» d'Arlincourt, le célèbre auteur du
» *Solitaire*, du *Renégat*, et d'*Ipsiboé*,
» vient de publier la troisième édition
» de *la Caroléide*. Cette élégante et
» extraordinaire production, purgée

---

lincourt, qu'irrite le moindre éloge de ses Œuvres dans un Journal français, tolèrent au moins les louanges qui lui sont données par les gazettes étrangères; non, ils ne supportent nulle part un hommage rendu au talent de l'auteur du *Solitaire*; et dernièrement un rédacteur d'une feuille parisienne ayant fait un article fulminant contre M. d'Arlincourt, l'a envoyé, traduit *en anglais*, à un confrère de Londres, et est parvenu, à force de peines et d'intrigues, à le faire imprimer dans une feuille périodique de la Grande-Bretagne. Un général n'est pas plus heureux après une victoire remportée sur des étrangers, que le folliculaire français après la publication de son pamphlet contre le talent d'un compatriote.

» maintenant des défauts qui, autre-
» fois, en obscurcissaient les beautés, a
» obtenu, à Paris, un brillant succès;
» et malgré les critiques qui l'ont dé-
» chirée, les juges les plus éclairés ont
» déclaré que M. le vicomte d'Arlin-
» court avait donné un poëme épique à
» la France.» (*Courrier*, 8 mars 1824.)

Je m'arrête; s'il me fallait reproduire ici tous les éloges qu'ont donnés à M. d'Arlincourt les gazettes de tous les pays, un volume de préface ne suffirait pas; et cette suite de louanges deviendrait fastidieuse. Je remarquerai seulement, avant de terminer, qu'en pays étrangers, c'est le *Renégat*, qui, de tous les romans de l'auteur du *Solitaire*, a généralement produit le plus d'effet.

La nouvelle production que nous publions en ce moment, est peut-être une des plus remarquables de l'auteur. L'extrême simplicité de l'action, le peu d'événemens et de personnages qui lient le récit, l'unité constante de lieu, la marche rapide du sujet, sont tout-à-fait du goût antique; et pourtant jamais intérêt plus vif, scènes plus déchirantes, amour plus brûlant, morale plus pure, et situations plus pathétiques, ne ressortirent à un aussi haut degré dans un ouvrage d'imagination.

« *Est-ce du romantique?* » demanderont quelques lecteurs. Que répondre à une pareille question!..... Grâce à la manière différente dont chaque personne envisage maintenant l'école nouvelle, il

n'est plus possible de s'entendre. Le classique et le romantique sont devenus les tours de Babel littéraires. Chacun se dispute au pied de chaque monument; c'est tout-à-fait la confusion des langues; mais comme les antagonistes ne veulent point se comprendre, et souvent ne se comprennent pas eux-mêmes, la querelle sera interminable.

Parmi les admirateurs de toute innovation, les uns voient le genre romantique dans l'exaltation idéale, et l'enthousiasme contemplatif; les autres dans le naturel ignoble, le trivial et le vulgaire. Celui-ci le trouve dans les pensées religieuses des Nuits d'Young; celui-là dans les peintures obscènes de Manon

Lescaut. Les uns l'admirent dans les sublimes tableaux de lord Byron ; les autres dans les scènes de taverne de Walter Scott. Ici l'on prétend qu'il n'est que dans l'absence de toute règle et de toute convenance ; là, on assure qu'il n'est que dans les hautes rêveries de l'ame, dirigées toutes vers un but céleste. Celui-ci le veut tout matériel ; celui-là tout spiritualisé. Il en est qui revendiquent, comme appartenant au genre romantique, plusieurs scènes de Racine, plusieurs descriptions d'Homère, plusieurs pages de Voltaire, plusieurs pensées de Corneille, plusieurs tableaux de Bossuet ; il en est au contraire qui rejettent avec mépris tous ces grands noms hors de la nouvelle école, et n'y admettent que ce

qui en est la caricature et la parodie. Comment sortir de ce dédale? Certains classiques et certains romantiques sont également foux dans leurs attaques et dans leurs défenses. Ils ne s'entendent que pour rejeter également M. le vicomte d'Arlincourt; l'un (le classique) trouvant ses productions trop gigantesques, trop bizarres et trop pleines d'innovations; l'autre (le romantique) les trouvant trop réglées, trop assujetties aux unités d'Aristote, écrites sur un plan trop suivi, et enfin d'un style trop soigné. Les deux extrêmes sont en conséquence réunis contre le même écrivain qu'ils se renvoient et se repoussent. Quel plus bel éloge en pourraient-ils faire!

Mais ce n'est pas tout encore. Les deux

partis extrêmes ont voulu faire un débat politique de leur système littéraire. «—Le
» romantisme, écrivait dernièrement le
» rédacteur d'une feuille royaliste, est
» une littérature née de la révolution. Ce
» motif suffirait à défaut de tant d'au-
» tres, pour la faire condamner, et c'est
» aussi une des raisons pour lesquelles
» nous nous sommes attachés à la re-
» pousser de tous nos efforts. Nous
» avons toujours vu là, et nous y
» voyons encore quelque chose de plus
» qu'une simple discussion littéraire.

» — Que veut le romantisme? a écrit
» à son tour un journal d'opposition,
» l'ancien régime avec ses vieux préju-
» gés, ses lois féodales, et son fanatisme
» religieux. Il a la philosophie et la

» raison en horreur, il ne veut que les
» folies chevaleresques et les rêveries
» mystiques. Hâtons-nous de rejeter
» un genre qui veut nous faire rétro-
» grader vers les mœurs du moyen
» âge. »

Voilà d'admirables jugemens! Mais que deviendra le pauvre lecteur qui lit les deux partis pour former son opinion?

« Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses! »

— « Le romantisme, selon les uns, est
» donc une puissance anarchique et
» monstrueuse qui doit naissance à la ré-
» volution, qui est l'ennemie de toute rè-
» gle, et qu'il faut repousser parce qu'elle
» veut renverser tous les sages principes.

— Le romantisme, selon les autres, ne
» se complaît que dans les temps cheva-

» leresques avec les traditions anciennes,
» les chroniques, les légendes et toutes
» les superstitions du moyen âge. Essen-
» tiellement monarchique et religieuse,
» elle hait les systèmes philosophiques. Il
» faut la repousser parce qu'elle admire
» les mœurs patriarchales, et qu'elle re-
» grette le bon vieux temps. »

« — *Byron, Goëthe et Schiller me*
» *font mal au cœur,* » disait dernière-
ment, dans sa coterie, un écrivain gothique
et homérique. « — *Je ne voudrais pas*
» *signer Mérope,* » s'écriait de son côté
un moderne auteur vaporeux et fan-
tastique. Mais en voilà assez de dit pour
montrer à l'homme sensé jusqu'où va
l'extravagance des sectateurs exagérés du
classique et du romantique. Leurs que-

relles, au reste, sur le système littéraire que chacun d'eux veut établir, n'ont rien de vraiment dangereux. Ils se combattent dans le vide; ils se cherchent dans les ténèbres; et sur le terrain mouvant où ils se tiennent tant bien que mal, ils se créent des fantômes qu'ils poursuivent à outrance. Ni les uns ni les autres ne reviendront de long-temps à l'évidence et à la raison.

Pour tout lecteur sage et raisonnable, le seul parti à prendre dans cette lutte opiniâtre, est de rester spectateur neutre, d'admirer le beau partout où il se trouve, de rendre justice au talent sous quelque forme qu'il se montre, d'aimer ce qui charme l'esprit et le cœur, soit classique, soit romantique, et de dire avec un

auteur célèbre, qu'en fait d'ouvrages d'imagination,

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

On a donné à M. le vicomte d'Arlincourt le titre de *prince des romantiques*; mais M. d'Arlincourt est-il vraiment de l'école moderne? c'est ce qui est encore à savoir. Quelques coteries littéraires qui se sont déclarées *romantiques*, qui croient avoir droit à ce nom par l'extravagance de leurs idées, et qui écrivant à tort et à travers à ce sujet, se sont nommées, de leur pleine autorité, les défenseurs de ce qu'elles appellent *la jeune littérature*, ont décidé que M. d'Arlincourt était absurde et *classique*. Il est curieux et risible de voir la gravité prétentieuse et so-

lennelle avec laquelle leurs chefs répondent à ceux qui, admirant M. le vicomte d'Arlincourt, veulent parler en sa faveur. « — Allons donc, *c'est un homme jugé.* » Après cela, il n'y a plus rien à dire. *Condamné par un tribunal si éclairé, si consciencieux et si équitable! Jugé par ces messieurs !* tout est fini. Il ne reste plus qu'à les admirer..... et se taire.

Au reste, s'ils jettent M. d'Arlincourt hors de leur Parnasse, ils le jettent en bonne compagnie ; car tous nos écrivains immortels sont repoussés par eux avec le même mépris ; ils ne les trouvent nullement remarquables, et ce sont aussi *des hommes jugés.* Or, écoutez le jugement.

« Boileau n'était qu'un ennuyeux pé-

» dagogue, Racine qu'un génie étroit,
» Corneille qu'un déclamateur ampoulé,
» Molière qu'un petit esprit, Delille
» qu'un froid versificateur..... etc. »

Certes, M. d'Arlincourt n'a et n'aura jamais rien de commun avec de semblables juges et de pareilles décisions. Il serait honteux et désespéré d'être regardé comme *romantique*, si ce titre devait lui donner le moindre rapport avec les champions de l'absurde.

Si le romantique (et ainsi l'entend M. d'Arlincourt) est l'élan passionné d'une ame grande et religieuse, vers le sublime et l'infini; s'il consiste à élever constamment sa pensée hors du cercle étroit de l'existence commune; si son princi-

pal objet est de sonder les mystères de l'ame, et de développer les grandes passions du cœur; M. d'Arlincourt est de cette école. Si le romantique consiste à rattacher continuellement les choses de la terre aux choses du ciel, à offrir aux misères de la vie présente les consolations de la vie future, à tourner vers un but moral tous récits, tableaux et pensées, ainsi que l'ont fait les Bernardin de Saint-Pierre, les Châteaubriand, les Byron, les Goethe, les Schiller, etc...., M. d'Arlincourt est romantique.

Mais si le romantique (et ainsi l'entendent les fanatiques de l'école) est l'absence de toute règle et de toute mesure, l'oubli de toute convenance, l'éloignement pour tout plan sage et médité, la

recherche du mauvais goût, le dédain pour tous les talens passés, l'admiration pour toutes les monstruosités présentes, le mélange de l'ignoble et du grandiose, du vrai et du faux; enfin la haine pour tout style élégant et soigné, M. d'Arlincourt n'est et ne sera jamais romantique.

En effet, ce que les lecteurs impartiaux ont constamment remarqué dans les œuvres de l'auteur du Solitaire, c'est la sagesse de ses plans qui, assujettis à toutes les unités et règles commandées par la raison, ont toute la sévérité classique, et n'ont de *romantique*, à la façon des Byron et des Schiller, que le style plein de chaleur et d'images (1).

---

(1) Un article fort bien fait sur le *genre roman-*

Les étrangers, plus équitables dans leurs jugemens sur les auteurs français que les Français eux-mêmes, ont surtout vanté, dans les compositions de

---

tique a paru dernièrement dans un journal de théâtres; en voici quelques passages :

« Les ennemis de la littérature romantique ont fait » plus que la calomnier, ils l'ont poursuivie avec tou- » tes les armes de la fureur et de la haine.... Ils osè- » rent même un moment rêver l'intervention du pou- » voir, mais le ridicule était là prêt à faire justice de » l'expédient et à les marquer de son redoutable » sceau. Ils reculèrent devant le ridicule. Alors de » nouveaux moyens furent mis à contribution, et les » rôles furent changés. Ce qui jusqu'à ce jour avait » été attaqué sérieusement ne fut plus qu'un texte de » railleries. Au dire de nos détracteurs, que fallait- » il pour ruiner, pour anéantir la *littérature roman-* » *tique ?* La désigner au sarcasme, proclamer partout » qu'elle était réprouvée par l'opinion, que ce n'était » qu'une folie monstrueuse, et que déjà le mépris

M. d'Arlincourt, le goût pur qui y a présidé, et l'harmonieuse correction de son style. Jamais dans ses romans (si ce nom peut être donné à ses productions,

---

» pour ce genre était à l'ordre du jour : c'est ce qui » fut essayé et ce qui fut sur le point de réussir en » France, où malheureusement la mode remplace » si aisément l'opinion publique, en France, où l'on » veut rire à quelque prix que ce puisse être. Alors » furent réunis et classés les rieurs et les contempteurs » de toute espèce, alors furent fabriqués tous ces pe- » tits mensonges littéraires à la faveur desquels il est » si facile parmi nous de discréditer les réputations. » Au mot de *romantique*, le sourire était de rigueur; » la mode le voulait ainsi; et certes, il faut le dire, » on ne se montrait pas difficile sur ce point, car de- » puis le rire spirituel jusqu'au rire niais, depuis la » censure de l'académicien jusqu'aux huées de l'éco- » lier de sixième, depuis le coup de griffe du lion » jusqu'au coup de pied de l'âne, tout fut prodigué,

qui tiennent à la fois du roman, de l'histoire, et surtout du poëme), jamais il n'offre pour héros à ses lecteurs des êtres surnaturels, des monstres à ongles cro-

---

» tout fut applaudi, tout fut estimé de bon aloi. Et » pourtant quelle était la cause d'une persécution si » constante? De quel crime pouvait-on convaincre le » *genre romantique?* Venait-il changer nos mœurs ou » détruire parmi nous l'empire des illusions? Venait-» il renverser les monumens de notre littérature ou » insulter à la gloire de la nation dans la personne » des écrivains qui l'ont illustrée par leurs chefs-» d'œuvre? Méconnaissait-il les bienfaits de l'anti-» quité et les *sages* préceptes qu'elle nous a tracés? » Était-ce pour introduire dans notre système litté-» raire des élémens de dégradations? Était-ce enfin » pour entraver ou rebuter le talent? pour favoriser » la médiocrité qu'il demandait si modestement l'hos-» pitalité, lui qui ne fut jamais un étranger, et qui, » plus légitimement que tout autre, pouvait prendre

chus, des spectres, des démons, des damnés, des Vampires.... etc. Ses événemens sont simples et clairs, ses récits peu chargés de personnages et d'épisodes. Ce n'est jamais que le désordre et les passions du cœur qu'il essaie de peindre; et si parfois il cherche à ef-

---

» place dans la famille ? Non, et à Dieu ne plaise » qu'il en fût ainsi ! Son crime ne fut pas celui-là. » Jamais avec de pareils moyens d'attaque nos ad- » versaires n'auraient fait descendre leurs récrimina- » tions jusqu'à l'absurde. Ajouter une corde à la lyre » antique ; tresser pour les Grâces une couronne de » fleurs nouvelles, destinée à remplacer celle que les » siècles commencent à flétrir ; prêter à la poésie des » couleurs plus variées et plus fraîches ; faire planer » sur ses vastes domaines la pensée religieuse ; im- » primer à notre langue une allure plus franche, plus » décidée et plus hardie ; rajeunir une littérature

frayer ses lecteurs par des images fortes et terribles ; ses tableaux ne sont point ceux des difformités du corps, mais des bouleversemens de l'ame. Aussi ses écrits ont charmé tous les âges, tous les sexes, toutes les classes et toutes les nations.

« presque épuisée dans sa sève ; livrer un nouvel uni-
« vers au génie ; purifier et multiplier en même temps
« les sources des images et des comparaisons ; élargir
« la scène française, en retremper quelques ressorts,
« l'enrichir de caractères nouveaux ; préférer de mar-
« cher sous les inspirations de la religion et des sou-
« venirs qui sont les nôtres, que d'obéir servilement
« à des impressions étrangères ; vivre enfin quelque-
« fois de notre propre fonds : telle est la glorieuse
« mission que la *littérature romantique* est venue
« remplir chez nous : tel a été le but qu'elle s'est
« proposé. »

La morale de l'*Etrangère* est plus digne d'attention encore que celle des livres qui l'ont précédée. On y voit les dangers de l'exaltation dans une ame ardente et pure qui n'a point appris à se modérer, qui a dédaigné la vie ordinaire, qui s'est complue dans le vague et l'idéalisme, qui s'est perdue dans les rêveries contemplatives, et dont aucun principe religieux n'a basé l'éducation, et fortifié les principes. On y voit jusqu'à quels excès peut se laisser entraîner un cœur plein de loyauté, de vertus et d'honneur, lorsque, se fiant à ses propres forces, il méconnaît tout autre appui, méprise les usages reçus et néglige les saints devoirs. Le caractère d'*Arthur* est tracé de manière à laisser de pro-

fondes impressions dans l'ame des lecteurs; et plus d'un jeune homme peut-être ne lira point sans fruit ce dernier roman du chantre de Charlemagne.

Ce dernier roman! C'est avec regret que ces mots ont été prononcés; mais malheureusement il paraît certain que M. le vicomte d'Arlincourt renonce désormais à ce genre de compositions. L'histoire va occuper ses loisirs, il compte revenir aussi à la poésie; puisse-t-il, en de nouvelles carrières, obtenir de nouveaux triomphes!

L'ÉTRANGÈRE.

LIVRE PREMIER.

A peu de distance de l'Océan, le long des côtes de la Bretagne, et sur l'antique sol des Namnètes (1), le beau castel de Montolin élevait avec orgueil vers les nues, au commencement du treizième siècle, les flèches dentelées de ses pavillons féodaux. Bâties

(1) Le pays de Nantes.

sur une île étroite, au milieu d'un lac immense, ses murailles étaient battues de toutes parts par des flots souvent agités; et quelques rochers à l'autre rive s'offraient de loin en loin aux regards comme les fortifications avancées d'une citadelle imprenable.

Selon d'anciennes traditions, une plage fertile et peuplée occupait jadis l'emplacement du lac; il s'y trouvait même une ville; des combats s'y étaient livrés; des faits héroïques en avaient illustré les chefs; et la plage, les chefs, la ville, tout avait disparu depuis : leurs noms mêmes s'étaient effacés du souvenir des hommes, l'onde avait tout enseveli; l'on eût dit que les habitans des bords du lac de Montolin, comme ceux des rives du Lethé, buvaient, dans ses limpides eaux, le complet oubli du passé (1).

(1) De tels événemens paraissent avoir été fréquens en Bretagne. Il en est parmi eux qu'on explique par des miracles :

Déjà l'ombre s'étend sur les montagnes de la vieille Armorique; leur cime se perd à l'horizon sous les vapeurs bleuâtres de l'atmosphère; et la nappe argentée du lac de Montolin ne réfléchit plus, depuis quelques instans, le globe d'or du soleil.

Quelles nouvelles clartés succèdent à celles de l'astre du jour! Quel magnifique spectacle vient charmer les regards des habitans de la contrée! Le château de Montolin, tel qu'un météore enflammé, resplendit au milieu des eaux, et rappelle au peuple crédule les merveilles du *Castel de Joyeuse*-

---

« Une jeune fille poursuivie dans la forêt de Mazerolles, et » craignant pour sa pudeur, conjura la Vierge de protéger son » innocence. Sa prière fut exaucée. L'eau se répandit tout-à-» coup dans la forêt, et ne laissa au-dessus de son niveau que » l'île du Chêne de Mazerolles où la jeune fille fut sauvée, » et celle de Saint-Denis, où ceux qui la poursuivaient furent » renfermés.» (Richer. *Voyage pitt.* dans le département de la Loire-Inférieure, Lettre 1re, p. 41.)

Garde (1), les enchantemens du prophète *Merlin*, et les magies de *la Roche-aux-Fées* (2).

Pourquoi ces phares brillans couronnent-ils ces tourelles? pourquoi ces drapeaux armoriés flottent-ils sur chaque flèche du manoir? pourquoi ces lumières étincelantes marquent-elles en lignes de feu et les contours des croisées gothiques, et les pignons des galeries crénelées, et l'architecture tout entière du noble séjour des sires de Montolin? C'est que ce jour mémorable est l'anniversaire de la délivrance des Bretons; ce jour a vu fuir les Anglais devant les légions triomphantes de l'immortel Philippe-Auguste.

---

(1) Séjour des paladins. (*Voy.* Tressan. Romans de chevalerie.)

(2) Suivant l'abbé Déric et M. de la Houssaie, c'était un tem-

Nulle dépense n'a coûté au sire de Montolin pour célébrer la grande époque qui, par un fortuné hasard, est aussi celle de sa fête. Il doit dans la soirée faire des distributions d'argent aux pauvres, accorder des grâces à ses serviteurs, et recevoir les vœux du canton. Partout des cris de joie retentissent; il n'est pas une enceinte pieuse en ces parages d'où ne s'élèvent au ciel des cantiques d'actions de grâces; l'allégresse publique est franche et sort du cœur; les indigens oublient leur pauvreté, les grands leur splendide esclavage. Le bonheur semble être partout.

Le jeune et bel Arthur de Ravenstel est attendu ce même jour au castel de Montolin, où, pour la première fois, il se rend. Proche

---

ple ancien où s'opéraient des merveilles; suivant Ogée, ce fut le tombeau d'un général romain.

parent du suzerain, il vient d'atteindre sa vingtième année. Élevé par ordre de son père mourant dans une retraite absolue et entièrement isolée, il ne connaît les hommes que par les livres qu'il a lus, et les plaisirs de l'existence que par les vagues rêveries d'une imagination brûlante.

Un seul homme a été le guide de ses premières années; c'est le savant Olburge. Froid et dissimulé, ce maître sévère connaît tous les secrets de l'esprit, et n'a nulle idée de ceux du cœur. Si le sort l'eût fait naître dans un rang élevé, Olburge par sa science, ses talens et son éloquence, aurait pu paraître un homme supérieur; car il avait à la fois l'imagination qui pressent, le génie qui crée, et l'audace qui commande; mais où le destin l'avait placé, son ambition, hors de proportion avec son existence, ne pouvait prendre son essor. Étouffant dans sa

sphère étroite, il visait aux grandeurs sociales, et se flattait d'y parvenir. A cet effet, ne voyant dans ses semblables que des instrumens ou des obstacles, il méprisait, en lui-même, la vertu comme une absurdité; il la haïssait comme une insulte; et pourtant, pour arriver à son but, il l'employait comme un moyen.

Le comte de Ravenstel, son élève, possédait d'immenses richesses; les plus hautes destinées étaient promises à sa naissance, et son front eût pu porter la couronne, car il descendait du premier roi chrétien de l'Armorique, du fameux *Conan Mériadec*.

Le sire de Montolin, administrateur des vastes domaines de son illustre parent, avait voulu qu'Olburge fût seul chargé de l'éducation d'Arthur; un tel homme convenait à ses projets ambitieux; il désirait unir sa fille Izolette au puissant comte de Ravenstel; et

l'artificieux Olburge, prévenu qu'à cet hymen était attachée sa fortune, n'avait entretenu constamment le bel Arthur, depuis bien des années, que des charmes de sa future épouse.

Fondant sur son jeune élève l'espoir d'un brillant avenir, Olburge, habile dans ses plans, maîtrisait toutes ses pensées. Voulant toujours lire en son ame, il lui avait inculqué un amour pour la vérité qu'il portait parfois à l'excès; Arthur pensait à haute voix.

Il n'avait encore vécu qu'avec son cœur, et poussait la passion du bien jusqu'au délire. Plaçant les félicités humaines dans les sublimités idéales, il cherchait en son exaltation rêveuse des biens imaginaires entre la vie et l'éternité, des jouissances éthérées moins pures que les plaisirs du ciel, plus grandes que celles de la terre. Sa jeunesse

contemplative s'élevait ainsi, fougueuse et superbe. Sa volonté, qu'appuyaient ses vertus, avait une force d'enthousiasme que rien ne pouvait ébranler. Le seul Olburge en triomphait; aussi, fier de sa puissance, le maître systématique voyait avec orgueil rouler l'impétueux torrent dont il calmait les flots à son gré. L'imprudent! à la saison des orages, sait-il ce que sera le torrent! sait-il ce que pourra la digue!

Arthur avait scrupuleusement observé les dernières intentions de son père, toutes bizarres qu'elles étaient, par lesquelles il lui avait été enjoint de ne sortir, qu'à vingt ans accomplis, de sa sauvage demeure; l'héritière de Montolin lui était encore inconnue; mais enfin l'heure de la délivrance avait sonné : il s'élançait ivre de joie dans le monde de plaisirs et d'amour que lui avaient créé ses songes d'adolescence. Oh! que d'é-

difices chimériques bâtis par son imagination allaient s'écrouler devant lui! Hélas! l'avenir et ses joies vus par les débutans au théâtre de la vie, que présentent-ils? que sont-ils? des labyrinthes lumineux, mais sans issue; des perspectives enchantées, mais dans le vide; des décorations magiques, mais de vapeurs.

Arthur de Ravenstel est sur la rive du lac de Montolin, où plusieurs écuyers du châtelain sont venus à sa rencontre. Une barque légère l'attend; le vent du soir enfle sa voile, et le mât qui la soutient est orné de guirlandes fleuries. Des gondoliers, vêtus de blanc et penchés sur leurs rames, marient leurs chants d'allégresse au léger bruissement des vagues; de tous côtés le lac est semé de nacelles illuminées, dont les unes chargées de musiciens font retentir les airs

d'accords enchanteurs, et dont les autres transportent au manoir les nobles conviés au banquet féodal; leurs blanches voiles glissent légèrement çà et là sur les eaux comme le vêtement aérien des ombres heureuses errantes dans l'Elysée. Les voix des bateliers chantant des hymnes nationaux, célébrant à la fois la Guerre et l'Amour, se répondent de loin et se joignent aux sons mélodieux des harpes éoliennes, dont les bardes de la contrée font vibrer les cordes sonores. Le ciel est pur, le temps est serein, le firmament est peuplé d'étoiles; le castel, chargé de lumières, se reflète éblouissant dans le miroir de l'onde. Jamais plus imposant spectacle, jamais tableau plus magnifique n'avaient charmé les yeux d'Arthur.

Cependant un nuage de tristesse est répandu sur ses traits. Arthur, au coucher du soleil, en se rendant à Montolin, avait passé

devant le fort de Karency; là vivait ou plutôt languissait, aux portes du tombeau, la belle et malheureuse Agnès de Méranie, l'épouse de Philippe-Auguste. Le comte de Ravenstel avait souvent ouï parler des infortunes de cette illustre victime des grandeurs humaines; ses yeux s'étaient fixés sur les croisées du donjon où pour jamais était confinée la jeune princesse, qui naguère s'était vue élevée sur l'un des premiers trônes du monde; il avait conçu ses souffrances, il avait gémi sur son sort.

L'impression douloureuse a laissé des traces profondes; il s'est promis en secret de revenir le lendemain visiter la prison royale; et, au milieu des joyeuses acclamations de la soirée, il se rappelle Agnès, et soupire.

Quelle princesse en effet fut jamais plus à plaindre! Philippe-Auguste, au printemps de son âge, avait épousé la fière Isamberge,

princesse de Danemarck; mais cette alliance exigée par la politique, n'ayant point été consentie par l'amour, Isamberge lui était devenue odieuse; et le monarque avait fait casser son mariage par une assemblée d'évêques.

Le divorce est prononcé. La fille de Waldemar-le-Grand descend du trône; et, peu de temps après, la belle Agnès, princesse de Méranie, est proclamée reine de France. Innocente, crédule et tendre, elle vient, sans nulle inquiétude, confier sa destinée au plus beau des souverains, au plus grand des monarques. Hélas! à peine sous la pourpre, elle voit les foudres de Rome éclater sur sa tête couronnée; Philippe en vain veut la défendre; son mariage est déclaré nul; la France est excommuniée (1).

Les ennemis de Philippe, forts du terrible

(1) *Voyez*, sur ces grands événemens du règne de Philippe-Auguste, tous les historiens.

arrêt de l'Église, se sont tous armés contre lui. L'empereur d'Autriche, le comte de Flandre, le roi d'Angleterre, le comte de Champagne et plusieurs souverains d'Italie, menacent à la fois le grand homme du siècle. Il veut rassembler une armée, ses principaux chefs l'abandonnent; les familles les plus illustres du royaume ont déserté Paris et la cour; l'effroyable anathême enlève au malheureux Philippe, amis, serviteurs et soutiens. Il faut qu'il cède à sa destinée; avant le devoir de l'époux est placé celui du monarque; Isamberge est rappelée au trône; la France a recouvré la paix, la gloire, le bonheur; Agnès est sacrifiée; et l'auguste exilée va payer, en un château de la Bretagne, par toute une vie de regrets et de larmes, quelques jours de gloire et d'ivresse.

Cherchant à dissiper les sombres pensées

d'Arthur, Olburge lui fait remarquer les divers objets qui l'entourent. Leur gondole a passé près d'un rocher élevé que surmonte un bâtiment d'architecture moderne magnifiquement illuminé. « — Cette demeure, dit » un des écuyers du sire de Montolin, est » celle d'un guerrier philosophe, du baron » de Valdebourg; il l'habite depuis peu » de temps. Quelle est sa famille? On » l'ignore. Sa patrie? Il se dit Français. » Quant à sa vie passée, jamais il n'en parle. » Cependant il a dû rendre de grands ser- » vices à l'armée, car il porte les plus bril- » lantes décorations; et le baron de Valde- » bourg, si tant est que ce nom soit le sien, » ne peut être qu'un personnage illustre, » car Philippe-Auguste lui envoie souvent » de secrets messages et lui adresse des » présens. Sa fortune paraît immense. Un » seul écuyer, Onigel, le sert et connaît ses

» secrets. Le noble chef est bienfaisant;
» mais simple dans ses actions comme dans
» ses discours, il vit sans faste et sans or-
» gueil; bien que froid et silencieux, il n'é-
» vite point ses semblables. Il sera ce soir
» au castel.

» — Et quelle est cette maison blanche,
» isolée au milieu d'un bouquet d'arbres?
» dit tout-à-coup le jeune Arthur? »

L'écuyer ne répondait point; un batelier prend la parole, et prononce ces mots avec l'expression du mépris et du dégoût :
« — Cette maison blanche! seigneur; c'est
» la cabane de *l'Étrangère.* »

Et appuyant fortement sur ce dernier mot comme s'il renfermait en lui seul toute une histoire déplorable, et n'avait pas besoin d'explication, il bat les ondes de sa rame.

« — Et qu'est-ce que c'est que *l'Étran-*
» *gère?* » reprend le comte en souriant.

« — Rien de remarquable, seigneur, ré-
» pond froidement l'écuyer. L'inconnue de
» cette cabane est une jeune aventurière
» dont la conduite est équivoque ; elle ha-
» bite seule ce bord, et voudrait sans doute
» y cacher son nom, ses fautes et sa vie.

» — Est-elle belle ? demande Arthur.

» — Je l'ai vue de loin une fois : elle est
» d'une extrême paleur. Sa taille paraît gra-
» cieuse, mais sa démarche languissante.....

» — Que nous importe cette femme ! in-
» terrompt brusquement Olburge. »

Mais la curiosité d'Arthur a voulu de nouveaux détails.

« — Continuez ! ajoute-t-il ; *l'Étrangère*
» est pauvre, sans doute ?

» — Je l'ignore, dit l'écuyer. »

Le batelier se tourne vers eux. « — Illustre
» seigneur ! reprend-il, *l'Étrangère* paraît
» avoir le malheur attaché à ses pas ; per-

» sonne ne s'occupe d'elle; on évite de la
» rencontrer; sa vue est de mauvais augure.
» Heureusement pour le canton, sa retraite
» est loin du village, et elle aime à demeu-
» rer seule. »

De brillantes fanfares parties du pied des murs du castel, saluent de loin le noble Arthur. Une foule de varlets et de pages l'attendent sur la rive. Sa tristesse a totalement disparu; il va voir l'épouse qui lui est destinée, Izolette de Montolin. On vante ses vertus et ses charmes. De quel bonheur il va jouir! Que de plaisirs lui sont promis!... Bientôt, maître de sa fortune, il disposera de lui-même; il connaîtra la liberté.... La liberté! ce mot magique, ce rêve enchanteur, ce trésor idéal vers lequel toute la nature incline et qui échappe à toute la nature; que tant de voix appellent, et qui ne répond à aucune; qui semble commander les ver-

tus, et souvent ne mène qu'aux crimes.

Beau comme le premier rayon d'un soleil du printemps, naïf comme la pensée naissante du premier homme, enthousiaste comme l'élan d'un premier amour, Arthur n'admire dans le monde que ce qu'il croit pur et sans tache. Plein de candeur et de loyauté, il ne soupçonne ni la fausseté ni le vice; il sait qu'il existe ici-bas des méchans; mais il ne les craint point, il les plaint. Son caractère est ferme et juste, mais vif, irascible et bouillant; s'il se livre jamais à sa violence, aucun frein ne le retiendra. Ce sera l'ouragan déchaîné, la force humaine n'y pourra rien, il faudra Dieu pour l'arrêter.

Téméraire, mais bon, il possède une ame trop passionnée pour demeurer toujours sans reproche; élève d'un sophiste incrédule, Ravenstel, bien que pieux par nature,

connaît peu les devoirs chrétiens; jamais on n'arrêta sa pensée sur les maximes de la foi, et nulle force religieuse ne maîtrisera en lui ses passions. Mais il est heureusement né; et de même que de grandes erreurs pourraient souiller sa vie, de grands remords sauraient les expier. Son imagination exaltée donnait parfois à son regard quelque chose de fixe, d'irrévocable, d'effrayant. On pressentait en l'observant que son ardeur immodérée le jetterait au-delà des bornes de la sagesse; et que ce cœur trop enthousiaste, à qui tout semblait accordé, ne jouirait peut-être de rien. L'amour du beau lui paraissait celui du vrai; au début de sa carrière, il ne voyait qu'une route possible à l'homme, celle des vertus et de l'honneur.... Ah! s'il pouvait lire au livre des destins!... Mais non; malheur à qui aurait la faculté de l'ouvrir! Quel est le jeune homme, celui

même dont l'étoile naissante se lève la plus radieuse, qui, à l'aspect de sa course à travers la vie, de ses fautes parmi ses semblables, de ses mécomptes dans ses espérances, de ses tourmens dans ses plaisirs, ne reculât effrayé devant son avenir, et ne songeât plus qu'à jeter le livre, s'asseoir, fermer les yeux et mourir!

Tout-à-coup, le long du rivage, une barque mystérieuse a frappé les regards d'Arthur. Tandis que les nombreuses gondoles, éparses sur la plaine liquide, fendent gaiement les eaux du lac, et, rivales d'éclat et de pompe, retentissantes d'harmonie, se présentent toutes chargées de fleurs et de lumières; un seul bateau, sans ornemens, se glisse dans l'ombre, semble redouter d'être vu, et passe silencieusement au milieu des joyeux esquifs comme un coupable épou-

vanté qui se dérobe aux châtimens et qu'un regard peut anéantir.

Il revient du castel; il n'a point de mât, point de voile. Il n'est point orné de guirlandes, nul barde ne s'y fait entendre, et aucun flambleau ne l'éclaire. Son aspect, au sein des plaisirs, a quelque chose de sinistre; un simple pêcheur le conduit, et ses vêtemens grossiers contrastent avec les habits élégans des bateliers de Montolin. Que mène ce pilote étrange? Deux personnes cachées dans l'ombre : Ravenstel les distingue à peine. Témoins silencieux et tristes, elles semblent des pensées de douleur, traversant les joies de la vie.

Arthur n'est plus occupé que du canot inconnu. Quel est cet intrus dans la fête? que cherche-t-il, et que veut-il? Pourquoi cette promenade obscure? cette course errante et lugubre?.... Oh! que le mystère a

de charmes pour un esprit enthousiaste ! Les esquifs dorés et fleuris, leurs nobles et brillans passagers, leurs concerts pleins de mélodie, leurs éblouissantes clartés, n'ont plus un seul regard d'Arthur; c'est le batelet solitaire, et ses inconnus invisibles, dont le furtif pélerinage absorbe toutes ses pensées.

« — Gondoliers, dit le comte Arthur, diri-
» gez-vous, s'il est possible, vers cette nacelle
» écartée qui cherche à fuir dans les ténè-
» bres. Je serais curieux de connaître les
» passagers bizarres qu'elle promène sur les
» ondes. »

Le pilote lui obéit; et malgré les efforts que fait la petite barque pour éviter la rencontre de la gondole armoriée, il parvient à s'en approcher, et la heurte presque au passage.

Les brillantes lumières dont est chargé l'esquif du suzerain, se reflètent sur l'obscur

bateau; Arthur y plonge ses regards. Une figure enchanteresse, assise à l'écart et tremblante, est là, vêtue de noir et voilée. Quelque chose d'idéal et de vaporeux l'entoure d'un charme magique; l'esprit et l'ame en sont troublés. Son habillement est lugubre; mais le léger souffle des vents entr'ouvre les plis de son voile, et le plus céleste visage s'est offert à la vue d'Arthur. Ses traits sont pleins de mélancolie, mais ils n'en sont que plus touchans; c'est Hélène pleurant sur Troie, Vénus au tombeau d'Adonis, Galatée fuyant Polyphème, Euridice aux rives du Styx.

L'errante déité du lac a rencontré les yeux d'Arthur, et ses joues se sont colorées.... Il est des regards inconcevables et qui décident d'une vie : étincelles embrâsées qui s'échappent de deux cœurs à la fois, ils y établissent tout-à-coup un échange de sen-

timens, un commerce mystérieux. Anneaux impalpables d'une chaîne brûlante, empreints d'une force électrique, ils servent de passage aux pensées, et de conducteurs à l'amour.

D'un mouvement rapide, la trop séduisante inconnue a refermé les plis de son voile. Que de modestie en son geste! que de grâce en son attitude! C'est le maintien plein de majesté de la reine du mont Ida; c'est la fraîcheur, ce sont les charmes des vierges du temple de Gnide.... La barque a disparu dans l'ombre; le comte de Ravenstel croit avoir rêvé cette image; elle est hors de toute pensée : peut-être même elle est trop belle, trop idéale, trop divine, pour pouvoir s'empreindre à l'instant dans le souvenir d'un mortel.

Une exclamation vive et brusque l'arrache à son extase prolongée. « — Malheur! mal-

» heur! dit le pilote, à la fête de Montolin!
» Ce bateau porte l'Etrangère. Malheur au
» castel! elle en vient. Malheur à nous!
» nous l'avons vue.

» — Que dites-vous! s'écrie Arthur; qui?
» Elle! porter le malheur! Elle semble une
» sœur des anges. »

Olburge a froncé le sourcil. « — Elle est
» bien telle, répond-il, que la voix publique
» la peint; une fille artificieuse, une aventu-
» rière hardie: du vague, des détours, du
» mystère, je reconnais là ses armes. Elle
» s'est retirée, dit-elle, dans la solitude pour
» cacher ses maux et ses larmes, est-ce ainsi
» qu'on fuit les regards? Lorsque vraiment
» on est à plaindre et qu'on cherche à vivre
» honorée, court-on sur les ondes la nuit,
» au milieu des joies d'une fête, dans ce sin-
» gulier appareil? Un bateau sombre, un
» voile noir, un air modeste et douloureux,

» quelle ridicule parade ! Elle a pris un de-
» hors sinistre pour contraster avec la fête
» et se mieux faire remarquer. C'est bien le
» manège effronté des créatures avilies qui
» de tous côtés, sans pudeur, jettent au
» hasard leurs filets, et croient partout
» trouver des dupes. »

Ces mots secs et désenchanteurs ont resserré le cœur d'Arthur; il veut défendre l'*Étrangère*, mais l'esquif aborde au rivage; et les honneurs dont on le comble, les hommages dont on l'entoure ont bientôt distrait sa pensée de la vision merveilleuse.

Cependant, marchant au castel parmi la multitude empressée, Arthur songe à l'hymen futur qui doit l'enchaîner à Izolette. Olburge l'en a entretenu depuis sa plus tendre jeunesse; mais, soit habitude de considérer son avenir comme décidé, soit insouciance à y réfléchir, il ne lui est ja-

mais venu à l'esprit que cette alliance pût se rompre. En ce moment, pour la première fois, il pense avec un secret plaisir que nul serment n'est sorti de sa bouche; qu'il n'a pris aucun engagement irrévocable, et qu'il n'a promis de marcher à l'autel que s'il trouvait dans Izolette une épouse selon son cœur. Il se dit : « Je suis libre » encore. »

Ravenstel est introduit dans les grands salons du manoir. Le luxe y déploie sa splendeur. Il voit briller autour de lui, à l'éclat de mille flambeaux, le marbre, l'or, les pierreries, tout le faste de l'opulence. Des colonnes enlacées de guirlandes, des tentures d'étoffes d'argent, des vases de parfums, des tapis semés de fleurs, une profusion de lumières, les sons mélodieux d'un savant orchestre, le murmure joyeux d'une foule

émerveillée ! quel tableau ! que d'enchantemens ! Et, confiné dès le berceau dans la plus triste solitude, Ravenstel n'avait encore vu ni palais, ni grandeurs, ni fêtes.

Bien que peu fait aux usages du grand monde, il a traversé sans nul embarras les brillantes salles du castel. Jeune, beau, comblé des dons de la nature, Arthur, par ses titres et par son rang, était entré puissant dans la vie. La noblesse de son port, l'élégance de sa stature, et les grâces de son maintien, tout le distinguait sur la terre de la masse de ses semblables. Il ne lui fallait pour plaire ni étude, ni art; il lui suffisait de se montrer, il n'avait qu'à rester lui-même. Il n'ignorait point que ses aïeux avaient long-temps gouverné la Bretagne; et sans avoir l'orgueil des superbes, il avait l'aisance des grands. Ah ! que ce soit préjugé ou non, l'homme illustré par ses ancê-

tres, qui peut s'appuyer sur le passé, a bien des forces pour l'avenir, et bien des droits dans le présent.

Environnées d'une cour nombreuse de chevaliers, les jeunes beautés du canton sont réunies dans une vaste rotonde. Arthur les contemple avec ravissement; l'élégance de leurs parures rehausse l'éclat de leurs charmes; c'est un essaim de déités, un cercle des bosquets d'Élide, un groupe du palais de Flore.

Le sire de Montolin vient au-devant d'Arthur; il le presse contre son sein, et le présente à l'élite des paladins de la Bretagne qu'il a rassemblés à la fête. Le premier d'entre eux qu'a distingué le comte de Ravenstel est le baron de Valdebourg; jeune encore, il est d'une stature héroïque; et l'expression de ses traits dénote une ame ardente et

fière. Cependant, silencieux et froid, il n'a plus les élans d'enthousiasme des jours de sa gloire. Ses pensées toujours belles, mais imposantes; ses regards toujours perçans, mais sévères; ses discours toujours élevés, mais calmes, ne le présentent plus parmi les humains que comme ces trophées éloquens, bien qu'immobiles, qui reposent leur pompe passée aux lieux consacrés à la paix.

Tout-à-coup un murmure d'admiration s'est élevé de toutes parts; une éblouissante beauté vient d'apparaître aux yeux d'Arthur; elle a traversé la rotonde; on se pousse, on se presse autour d'elle; heureux qui la voit et l'approche! C'est Izolette de Montolin.

Ravenstel a paru troublé. La voix d'Izolette s'est fait entendre; elle a prononcé son nom; quelques douces paroles se sont sans

doute échappées de ses lèvres; le comte a dû les écouter, mais il n'a rien pu leur répondre; et baissant les yeux, il rougit.

Le sire de Montolin a réuni les mains du couple charmant, et les presse dans les siennes. Arthur a senti trembler celles d'Izolette; et le trouble de sa future compagne lui a rendu sa fermeté. Il reporte ses regards sur elle, et ne peut plus les en détacher. La belle et brillante héritière du manoir semblait avoir été créée par le ciel pour un temps de fête et de gloire. Son regard aussi vif qu'un trait de l'amour était plus dangereux encore; c'était un rayon de l'aurore annonçant un jour de délices. Ses beaux cheveux noirs, relevés à la manière grecque, et retenus sur sa tête par un simple bouquet de roses, faisaient ressortir la blancheur de son teint d'albâtre. Son sourire est doux et malin, sa taille élancée et légère,

son accent suave et magique. Le charme de ses traits varie comme les grâces de sa pensée; et tous les cœurs volent vers elle.

Izolette a pris place parmi les beautés rangées autour de la salle, et le concert a commencé; un chœur de guerriers chante la réunion de la Bretagne à la France, et les triomphes de Philippe-Auguste. Arthur écoute avec transport; ces hymnes de victoire l'enchantent; il sent bouillonner dans ses veines le sang des héros et des rois.

O nouvelles séductions! une harpe est présentée à la vierge de Montolin; elle l'accepte, elle prélude. Ses accords doux et ravissans, tantôt gais, tantôt douloureux, modulations inspirées, semblaient des pensées de gloire et d'amour, entendues sans l'aide des mots, insaisissables, mais comprises; ils formaient une délicieuse mélodie qui

soupirant tour à tour le passé et l'avenir, confondait en elle à la fois, les jouissances de l'espoir, et les charmes du souvenir.

« Descends des cieux, ô douce paix !
» Plus de discordes, plus de guerre !
» Nobles enfans de l'Angleterre,
» Pardonnez aux preux leurs succès.
» D'un héros la vaste puissance
» A soumis jusques au destin;
» Et la victoire au front divin
» Pour patrie a choisi la France.

» Salut, ô troubadours français !
» Votre lyre aussi vers la gloire
» Conduit au temple de mémoire.
» Vaillans preux! changez de succès.
» Des beaux arts l'heureuse puissance
» De l'âge d'or nous rend les jours :
» Ah ! les grâces et les amours
» Pour patrie ont choisi la France.

» Et toi, riante déité,
» Roi des banquets, fils du Permesse,
» Viens ! que tes hymnes d'allégresse
» Fixent parmi nous la gaîté.
» Des cœurs aimans que ta puissance
» Exauce les secrets désirs !
» Les jeux, les ris et les plaisirs
» Pour patrie ont choisi la France. »

Les derniers accords d'Izolette n'ont pu être entendus; avant qu'elle ait achevé, les cris de l'admiration et de l'enthousiasme, trop long-temps comprimés, ont éclaté avec violence. L'ivresse est générale. Les transports des assistans sont devenus un délire. C'est presque agenouillés comme devant une divinité que les paladins saluent de leurs applaudissemens prolongés la sirène de Montolin. Izolette radieuse, déjà si belle par ses charmes, plus belle encore par ses triomphes, promenant ses regards brillans sur la foule enivrée, a rencontré les yeux d'Arthur..... Pourquoi son visage a-t-il changé à l'instant même? Hélas! les regards du comte étaient fixés sur elle avec l'expression rêveuse d'un vague mécontentement.

Que l'homme est bizarre en ses desirs!.... Izolette, idole des chevaliers, reine d'un palais enchanté, divinité triomphante, était

trop entourée d'acclamations et de louanges pour que le cœur d'Arthur voulût y joindre son hommage; elle plaisait à trop de mortels pour n'être adorée que d'un seul. Arthur, cherchant une amante selon ses vœux, voulait non admirer, mais aimer. Tout ce qui brûlait de l'encens aux pieds d'Izolette lui semblait acquérir des droits à son cœur; il en voulait un tout entier qui se contentât de lui seul; moins d'éclat, plus de sentiment. Il veut de l'exclusif en amour. Il croit déjà sentir qu'avec la vierge du castel il ne serait point heureux de la manière dont il comprenait le bonheur. Ah! peut-être, sans qu'il s'en soit douté, la douce vision du lac, image mélancolique empruntée à un monde sublime, et d'un idéal enchanteur, était venue briser d'avance la chaîne qu'il eût chérie sans elle, et tous les talismens d'Izolette.

Aux concerts succèdent les danses. Arthur a refusé de se mêler aux groupes joyeux que Terpsichore a réunis. Izolette attristée eût voulu suivre son exemple, mais il lui faut ouvrir le bal; entraînée par ses compagnes, elle a donné le signal des nouveaux plaisirs. On se précipite à sa suite, et de tous côtés on l'entoure. Déjà ses pas légers effleurent à peine le sol. Plus fraîche que les fleurs en boutons semées sur sa robe de gaze, elle varie sa danse gracieuse comme la créatrice de l'art. S'entrelaçant à ses compagnes, elle s'échappe, reparaît, fuit encore, s'arrête, folâtre, et semble en ses courses rapides une de ces nymphes aériennes des champs embaumés de la Grèce, qui, selon les chantres anciens, ne tenaient à la terre que par l'admiration qu'elles y causaient, et n'y vivaient que de parfums.

La salle des banquets appelle les convives. Une immense table est dressée dans la longue galerie du manoir. Arthur s'y est assis auprès du baron de Valdebourg qu'il a peu quitté de la soirée. Ils se sont parlé, ils s'entendent; leurs mains se sont pressées; et si le serment de l'amour n'est point sorti cette nuit de la bouche du comte de Ravenstel, du moins celui de l'amitié n'est plus à prononcer pour lui.

Le banquet tirait à sa fin lorsqu'un bruit sourd et prolongé se fait entendre hors de la salle. Bientôt de grands cris lui succèdent... Le feu vient de prendre à l'une des ailes du château par la négligence des varlets chargés du soin des illuminations; la charpente d'une tourelle est la proie des flammes; et déjà, par les croisées de la salle des fêtes, l'incendie reflète ses clartés affreuses jusque sur les nobles convives.

Le sire de Montolin et tous les bannerets qui l'entourent s'élancent vers le lieu de l'embrasement. Izolette et ses compagnes se réfugient, tremblantes, à l'autre extrémité du castel. Plus de danses ! plus de concerts ! Les réjouissances publiques sont interrompues. La consternation est sur tous les visages ; on court, on se cherche, on s'appelle : au dehors comme au dedans tout est alarmes et désordre. Il n'est plus ni fêtes, ni joie..... Le feu s'étend, le tocsin sonne. Chaque instant accroît le tumulte. D'horribles clameurs s'entrechoquent, et la soirée de l'allégresse n'est plus qu'une nuit de terreurs.

Arthur et le baron de Valdebourg se jettent au milieu des feux ; les habitans de Montolin accourent et les secondent : une chaîne est formée par leurs soins, et bientôt des vases pleins d'eau passent rapidement de main en main. Le castel est au bord du

lac ; l'onde arrête les progrès de la flamme. Les deux braves amis se montrent partout où le péril croît et redouble ; ils se sont rencontrés plus d'une fois sur les murailles croulantes et sur les poutres embrasées. Le front grave de Valdebourg a repris, au sein des dangers, son ancien éclat héroïque ; c'est le chef des jours de triomphe. Arthur l'admire, Arthur l'imite. Ils sont tous deux faits pour s'aimer ; ils ont tous deux une grande ame.

Enfin ils sont maîtres du feu. Le désastre est peu considérable ; une seule tourelle est détruite, et le castel n'a point souffert. Arthur, noirci par la fumée, sort vainqueur du sein des décombres. Il retournait près d'Izolette, et se glissait parmi la foule, le long des murs extérieurs, lorsque la voix du batelier, qui lui parla sur la gondole, arrête sa marche un instant. Il écoute, il entend ces mots :

« — *L'Étrangère*, ce soir même, a été vue
» sous ces murailles. Amis, je vous l'avais
» prédit, une catastrophe était sûre. Je
» plains les fiancés du manoir; ils se voyaient
» aujourd'hui pour la première fois; cet in-
» cendie est d'un funeste augure pour eux.
» Je doute que leur hymen s'accomplisse;
» *l'Étrangère* s'est comme jetée à la traverse
» de cette grande union : malheur aux époux
» du castel! »

LIVRE DEUXIÈME.

De toutes les provinces de l'ancienne Gaule, la plus célèbre est l'Armorique. Son antiquité dépasse toutes les annales, et se perd dans la nuit des temps. Des révolutions de tout genre ont bouleversé son territoire. La mer y a laissé de toutes parts des traces du long séjour qu'elle y a fait. Des forêts sous-marines qui se découvrent sous de vastes plages, des villes submergées qui sont aujourd'hui des écueils, tout prouve que cette contrée fameuse a vu les révolutions de la nature succéder à l'établissement des sociétés, et que de nombreux phénomènes ont

changé, à diverses reprises, son sol, ses destins et sa forme (1).

Les fiers habitans de l'Armorique furent les seuls peuples de la Gaule que la puissance romaine ne put entièrement soumettre. Les premiers, ils secouèrent le joug de l'étranger, proclamèrent leur indépendance, et se choisirent pour souverain un prince guerrier de l'Albanie, l'heureux Conan Mériadec.

Les fils de ce grand homme gouvernent long-temps la Bretagne; l'Angleterre enfin s'en empare. Henri II, Geoffroi son fils, Richard-Cœur-de-Lion, Jean-Sans-Terre et le malheureux Arthur de Bretagne, ceignent tour à tour la couronne; mais la France la leur dispute, et leur fait constamment la guerre. La Bretagne est prise et re-

(1) (*Voyez* Ogée, Ed. Richer, de La Porte, et autres historiens de la Bretagne.)

prise. Livrée successivement à de nouveaux triomphateurs, trahie, abandonnée, ravagée, cette terre de sang et de larmes voit des héros de temps à autre, et des tyrans presque toujours.

Enfin, le règne du carnage a fini par un meurtre. Arthur de Bretagne est égorgé de la main même du roi son oncle, et Philippe-Auguste, vengeur du jeune prince qu'il avait jadis armé chevalier, s'est emparé de ses Etats; il en fait don à Philippe de Dreux, son parent et son ami: le nouveau duc épouse la sœur du dernier souverain, seule héritière de la Bretagne; et maître, ou plutôt vice-roi de l'ancienne Armorique, il règne paisiblement à Nantes.

Telle était la situation d'une des plus belles provinces de la France, au moment où le comte de Ravenstel sortait de son obscure re-

traite. L'immortel Amadis, selon la tradition, était né sur la même rive que lui; Lancelot du Lac, et Tristan de Léonais, illustres guerriers de la table ronde, étaient enfans de l'Armorique (1). Arthur était fier de sa patrie; Abeilard, un des génies de la Bretagne, était admiré de l'Europe; et les vierges de l'île de Saine remplissaient encore la terre tant du souvenir de leurs charmes que du récit de leurs prodiges.

Arthur est seul; il réfléchit sur son avenir. Izolette lui a paru belle, il admire son vif éclat; mais elle n'est point telle qu'il se l'était représentée; elle n'est point ce qu'il désirait; elle ne ressemble aucunement à l'être idéal que dans ses songes d'adolescence il

(1) (Voy. *Précis de l'Histoire de Bretagne*, par Richer, 1re livraison, p. 29.)

s'était plu à parer de toutes les perfections, et vers lequel il s'élançait en espérance de toutes les forces de sa pensée, de toute la fougue de son printemps. Hélas! il n'ose se le dire; mais tous les talens d'Izolette, sa splendeur, son brillant esprit, son entourage ravissant, tombaient effacés à ses yeux devant une seule magie, le mélancolique regard de l'enchanteresse du lac.

Seize ans est l'âge d'Izolette; elle était encore au berceau lorsqu'elle avait perdu sa mère. Unique héritière de Montolin, elle avait été élevée par son père à donner un libre essor à toutes ses pensées, à suivre en pleine liberté ses volontés et ses caprices. La nature, heureusement, l'avait douée d'un cœur généreux et sensible; et bien qu'irréfléchie, imprudente, elle avait conservé dans toute sa pureté son innocence virginale. Jamais esprit ne fut plus noble, jamais ame

plus bienfaisante ; mais telle qu'une glace à facettes, elle offrait à chaque moment, elle présentait tour à tour les images les plus diverses, les tableaux les plus variés. C'était un prisme éblouissant, mais dont l'éclat fatiguait peut-être. Hélas ! pourquoi lui reprocher tant de couleurs vives et changeantes ! Toutes ces couleurs étaient belles, tout ce brillant était sans tache.

Arthur voulait que la compagne de sa vie eût besoin de lui pour être heureuse ; Izolette l'était déjà sans avoir besoin de personne. Le comte de Ravenstel désirait être le guide, le soutien, le protecteur de son épouse ; l'héritière du castel lui paraissait faite au contraire pour être elle-même un appui. Peu content d'elle et de ses propres sensations, il songe aux terribles paroles du batelier, aux soupçons injurieux qui planent sur l'Étrangère, à l'incendie de la tourelle, au présage qu'on

en a tiré; et le cruel dieu du sommeil ne vient point fermer sa paupière.

Les derniers flambeaux de la fête féodale avaient pâli devant le premier rayon de l'aurore; Arthur a salué le jour naissant; il se lève, il a besoin de mouvement et d'exercice. Quand l'ame est agitée, le repos du corps est un supplice. Avant le réveil des habitans du castel, il a passé le lac sur une barque de pêcheur, s'est fait attendre par un écuyer sur l'autre rive, et déjà, monté sur un léger coursier, a traversé seul la campagne.

Où se rend-il? A Karency. Toujours constant dans ses idées, il tient à exécuter le projet qu'il a conçu la veille; un invincible attrait lui fait désirer de revoir les murs où la belle Agnès de Méranie pleure son époux et son trône. Karency n'est qu'à

plusieurs milles de Montolin. A peine remarquera-t-on son absence. Il quitte la vallée; sa course est rapide; il reconnaît la route qu'il a suivie le jour précédent en venant au manoir. Il a gravi les montagnes, il a franchi les torrens; il ne s'est point perdu dans la forêt qui sépare les deux contrées; il a passé près de la tour où, selon ce qu'avait prédit le prophète Merlin, un des rois d'Albion périt consumé par le feu du ciel (1). Il est enfin à Karency.

Agnès de Méranie, long-temps adorée de Philippe-Auguste, n'y est point tout-à-fait seule et prisonnière. Le monarque a placé près d'elle, pour adoucir les ennuis de sa captivité, des dames, des écuyers, des pages, et toute une garde d'honneur. Souvent portée par un destrier agile, ou traînée dans un

(1) Ce roi s'appelait *Vortiger*.

char découvert, Agnès, noblement escortée, se promène à l'entour de sa prison, et va respirer librement l'air pur des montagnes voisines. Le peuple alors se porte en foule sur son passage; la beauté malheureuse inspire à l'homme un intérêt si vif!.... Mais Agnès évite les regards; un voile épais couvre son visage lorsqu'elle sort de sa demeure. Proscrite, humiliée, frappée d'anathême, elle ne pourrait rencontrer l'œil d'un étranger, quel qu'il soit, sans qu'une vive rougeur et d'abondantes larmes ne vinssent décomposer ses traits. Les officiers et les dames de sa maison sont seuls admis en sa présence. Les malheureux de la province ont en elle une bienfaitrice; mais, comme une autre providence, elle est invisible à leurs yeux; ils n'ont jamais pu l'approcher.

Il est des imaginations heureuses qui peu-

vent couvrir de joyeux ornemens, et parer de couleurs brillantes, la triste nudité de l'existence humaine. Il est des êtres insoucians qui ne prennent point la vie trop au sérieux; quand les coursiers du temps, pressés par d'invisibles esprits, emportent le char léger de leur destinée, ils en tiennent gaîment les rênes, et, les dirigeant au hasard, ils sourient aux divers tableaux devant lesquels il faut qu'ils passent. Tel ne s'offrait point, parmi ses semblables, le noble comte de Ravenstel: plutôt triste que gai, non moins grave qu'enthousiaste, il n'était point du nombre de ces jeunes irréfléchis, qui se jouent des hommes et des temps, ne méditent aucun sujet, peuvent rire avec tout le monde, et ne pleurent avec personne.

Les malheurs de la reine Agnès ont touché vivement son ame; tout ce qui souffre l'intéresse. Il arrive à la citadelle dont il voit les

grilles ouvertes. Une cavalcade nombreuse, au dehors, se dirige de son côté; c'est la princesse elle-même revenant déjà d'une promenade du matin. Arthur descend à la hâte de son coursier, l'attache à l'une des barrières extérieures; et à demi caché par un pilier, il se place sur le passage de celle qui fut reine de France.

Le char d'Agnès va lentement. Plusieurs dames y sont assises; mais Arthur n'a pu voir les traits de l'auguste captive; son voile baissé les lui cache. Ravenstel, vêtu simplement, se glisse, inaperçu, parmi les écuyers et les pages qui l'escortent; nul d'entre eux ne l'a remarqué. La princesse descend du char au fond de la dernière cour; elle monte les marches d'un perron, entre sous un grand vestibule; et là, libre au milieu des siens, rejette son voile en arrière.

Arthur contemple enfin, au gré de ses désirs, l'épouse de Philippe-Auguste. Sa taille est imposante et noble; son port est plein de dignité. C'est bien elle! oui, la voilà telle que les récits du temps la lui avaient représentée. Ses traits réguliers ont quelque chose d'angélique qui en rehausse encore les charmes; l'expression de l'inquiétude et de la douleur trouble seule l'harmonie gracieuse de sa physionomie; Arthur est debout, immobile; une des plus grandes infortunes de la terre est devant ses yeux; en son trouble il respire à peine;..... quand soudain Agnès l'aperçoit; elle baisse à l'instant son voile, étend la main, montre du doigt l'audacieux étranger, et prescrit quelque mesure sévère; mais Ravenstel est déjà loin; au premier mouvement de la reine, il a fui précipitamment.

Il s'est glissé rapidement dans la foule; il

a disparu parmi les serviteurs qui environnaient la princesse. Il est hors des cours intérieures du fort. Mais les diverses galeries, les passages ignorés qu'il s'est vu forcé de traverser ne l'ont point conduit à la grille où son cheval est attaché; l'issue inconnue par laquelle il sort de la prison royale donne sur la forêt; la peur d'être poursuivi lui fait adopter au hasard la première route qu'il rencontre; Arthur s'enfonce dans les bois.

O nouvelle bizarrerie d'une ame trop exaltée! Arthur avait pensé que l'aspect de la reine Agnès lui ferait une de ces impressions profondes qu'il cherche, qu'il attend, qu'il appelle..... Il remarque avec surprise et chagrin qu'il aura bientôt oublié la captive de Karency : l'effet qu'elle a produit sur lui n'a nullement répondu à son attente; il n'a point ressenti cet enthousiasme sans

bornes, qui jadis eût précipité aux pieds d'Agnès, pour lui dévouer leur vie, un Ogier, un Esplandian, un de ces héros des temps passés, qui consacraient leur existence à la beauté persécutée. Arthur est indigné de lui-même. Ce caractère neuf, que n'ont point encore travaillé les usages sociaux, et qui offrant en lui la piquante originalité d'une nature brute et hardie, en a les touches larges et vigoureuses, se reproche de n'avoir point été capable du noble élan des anciens preux. Arthur se trouve froid et lâche, il maudit son calme et sa sagesse. L'insensé veut des sensations fortes, de l'agitation, de l'ivresse, des secousses et des tempêtes. La surface de ses jours lui paraît uniforme et décolorée. Son printemps trop doux est trop calme : il lui tarde que le souffle des vents l'agite; la belle saison est la saison des orages. Ah! qu'il tremble que le

ciel n'exauce ses vœux coupables!... Cet être qui se croit si fort, abandonné un jour à lui-même, pourra être roulé par ses passions, comme par des flots dévastateurs, au sein des écueils de la vie.

Au milieu de l'immense forêt dont il parcourt les routes sinueuses, il voit s'élever çà et là les restes épars de ces *dolmins* (1) fameux, où jadis l'eubage sacré venait prononcer ses oracles. Quelles ombres et quel silence! Un carrefour de forme circulaire, entouré de chênes immenses et de fossés profonds, a frappé ses regards; c'est un ancien *cromleck* (2), c'est une de ces enceintes renommées où les Celtes de l'Armo-

(1) Autels druidiques.

(2) (*Voy.* Ed. Richer. *Voyage à la forêt du Gâvre*, 2e Lettre, p. 84.)

rique procédaient à l'élection de leurs premiers rois. Là, peut-être, avaient été élevés sur le pavois, au milieu des acclamations de toute une armée, les nobles ancêtres d'Arthur; hélas! et devant lui, sur ce même sol, quels objets remplacent les héros, les princes et la garde brillante dont les armures d'or et d'acier scintillaient aux feux du soleil? Quelques bruyères, de la mousse, et le bruit du vent des déserts.

Le comte a ralenti sa course. — « Où sont-
» ils, se dit en soupirant le jeune enthou-
» siaste, ces nobles fils de la Bretagne, beaux
» d'amour, d'honneur et de gloire, que les
» prophétesses de Saine ont vu tomber à
» leurs genoux!..... La renommée de leurs
» exploits a passé comme le bruit des orages;
» et leurs ballades passionnées comme les
» concerts d'un printemps..... »

Il s'interrompt; un objet étrange a fixé son attention. A quelques pas de lui est une figure pâle et souffrante, assise sur un vieux tronçon de colonne; elle est en partie cachée par les ronces qui l'entourent; et immobile, la tête appuyée sur une main, elle paraît un reste antique des sculptures de quelque temple. C'est un vieillard à cheveux blancs: son manteau, drapé à la romaine, recouvre une armure rouillée; il a pour bâton une lance; ses vêtemens prouvent sa misère; mais quelque chose de martial révèle en lui l'ancien soldat, le brave trahi par le sort. S'il eût eu un enfant pour guide, Arthur eût cru voir Bélisaire.

Ravenstel s'approche étonné; l'inconnu se lève à sa vue, et son salut respectueux est celui d'un hôte des camps. — « Vieillard! » vous souffrez? dit Arthur.

» — Non seigneur, répond l'étranger ; je
» puis continuer ma route.

» — Allez-vous loin ?

» — Je vais à Nantes : j'espère y pouvoir
» offrir mes derniers services au duc de
» Bretagne, et y obtenir l'insigne honneur
» de terminer mon existence au milieu de
» mes frères d'armes.

» — Philippe de Dreux vous connaît ?

» — Non ; mais j'ai naguère servi sous
» les ordres du sire de Montolin ; et je porte
» au duc de Bretagne un écrit de mon an-
» cien chef, par lequel j'obtiendrai sans
» doute le bonheur de mes derniers jours.

» — Un écrit du sire de Montolin ! et
» quand vous l'a-t-il fait remettre ?

» — Hier, seigneur, pendant la fête. Pour
» célébrer l'heureux anniversaire, il a dis-
» tribué des grâces et de l'argent ; j'ai été
» du nombre de ceux qui ont pu arriver

» jusqu'à lui ; il m'a comblé de ses faveurs.
» Mes malheurs touchent à leur terme, et
» à qui le dois-je ?.... à un ange.

» — A un ange ! répète Arthur. Sans
» doute, à la belle Izolette ?

» — Non, seigneur, reprend le vieillard
» avec un feu extraordinaire : l'héritière de
» Montolin est, il est vrai, la bonté même ;
» mais ce n'est qu'une femme accomplie ;
» et celle qui m'a secouru, celle qui m'a
» protégé, est si parfaite, si sublime, qu'il
» n'est point de mots ni dans la langue de
» la reconnaissance ni dans celle de l'en-
» thousiasme qui puissent en offrir l'image. »

Il dit ; ses yeux baignés de pleurs et son énergique langage ont fortement ému le comte ; son étonnement s'est accru. « — Vieil-
» lard ! nommez-moi, reprend-il, votre
» admirable bienfaitrice. Qui donc est-elle ?

» — *L'Étrangère.* »

Arthur s'assied près du soldat. « — Confiez-
» moi vos infortunes, vous m'intéressez vi-
» vement.

» — Seigneur, lui répond l'inconnu, vous
» paraissez sensible et bon.... comme celle
» qui m'a sauvé; je dois me rendre à vos
» désirs. Les vieux guerriers sont discou-
» reurs, ils aiment à raconter les anciennes
» batailles où ils se trouvèrent; ils se com-
» plaisent à les décrire; mais ils fatiguent la
» jeunesse. Je n'ai plus, d'ailleurs, de bien
» présent à ma mémoire que l'Étrangère et
» ses bienfaits; je vous parlerai peu de moi
» pour arriver plutôt à elle.

» Breton, né de riches parens, je fus no-
» blement élevé; mais les révolutions de
» mon pays m'enlevèrent à la fois ma
» famille et mon héritage : j'espérais du
» moins, dans les camps, trouver les hon-
» neurs et la gloire; je n'en rapporte, pour

» tout bien, que la misère et vingt bles-
» sures. Mes actions de bravoure, perdues
» dans la foule, n'ont jamais été remarquées;
» et l'écuyer du sire de Montolin, souvent
» vainqueur sans récompense, toujours
» blessé en pure perte, ne demande plus
» aujourd'hui, pour prix de ses services,
» qu'à mourir soldat inconnu dans un hos-
» pice militaire.

» Prisonnier dix ans des Anglais, j'ai re-
» couvré dernièrement ma liberté. Débar-
» qué sur les côtes de la Bretagne, je me
» dirigeais vers Montolin pour y revoir mon
» ancien chef et solliciter son appui auprès
» du souverain de la Bretagne, quand des
» brigands armés m'assaillent dans la forêt;
» je portais quelque argent sur moi, que je
» devais à la pitié publique; ils me l'enlè-
» vent, ne me laissent qu'après m'avoir
» frappé d'un coup de poignard..... et je

» viens tomber expirant auprès du lac de
» Montolin.

» J'appelle en vain à mon secours; les
» pâtres effrayés s'enfuient. J'allais périr
» lorsqu'une femme.... Que dis-je! seigneur,
» une femme!.... Non, un être à forme an-
» gélique, un chef-d'œuvre du Tout-Puis-
» sant vient à moi, m'enlève à la tombe,
» et me prouve que, sur la terre, il est des
» créations célestes.

» Elle-même a pansé ma plaie; ses soins
» referment ma blessure. Sous sa cabane
» solitaire elle m'a rendu à la vie; ce n'était
» point encore assez, elle veut me rendre
» au bonheur.

» Elle me dicte une lettre au sire de Mon-
» tolin, pour solliciter la grâce à laquelle
» j'attachais tant de prix. L'écrit, plein de
» chaleur et d'éloquence, attendrit le châ-
» telain; il m'accorde ce que j'implore, et

» je reçois l'ordre de venir chercher au
» castel, le soir de la grande fête, à l'heure
» des distributions bienfaisantes, le billet
» scellé de son sceau, où il daigne me re-
» commander aux bontés du duc de Bre-
» tagne.

» Mais comment se rendre au castel?....
» toutes les barques du canton sont louées
» pour le brillant jour des réjouissances. Le
» pauvre, couvert de haillons, est repoussé
» avec dédain; et les gondoliers élégans
» n'accueillent que le riche à leur bord. A
» l'aspect de mon désespoir, que fait encore
» pour moi l'Étrangère! Elle va trouver un
» pêcheur dont, en secret près du rivage,
» elle a souvent calmé les maux, et secouru
» l'indigente famille; elle l'engage à me
» conduire au manoir dans son modeste
» batelet. Hélas! il ne peut s'y résoudre. Il
» a été défendu expressément le matin, à

» tout misérable canot, de se mêler aux
» gondoles opulentes qui doivent courir sur
» les eaux : rien ne doit attrister la fête; et
» le pêcheur craint de contrevenir à l'ordre
» du suzerain. Cependant les touchantes
» prières de ma bienfaitrice triomphent de
» sa résistance; il cède, il promet de me
» transporter sous les murs de Montolin;
» mais il y met une condition terrible. Il
» faut que l'Etrangère me suive; il veut que
» dans le cas où il serait arrêté, elle soit là
» pour le défendre; et que, responsable de
» la faute, elle le préserve du châtiment.

» Ma protectrice a refusé..... elle craint le
» regard des hommes; accablée de peines
» secrètes, elle fuit les joies de la terre. Je
» tombe à ses pieds, je supplie..... j'obtiens
» un dernier sacrifice. Invisible au fond
» du bateau, vêtue de noir et le front
» voilé, elle m'accompagne au castel, reste

» cachée au pied des murs, daigne m'at-
» tendre en son canot, puis me ramène à sa
» chaumière. Une gondole armoriée l'avait
» effrayée un instant; mais le danger était
» passé : elle en remercie le Tout-Puissant,
» qui compte aujourd'hui parmi les œuvres
» bienfaisantes de l'Étrangère, un acte su-
» blime de plus.

» — Juste ciel! interrompt Arthur avec
» véhémence, et tu permets que cette femme
» admirable soit déchirée par la calomnie!...
» Elle est poursuivie par la haine, environ-
» née par le mépris; le vulgaire, lâche et
» crédule, croit sa vue d'un affreux présage;
» et tu ne prends point sa défense! tu ne
» l'as point encore vengée! »

Il dit; le vieux soldat se lève; son regard est étincelant; le transport d'Arthur l'a ravi, et toute l'ardeur de sa jeunesse a reparu sur son visage. « — Oui, s'écrie-t-il avec force, on

» la calomnie, ou l'outrage, et Dieu semble
» l'abandonner. Sur cette terre ingrate, dans
» cette indigne contrée, pas une voix ne la
» défend, pas un bras ne s'arme pour elle.
» Elle est au printemps de la vie, sa beauté
» n'a point de modèle, ses vertus sont in-
» comparables; et sans protecteur, sans sou-
» tien, elle languit seule, souffrante et dé-
» laissée du monde entier. Ah! que n'ai-je
» vingt ans de moins, et la vigueur de mes
» premiers ans! Où es-tu, siècle d'Amadis!
» où êtes-vous, temps immortels des Lancelot
» et des Tristan! Alors la beauté malheu-
» reuse avait des servans dévoués; alors l'in-
» juste calomnie ne levait point sa tête hi-
» deuse; l'innocence avait des appuis; l'in-
» fortune avait des vengeurs. Maintenant,
» époque honteuse! la jeunesse n'a plus d'é-
» lan, la chevalerie plus de héros, l'opprimé
» plus de défenseurs; l'égoïsme est le dieu

» du jour. L'homme ne prend plus pour
» boussole que son intérêt personnel. L'en-
» thousiasme des grandes actions, le dé-
» vouement des nobles cœurs, sont mis au
» nombre des folies. Malheur à qui voit le
» présent, et sait ce que fut le passé ! »

Arthur prend la main du soldat, qu'il serre d'un air expressif. Enflammé par les reproches qui lui sont indirectement adressés, et se rappelant les traits enchanteurs de la belle inconnue du lac : « — Généreux vieil-
» lard ! s'écrie-t-il, je n'ai point le bras d'A-
» madis, mais j'ai son ame indépendante ;
» et, des preux de la table ronde, j'ai l'en-
» thousiaste courage. Je verrai la belle
» Étrangère ; et si, comme je n'en doute
» point, elle est telle que vous la peignez, le
» comte Arthur de Ravenstel prend ici le ciel
» à témoin du serment solennel qu'il fait de
» se déclarer son chevalier, de veiller désor-

» mais sur elle, et de consacrer à sa défense
» son bras, son épée et sa vie.

» — Dieu puissant! je te remercie, dit le
» vieillard avec transport en levant ses mains
» vers la voûte éthérée; tu viens d'exaucer
» le plus ardent de mes vœux, elle a main-
» tenant un appui. »

Le soldat continue sa route; et le comte de Ravenstel s'est dirigé vers Montolin. Oh! quelle profonde impression a fait sur lui le récit qu'il vient d'entendre! déjà la vision du lac avait troublé ses sens, maintenant elle agite son cœur : les bruits outrageans répandus contre l'Étrangère l'avaient indigné dès la veille; il ne pourrait plus les écouter aujourd'hui sans être enflammé de courroux. Arthur, l'impétueux Arthur qui voudrait s'approprier tout ce qui est beau, se rendre inhérent tout ce qui est admirable, s'emparer

de tout ce qui est sublime, ne songe plus qu'à s'enchaîner à l'Étrangère, non par le nœud d'un amour sensuel, mais par une fraternité de nobles sentimens, par une conformité de grandes pensées, par une association de vertus. Il veut la protéger, la défendre, se lier en quelque sorte à ses destins mystérieux; et, sorti des routes vulgaires, s'élever et vivre, comme elle, au-dessus de l'humanité. Doué de trop de facultés intellectuelles, il a des besoins plus puissans que son existence, des désirs plus vastes que sa destinée, des sensations plus élevées que sa nature.

Il marche d'un pas rapide au milieu de la forêt, dont les arbres, aussi droits que les mâts d'un navire, montaient sans branches autour de lui à une hauteur prodigieuse, et formaient sur sa tête une voûte de feuillage. La mousse unie et luisante qui couvrait

leurs troncs immobiles les faisait paraître de bronze; et la clarté du jour descendait de leur chapiteau de verdure, comme la lumière des cieux du dôme des palais antiques.

Le fond de la forêt vu à travers ces colonnades majestueuses, et éclairé à l'orient par le soleil dont les rayons se glissaient sous la feuillée, semblait offrir de loin aux regards le sanctuaire illuminé de quelque temple aérien. Arthur plongé dans une douce rêverie y cherche la Circé des Grecs armée de sa baguette d'or, la Morgane (1) de l'Armorique aiguisant la serpe sacrée, et la Velléda des Gaulois couronnant son front de verveine.

L'oiseau chantait sous le bocage; plusieurs sources voisines, tombant des rochers de

(1) Puissante fée de l'Armorique. Morgane était une des prophétesses de l'île de Saine, et la plus puissante des neuf sœurs. (Voy. *Précis de l'Histoire de Bretagne*, par Ed. Richer.)

granit épars dans la forêt, joignaient leur doux murmure à toutes les autres harmonies de la solitude. Arthur dont l'imagination est exaltée par les tableaux qui l'ont successivement frappé, se complaît en ces lieux agrestes. Les charmes de la fille du lac sont constamment devant ses yeux; et les louanges du vieux soldat sont répétées sans cesse en son ame; bien qu'il se croie livré tout entier à la contemplation des objets extérieurs, il ne rêve qu'à l'Étrangère. — « Nature! admirable » nature! s'écrie-t-il avec véhémence, je le » sens, et je le proclame, j'ai une ame pour » te comprendre. Le silence des bois et du » désert, les astres du jour et des nuits, la » voix des flots et des orages, rien de toi ne » me parle en vain. Je lis en ton sein comme » en celui d'un ami. Un lien fraternel m'unit » à tous les ouvrages sortis comme moi de » tes mains; ah! guidé, soutenu par toi, je

» me sens du courage pour braver la vie,
» porter ses joies et ses douleurs, lutter
» contre ses tempêtes et me jouer dans ses
» beaux jours. Comme il faut à l'homme
» une compagne, et que je suis libre encore
» de mon choix, je ne te demande qu'un
» don, celui d'un cœur fait pour le mien,
» celui d'une amie qui m'entende; mais
» surtout, nature sacrée! qu'elle soit vraie
» comme ta voix, et pure comme ta lumière! »

Il dit; et sorti de la forêt, il descend joyeux vers la vallée de Montolin; il veut y chercher l'Étrangère; il saura trouver sa retraite. Les clochers aigus du cloître de Saint-Irénée se montrent à peu de distance; il en détourne ses regards. La veille, au banquet du castel, assis près du prieur de ce monastère célèbre, il avait ressenti, en l'écoutant et lui parlant, un malaise invincible. Son cœur s'était serré. Quelque chose

d'inexprimable l'avait comme averti que cet homme, jeté par la destinée en travers de son existence, s'offrirait un jour devant lui tel que le rescif inexorable qui voit se briser près du port le vaisseau battu par l'orage.

Arthur, que fatigue un soleil ardent, et que presse une soif brûlante, se dirige vers un groupe d'arbres, du milieu desquels s'échappe un ruisseau limpide; il écarte des rameaux enlacés qui se croisent sur le chemin; et, à l'ombre d'un épais feuillage, il s'avance vers une fontaine environnée de peupliers. Dieu! quel objet se présente à ses regards!... Une jeune femme, vêtue de blanc, belle comme une pensée divine, gracieuse comme une offrande d'amour, est agenouillée sur la rive devant une madone rustique placée dans le creux d'un vieux saule. Elle est immobile, elle prie. C'est la figure en-

chanteresse de l'immortelle de Vaucluse; c'était l'image attendrissante de la récluse du Paraclet.

Son visage abattu et souffrant n'a plus ce brillant coloris du premier âge des amours; mais, comme accompli par le temps, il n'en est que plus parfait : la douleur même l'embellit. En ses beaux yeux d'un bleu divin, tristes, voilés et languissans, paraît errer la volupté que son ame ignore ou rejette ... Ce ne peut être une vierge du hameau; bien que simple et chaste en sa mise, elle a le maintien le plus noble. Ses vêtemens sont légers comme les draperies aériennes des Séraphins de Raphaël; ses mains sont blanches et délicates comme le duvet des jeunes cygnes; ses mouvemens sont pleins d'harmonie comme le doux balancement des fleurs que le zéphyr caresse; tout en elle est grâce, pudeur, séductions et sentiment. Penchée

contre une des pierres de la fontaine, elle semble une statue de l'innocence offrant ses vœux à l'Éternel.

Le comte de Ravenstel approche. Elle relève languissamment son front, et tressaille à la vue d'Arthur. Ses yeux étaient mouillés de larmes; mais que leur céleste azur jetait d'éclat sous l'humide voile des pleurs!..... Elle se lève inquiète; et, sans proférer un seul mot, elle s'enfonce sous le bocage.

Arthur s'est élancé vers elle. Il l'a reconnue. C'est l'apparition merveilleuse du lac, c'est la création angélique que son enthousiasme appelle; c'est l'Étrangère calomniée dont il vient de jurer devant le ciel d'être le défenseur et l'ami. Poussé par un sentiment irrésistible, indéfinissable, « —Arrête! s'est-il » écrié. Jeune beauté! pourquoi me fuir!.... » N'es-tu pas celle que je cherche!.... Ah! » je le sens, mes prières sont exaucées, je

» prendrai place un jour dans les tiennes.....
» Grâce silencieuse ! réponds.

» — Moi ! dit l'inconnue en tremblant, et
» comme effrayée de sa propre voix. Moi !
» je serais celle que tu cherches !.... Tu ne
» sais donc pas qui je suis ?

» — Je t'ai vue, n'est-ce point assez ! »
reprend l'impétueux Arthur, accoutumé à
déployer librement ses sensations passion-
nées. « Pardonne à la fougue d'un premier
» transport de surprise et d'admiration !....
» Ce que me fait éprouver ton aspect est si
» nouveau pour moi, que, sans réfléchir, je
» te parle. Je ne sais point taire mes pensées,
» et moins encore mes sentimens. Juge du
» trouble des mes esprits par le désordre de
» mon langage. »

Le regard éloquent d'Arthur avait une
expression dangereuse à soutenir.... L'incon-
nue a baissé le sien. « — Insensé, lui répond-

» elle avec une sorte d'égarement, ne cède
» point à une impulsion trompeuse....; ne
» viens point détruire mon repos; éloigne-
» toi !.... je suis *l'Étrangère.* »

Et ce mot a été prononcé comme s'il lui paraissait élever une éternelle barrière entre elle et les humains. Achevant d'essuyer ses pleurs, elle porte un regard craintif sur Arthur, lui fait de la main un signe d'adieu; et belle comme ces chefs-d'œuvre que crée la nature lorsque le disputant au pinceau de l'imagination elle surpasse tous ses tableaux, la proscrite de la vallée veut s'éloigner de la fontaine.

Mais Ravenstel a suivi ses pas; il la retient par un des plis flottans de sa tunique.
« — Femme inconcevable! dit-il, tu ne me
» quitteras point ainsi. Quel sombre langage
» est le tien? toi qui m'enchantes et m'alarmes!
» Nymphe exilée! un mot encore! »

L'Étrangère a cherché doucement à dégager des mains d'Arthur le vêtement qu'il a saisi. « — Qui que tu sois ! lui répond-elle, » si jamais tu essuyas une larme sur ta pau- » pière, si jamais ton ame innocente a re- » poussé des vœux coupables, si jamais la » voix de la pitié s'est fait entendre à ton » oreille, je t'en conjure, laisse-moi.

» — Non, reprend le comte avec force; » non, je ne saurais t'obéir; pour te retenir » un instant, j'emploierai ton propre lan- » gage. Si jamais l'ange des prières a recueilli » tes douces plaintes, si jamais tu tendis la » main à l'infortune suppliante, si ton œil » levé vers le ciel en implora jamais l'appui, » je t'en conjure, écoute-moi. »

L'Étrangère s'arrête surprise. Un sourire vague et léger éclaircit ses traits abattus. Le vent se jouait dans les boucles gracieuses de sa belle chevelure blonde. Un ruban noir

sans ornemens pressait les contours de sa taille; son regard et son attitude avaient une grâce mystique, une apparence de sublimité morale qui la présentaient comme descendue du séjour des perfections. Debout, au milieu des bosquets, aussi simple dans sa parure que les vierges vouées au ciel, pâle comme on peint la douleur courbée sur l'urne des tombeaux, elle s'offre à la vue d'Arthur, entourée de tout le charme de la piété, de la mélancolie, de la beauté et du mystère.

« —Eh bien! parle! lui répond-elle, que » peux-tu désirer de moi? Seule, sans ap- » pui sur la terre, j'y suis inutile et de trop. » La faible plante du désert, dont nul être » ne s'inquiète, qui languit et meurt sur le » sable, loin de tout regard protecteur, sans » aucun aide secourable, est l'image de l'É- » trangère.

» — Injuste sort! s'écrie Arthur. Toi si
» jeune! si douce! si belle! être abandonnée
» des humains!..... Non, c'est une erreur de
» la terre, un oubli de la Providence; le jour
» de la justice est venu. Ce monde dont tu
» serais l'orgueil a si peu d'êtres tels que toi;
» il t'avait créée pour l'amour....

» — L'amour! interrompt l'Etrangère, de
» l'accent le plus douloureux. Son langage
» m'est défendu; pour moi sa couronne est
» flétrie, pour moi ses rayons sont éteints.

» — Non, poursuit Arthur avec feu, je
» ne croirai point tes discours : à qui peut
» contempler tes traits, douter de toi n'est
» pas possible. Pourquoi recouvrir tes pen-
» sées de mystérieuses terreurs? Quelle est
» l'affliction qui t'accable? Oh! qu'une parole
» de confiance s'échappe vers moi de ton
» sein. Dans les tourmentes de la vie je puis
» être un appui pour toi.

» — Un appui ! répond l'Etrangère ; dis » plutôt un danger de plus.

» — Ici, je le sais, continue Arthur, des » doutes injurieux, des soupçons outrageans » répandent leurs poisons sur toi.... Ne cher- » che point à repousser devant moi les lâches » attaques de la malignité ; tu n'as pas be- » soin d'être justifiée à mes yeux. En te re- » gardant je te juge. Le peuple, en ses aver- » sions, est aussi lâche qu'absurde. Tu parais » pauvre, il te dédaigne ; tu es belle, il te » calomnie ; tu es seule, il te croit proscrite. » Ah ! si tu as été sans soutien, tu ne le seras » plus désormais. Ce moment va changer ta » vie, il a déjà changé la mienne. »

Il dit ; malgré sa résistance il l'entraîne auprès du vieux saule où s'offre la sainte statue, et là s'écrie avec transport :

« — Mère du Sauveur des hommes ! con- » solatrice des affligés ! modèle des vertus

» angéliques ! je jure devant ton image vé-
» nérée de veiller sur les jours de l'Etran-
» gère, d'être ici-bas son défenseur, son
» guide, son ami, son frère, tout ce que le
» sentiment le plus vif et le plus pur me pres-
» crira d'être pour elle ! Je jure.....

» — Non, non, interrompt l'Étrangère, du
» son de voix le plus touchant. Vierge sainte !
» repousse ses vœux ! Je n'accepte point ses
» secours. Je ne veux nul appui des hom-
» mes, moins encore le sien que tout autre. »

Son visage a changé d'aspect. Son regard doux et serein qui, peu avant, semblait n'avoir jamais servi d'interprète aux passions humaines, a pris tout-à-coup cette expression de délire qui décèle une ame brûlante familiarisée avec toutes les émotions et tous les orages de la vie ; le nuage le plus sinistre obscurcit ses traits par degrés.

« — Quels qu'aient pu être tes destins, pour-

» suit Arthur, quelle que soit ta volonté,
» je ne te laisserai point en butte à la per-
» fidie des humains, je terrasserai tes en-
» nemis.

» — Mes ennemis ! » dit l'Étrangère ; et plongée en d'horribles souvenirs, tout entière à de noires pensées, elle semble parler au hasard. Chaque moment accroît l'égarement de ses esprits.

« Mes ennemis ! répète-t-elle, tu veux
» les connaître et me venger d'eux ; et bien !
» attaque la nature entière ; tout ce qui com-
» pose ce globe est ligué contre moi. Je suis
» proscrite ; la main de fer des malédictions
» s'est appesantie sur ma tête ; et ma patrie
» m'a rejetée. La fatalité me poursuit ; je suis
» hors des routes humaines. Ici, quand je
» parais sous le bocage, les oiseaux cessent
» de chanter ; les fleurs que je touche se flé-
» trissent ; les pâtres que je rencontre s'en-

» fuient; le soleil, quand je le regarde, se » couvre; la terre seule me supporte, parce » qu'elle m'apprête une tombe. »

A ce langage extraordinaire, Arthur interdit laisse échapper la main qu'il pressait dans la sienne. Un saisissement involontaire a glacé ses mouvemens; et son haleine ne sort plus qu'avec effort de son sein oppressé. L'Étrangère a vu l'effet terrible qu'ont produit les mots qu'elle a prononcés, et qu'un long silence a suivis, elle revient à elle-même.

Arthur que sa course matinale avait accablé de fatigue et dont l'ame est bouleversée a le front baigné de sueur; ses traits expriment la souffrance; l'Étrangère l'a remarqué. Elle se courbe vers la fontaine, ramasse sur son verd gazon une coupe de forme antique, la présente au comte de Ravenstel pleine d'une eau fraîche et pure; et lui

adresse ces paroles avec un accent plein de charmes.

« — Tu me plains, je te remercie; mon » langage a dû te surprendre, l'excès des » maux trouble l'esprit. J'ai refusé tout ce » que tu me proposais, ne t'en offense point, » j'ai dû le faire. Pour moi, je n'ai rien à » t'offrir qu'un peu d'eau de cette fontaine, » c'est tout ce qu'ici bas je possède. Les feux » du jour t'ont fatigué, prends! ne me re- » fuse point. Je puis sans scrupule et sans » crime, comme la fille des patriarches, of- » frir, au voyageur altéré, l'eau d'une terre » sainte et bénie. »

Elle dit; sa voix angélique, sa douce prière, et son regard devenu calme, ont jeté un nouveau désordre dans toutes les pensées d'Arthur. Il saisit vivement la coupe, et s'écrie avec passion: « — A la plus séduisante » des femmes, mais à la plus inexplicable!

» Esprit céleste ou ange déchu! n'importe!
» dispose de moi! »

Il porte avec transport la coupe à ses lèvres, comme allant boire l'onde magique de la fontaine des amours; et la main levée vers les cieux: « — Écoute mon serment! pour-
» suit-il; qu'en ces lieux, pour ton cheva-
» lier, tu m'acceptes ou me refuses, Étran-
» gère, à toi pour la vie! »

Hélas! un gémissement sourd est parti du fond des bosquets..... Un voile blanc fuit sous le feuillage; le soupir le plus douloureux termine l'étrange entrevue. C'est une plainte déchirante qui seule a servi de réponse au fougueux élan de la tendresse: l'Étrangère avait disparu.

Arthur est seul. Son enthousiasme se dissipe; la réflexion succède à l'enchantement, et le calme à l'effervescence. Quelle est donc

cette jeune beauté qui tour à tour l'enflamme et le glace, effraie sa raison et fascine ses sens! Nuée à forme céleste, moitié lumière et moitié ténèbres, n'est-elle qu'un jeu fantastique d'une imagination délirante? Mais cette coupe qu'elle lui a remise, et qu'il a portée à ses lèvres! mais cette voix mélodieuse dont le son retentit encore à son oreille!.... Arthur! mets la main sur ton cœur! et vois comme il est agité! il n'est plus de calme pour lui.

Il sort lentement du bocage; sa marche est incertaine, et sa rêverie est profonde. Combien il se trouve changé! Lui qui, jusqu'à ce jour, n'avait pû concevoir qu'il fût possible d'aimer et d'admirer parmi les filles des hommes, la fleur équivoque et douteuse qu'un souffle impur aurait frappée, et qui, sous un éclat factice, se fût offerte dépouillée de sa parure virginale; il admire, il aime

peut-être..... une femme artificieuse, une beauté coupable et proscrite.

Affreuse image! idée horrible! Ah! puisse-t-il ne plus revoir l'Étrangère! Puisse-t-elle à jamais avoir disparu pour lui comme un de ces oiseaux sans nom (1), mais au plumage merveilleux, que la brise embaumée du matin apporte d'une île lointaine aux bosquets des bords de la mer, qui se présente au voyageur sous le ciel brûlant de l'Inde, s'arrête, chante, l'éblouit..... s'envole et ne reparaît plus.

Arthur est rentré au castel, où de nombreux ouvriers travaillent à réparer le désastre de la veille; il passe au milieu d'eux; et les prophéties du batelier, avant et après l'incendie, reviennent à son souvenir.

---

(1) Voy. *Études de la Nature*, Bernardin de Saint-Pierre. — Les *Adorateurs du feu*, poëme de Thomas Moore.

Les habitans du manoir, étonnés de l'attendre en vain, se perdaient en conjectures sur la cause de son absence : le châtelain est inquiet; Olburge est mécontent; Izolette est pensive et triste.

Le comte reparaît enfin. Toutes les craintes se dissipent, et le visage de la belle vierge de Montolin a repris son charme habituel.

Le père d'Izolette est encore entouré de quelques-uns des conviés à la fête. Le plus marquant d'entre eux est le prieur de Saint-Irénée, qui, suzerain de la contrée voisine, possède d'immenses domaines. Valdebourg est auprès de lui : il n'avait point voulu retourner à sa demeure sans avoir revu son nouvel ami. Le comte de Ravenstel vole à lui. Qu'il aurait de choses à lui dire, s'il osait lui ouvrir son ame !

Interrogé sur son voyage matinal, Arthur

hésite et balbutie; il ne sait ni tromper ni feindre. Izolette voyant son trouble, s'empresse de le dissiper. « — Le comte de Ra-
» venstel, dit l'aimable héritière, ne connaît
» point encore la contrée ; il se sera perdu,
» de l'autre côté du lac, parmi les bosquets
» du vallon. Je conçois le plaisir qu'il a dû
» trouver à les parcourir, et je ne m'étonne
» point de sa longue absence. Cette matinée
» est si pure; le retour de l'aurore et du
» printemps a tant de charmes ; la plage
» voisine est si belle; et les heures coulent
» si vite, lorsqu'au bord des ruisseaux lim-
» pides et dans le silence des bois, on sait
» contempler la nature. Pour moi, continue-
» t-elle avec un sourire enchanteur, si j'é-
» tais sortie ce matin, et que je fusse libre
» de mes actions, vous seriez encore à m'at-
» tendre. »

Qu'Izolette, en ce moment, paraissait

belle au jeune comte! Que de grâce dans cette manière de le défendre, de l'excuser et de terminer son embarras! C'était cependant envers elle qu'Arthur était le plus coupable; le lendemain même de son arrivée au castel, lui, futur époux d'Izolette, au lieu d'être le premier à venir déposer son hommage à ses pieds, il s'était absenté dès l'aurore, et s'était oublié loin d'elle. Nul empressement à la revoir! Quel oubli! quelle indifférence! et c'est Izolette qui le justifie!.... Ah! la femme qui se hâte ainsi de pardonner, est déjà la femme qui aime.

« — Où vos pas vous ont-ils porté? » dit froidement le châtelain.

Le comte de Ravenstel n'avait jamais proféré un mensonge. Sa candeur et sa loyauté ne lui permettaient point les détours.

« — Je reviens, a-t-il répondu, de la fon-
» taine de la Madone. »

Le front d'Olburge se rembrunit. « — Vous » vous êtes approché, sans doute, de la mai- » son de l'Étrangère. Arthur ! auriez-vous » vu cette femme ?.... »

Cette question était faite avec une sorte de solennité, et du ton d'un maître sévère. Arthur répond sans hésiter :

« — L'Étrangère ! oui, je l'ai vue.

» — Ainsi, » continue Olburge avec une sombre ironie, « c'est à une fille perdue » dans l'opinion des hommes, c'est à l'objet » du mépris public que vous avez fait à » votre début dans la vie, et à votre arrivée » sur ces bords, l'honneur de votre première » visite ! »

Quel affront pour Arthur que cette leçon donnée par Olburge devant les nobles assistans ! il pâlit et rougit tour à tour ; et cependant il se contient. Habitué à respecter le guide de ses premiers ans, il ne fait point

éclater son indignation ; mais, malgré lui, ses lèvres tremblent ; et dans le feu de ses regards, dans son silence, dans son immobilité, son courroux s'exprime et s'entend.

Izolette a compris une partie des souffrances d'Arthur. Elle sent combien, en ce moment, l'apostrophe sévère d'un maître a dû blesser son jeune orgueil, et comme elle a dû l'irriter. Elle prend la parole à son tour : « — Cen-
» seur formaliste et rigide ! » dit-elle gaiement à Olburge, « quel grand crime que
» d'avoir aperçu, en se promenant, une des
» filles du canton !.... Faudra-t-il donc fer-
» mer les yeux toutes les fois qu'ils ne ren-
» contreront pas précisément une innocence
» baptismale, une vertu pure et sans tache ?
» En ce cas, malheur aux humains qui ap-
» précient le bienfait de la vue ! qu'ils de-
» vront souvent clore l'œil ! Que de paupières
» à baisser ! A quelle nuit nous condamnez-

» vous ! Autant vaudrait-il naître aveugle.
» Pardon de ma remarque, seigneur ; mais
» en se conformant à cette règle, serait-il
» bien permis de vous regarder ? »

Cette saillie vive et piquante a déridé les fronts les plus graves. Le prieur lui-même a souri. Oh ! combien aux regards d'Arthur, Izolette s'est embellie !

« — L'Étrangère, dit le prieur de Saint-
» Irénée, est, dit-on, rejetée de son pays et
» de sa famille ; il faut qu'elle ait commis de
» bien grandes fautes pour avoir attiré sur
» elle un châtiment aussi terrible. Je ne con-
» seille à qui que ce soit d'honorer de sa pro-
» tection cette misérable proscrite.

» — Digne abbé ! répond Izolette, la jeune
» inconnue du vallon a pu sans doute être
» coupable, mais peut-être elle est repen-
» tante. Elle est humble, simple et modeste,
» elle fait du bien en secret, on la voit sou-

» vent en prières. Dans sa cabane retirée sa
» conduite est irréprochable. Dieu n'a point
» dit à ses pasteurs : « *Fuyez la brebis éga-*
» *rée.* » Ses paroles sont au contraire : « *Ra-*
» *menez-la moi au bercail.* »

» Et qui vous affirme d'ailleurs que l'É-
» trangère soit criminelle; elle n'est peut-être
» que malheureuse; et il se pourrait que les
» plus condamnables fussent ceux qui la re-
» poussent et la calomnient. Quant à moi, quel
» qu'ait pu être son sort, eût-elle erré à son
» printemps, j'irais sans scrupule et sans
» crainte lui porter jusque dans sa chaumière
» des secours et des consolations, s'ils pou-
» vaient la rendre au bonheur. Le plus beau
» des esprits célestes est l'ange des miséri-
» cordes. »

Elle dit; ce n'était plus la brillante syrène aux chants de gloire et d'allégresse, c'était la vierge bienfaisante au langage du senti-

ment. Arthur se rapproche d'elle, il presse sa main dans la sienne. Comment ne pas aimer Izolette !

« — Chevaliers ! dit le sire de Montolin, » se tournant vers ses nobles amis, la partie » projetée aura lieu demain au lever de l'au- » rore : nous nous réunirons tous à cheval » de l'autre côté du lac, près du rocher de » Fontaril ; et nous ferons connaître à la fois » au comte de Ravenstel les beaux sites de nos » campagnes et les vifs plaisirs de nos chasses. »

Izolette se penche vers Arthur. « — Je se- » rai parmi vous, dit-elle à voix basse ; et si » la jouissance de consoler un cœur souffrant » l'emporte en vous sur le bonheur de tuer » un cerf, nous irons tous deux, en secret, » visiter la pauvre Étrangère.

» — Oui, nous irons ensemble, s'écrie Ar- » thur transporté. Ah ! c'est vous qui êtes un » ange ! »

Ces mots avaient une allusion que n'a pu saisir Izolette. En ce moment, au fond du cœur d'Arthur, l'héritière de Montolin venait d'éclipser l'*Étrangère*.

LIVRE TROISIÈME.

Quelle assemblée brillante et nombreuse s'est réunie au lever du jour sur les rives du lac de Montolin !... Que de coursiers aux harnois dorés battent la terre de leurs pieds ! Que de guerriers aux blancs panaches saluent le retour de l'aurore ! Le cor retentit dans les bois ; les chevaux y joignent leurs hennissemens ; les clameurs lointaines de la meute répondent à l'appel des piqueurs ; quelle riante discordance ! Ici des appels mal compris, là de brusques impatiences : d'un côté, des voix en courroux ; de l'autre, un rire immodéré. Des aboiemens, des cris,

des fanfares, des juremens et des querelles; quel tumulte! que de plaisirs! quel chaos joyeux et confus!.... C'était le départ de la chasse.

Tel qu'un jeune cœur plein de fougue se livrant à ses premiers désirs, l'Orient par degrés s'enflamme et bientôt paraît embrasé. Le vent ride légèrement l'azur du lac; et tous les objets qui l'entourent, les rocs, les arbres, les maisons, cadre champêtre et gracieux, se peignant, balancés, sur l'onde, semblent s'animer et se mouvoir. Entre deux montagnes lointaines formant un sublime portail, le roi des cieux, à l'horizon, sort comme du milieu d'un temple, et déploie son drapeau de feux. La déité des parfums, éveillée par l'amante de Céphale, s'élève de son trône de fleurs, portée par les nuées d'encens que sa cour exhale vers elle. Tout est joies, mer-

veilles et fêtes au bord du lac de Montolin.

La vive et légère Izolette, semblable à la belle Atalante au milieu des chefs de l'Achaïe, s'enfonce gaiement dans les bois à la tête des jeunes chasseurs. Une housse de drap d'or étincelante de pierreries, est jetée sur son noir destrier agile comme l'Arabe du désert. Entourée d'une foule d'admirateurs, écoutant chacun, souriant à tous, l'arc à la main et le carquois sur l'épaule, la Diane de Montolin fait tout oublier aux chasseurs; et quand sa douce voix les attire, vainement le cor les appelle.

Le comte de Ravenstel se tient à l'écart. Il la suit, l'observe et se tait. Elle est attrayante, sans doute; mais son esprit actif et mobile, ses reparties gaies et piquantes, l'inquiètent en l'éblouissant. Cette gaieté fo-

lâtre, cet apparent besoin des hommages, ce désir de charmer, l'ont éloigné d'elle et l'attristent.

Il a quitté le cortége adulateur qu'elle traîne à sa suite; il a joint le baron de Valdebourg; et, tous deux, loin du bruit des chasses, échangent, contens l'un de l'autre, les paroles de l'amitié.

Douce amitié, sœur des vertus! toi seule sais étendre la vie sans la remplir par des orages; ton charme est celui de l'amour, mais dégagé des voluptés; tu ne donnes point, tu partages; tes rayons échauffent sans brûler; ta voix guide et n'égare pas. La beauté est une faveur de la nature; la gloire, un présent de la fortune; l'amitié seule, un don du ciel.

Le baron de Valdebourg est à l'âge mûr de la vie. Sa taille est élevée; sa démarche

est fière ; son œil est impérieux ; il est facile de remarquer en l'observant, que s'il s'est mêlé jadis parmi les hommes, c'était pour leur dicter ses ordres. L'habitude du pouvoir est restée tellement empreinte dans ses actions et dans son langage, qu'il semble commander lorsqu'il prie, et triompher lorsqu'il se rend. A la fois vigilant et calme, il agit, calcule et prévoit avec la même habileté ; le baron, placé sur un trône, aurait eu cette puissance vivifiante des grandes ames qui, sans trouver de résistance, ordonne aux hommes de se lever, aux siècles de marcher, aux événemens de se déployer, aux destinées de s'accomplir.

Qu'Arthur était fier, lui, si jeune et si peu connu des grands de la terre, de s'être déjà gagné le cœur d'un homme si supérieur à ses semblables, et dont tous les chefs puissans de la contrée avaient en vain ambi-

tionné l'affection ! Avec quelle attention il l'écoute ! avec quelle chaleur il lui parle ! Comme il se sent meilleur et au-dessus de lui-même, en lui développant ses opinions ! Sans un ami véritable à qui l'homme puisse s'ouvrir, ses pensées informes et sans vie meurent avortées dans leur germe. Le sentiment veut la parole, bien qu'il se complaise au silence. Les sensations s'épurent et les idées se fécondent en se communiquant d'une ame à l'autre. Pour qu'un cœur se goûte lui-même, il faut qu'un autre cœur l'entende. En amitié comme en amour, il faut deux êtres au bonheur.

Le baron de Valdebourg s'était imposé le silence le plus absolu sur les premiers temps de sa vie ; aussi un voile épais couvrait ses destinées passées. Cependant des bruits accrédités vantaient partout ses exploits guer-

riers, et les services importans qu'il avait rendus à la France; mais où? sous quels noms? à quelle époque? Ce mystère était impénétrable.

L'ingénuité d'Arthur, sa loyauté, sa franchise, avaient charmé l'illustre chef. Leurs cœurs étaient faits l'un pour l'autre; ils avaient la même ardeur pour le bien, le même courage énergique, les mêmes vertus chevaleresques. Il ne manquait au baron de Valdebourg, pour être entièrement semblable au comte de Ravenstel, que sa jeunesse, son enthousiasme, sa sincérité, sa candeur, et ses élans passionnés. Il les avait possédés sans doute; mais le malheur avait éteint depuis long-temps en lui la flamme ardente de son génie, et comprimé l'essor de son imagination. Moins expansif maintenant, il se taisait; il pouvait sentir comme Arthur; mais ayant appris à se contraindre,

il cachait le foyer secret sous une enveloppe glacée. Élevé en dignité, il lui avait fallu étudier les autres, et ne point se laisser pénétrer. Le monde social, géant tyrannique et trompeur, armé du code des préjugés, du livre des déceptions, avait dû, le rangeant parmi ses élèves, le façonner à ses usages, le plier à ses volontés, et l'assujettir à ses règles.

Les deux amis, au sein de la forêt, oublient totalement la chasse. Déjà le bruit du cor, le galop des coursiers, et l'aboiement des chiens se perdent au loin dans les airs. Tout aux doux épanchemens d'une affection naissante, Arthur se fait raconter par le noble guerrier quelques-uns des combats où s'était illustrée sa jeunesse. Son cœur bat, son regard étincelle à ses récits belliqueux. Les grands noms de Philippe-Auguste, de Ri-

chard Cœur-de-Lion, de Lusignan, de Saladin retentissent à son oreille comme des reproches à son inaction, comme des appels au champ d'honneur. Valdebourg, parmi les hommes marquants du siècle, avait assisté aux faits les plus célèbres de la gloire; en Palestine comme en France il avait brillé dans les camps. Il peint les modernes exploits de tous les héros de la terre, il ne se tait que sur les siens.

« —Heureux, s'écrie Arthur vivement, » heureux qui comme vous a pu servir, sous » l'étendard de la victoire, son Dieu, son » prince et sa patrie! la gloire.....

» —Hélas! interrompt le chef avec amer- » tume, le premier des enchantemens, la » gloire, détruit au fond des cœurs, le » premier des biens, la paix.

» —Mais du moins la célébrité.....

» —La célébrité, cher Arthur, est presque

» toujours telle qu'un cercle dans l'onde qui
» ne cesse de s'élargir et de s'étendre que
» pour finir par se perdre et disparaître.
» L'homme fameux qui ne peut plus se
» vanter que d'avoir brillé est semblable au
» feu mourant d'un bivouac de la nuit passée
» qui s'éteint seul et dédaigné, quelque ser-
» vice qu'il ait rendu; tandis qu'au camp de
» la nuit suivante, chefs et soldats se pres-
» sent en foule autour du feu nouveau qui
» s'allume.

» — Ah! sans doute, a repris Arthur, le
» sort fut injuste envers vous; et Philippe-
» Auguste peut-être.... »

Il s'arrête; un sombre mécontentement s'est peint sur les traits du baron. Qui veut pénétrer les mystères de sa vie le trouble, l'offense, et l'irrite.

« — Jeune homme! dit-il d'un ton sé-

» vère, si véritablement vous tenez à mon
» affection, respectez mes secrets!

» —Ainsi donc, reprend douloureusement
» Arthur, je ne serai jamais admis dans la
» confidence de vos peines; et vous parlez
» d'affection!..... Ah si je reste étranger à
» vos souffrances, je le serai toujours à votre
» cœur; la réserve blesse l'amitié, et la dé-
» fiance la tue. »

L'expression touchante de la physionomie d'Arthur a presque désarmé le chef. Ravenstel le voit attendri. — « Valdebourg!
» ajoute-t-il avec instance, en aucun temps,
» en aucun lieu ne pourrez-vous m'ouvrir
» votre ame? »

Le baron détourne la tête. — « Arthur,
» pour tout autre que vous, ma réponse
» serait : « *jamais;* » à vous je dirai : « *pas*
» *encore!* »

De bruyantes fanfares interrompent leur entretien. Le cerf poursuivi par les chasseurs s'est dirigé de leur côté; le cor résonne; les coursiers volent; et bientôt, environnée d'un essaim joyeux de chefs, d'écuyers et de pages, Izolette, à travers les arbres, s'avance vers eux rayonnante.

La gaieté brille sur les traits de l'amazone gracieuse. Guidant son destrier fougueux, elle se glisse entre les taillis, franchit les haies, et gravit les rochers, sans embarras comme sans crainte. Ses cheveux noirs ont l'éclat du jais qui sort des mains du lapidaire; son regard est un trait de flamme; et ses joues ont la blancheur de la neige des Alpes que le soleil couchant revêt d'une teinte vermeille.

Elle s'est approchée d'Arthur. — « Jeune » philosophe! dit-elle, trève à vos sombres » rêveries! il est possible que vous couriez

» en ce moment des dangers, et je dois vous
» en prévenir. Ici la guerre est déclarée; et
» j'ai juré de poursuivre à outrance, sans
» pitié comme sans relâche, tout ce que cette
» vaste forêt peut renfermer d'hôtes sau-
» vages. »

La chasseresse est déjà loin.

Ravenstel s'est hâté de la joindre; Izolette le voit près d'elle : « — Prenez ce chemin ! » dit-elle aux chasseurs qui la suivent et » qu'elle dirige à son gré; je vous rejoins à » l'instant même. » Puis faisant un signe à Arthur, elle court du côté opposé, et bientôt disparaît à leurs yeux.

Le comte et sa belle compagne sont seuls sur des bords écartés. « — Ce n'est point ici » qu'est le cerf, dit Arthur rompant le si- » lence. Ce que vous cherchez....

» — Est trouvé, interrompt gaiement

» Izolette, en arrêtant son destrier; la soli-
» tude, un sage et la paix.

» — Mais vous vouliez chasser..... ?

» — Mon escorte; et, grâce au ciel, j'ai
» réussi.

» — Ainsi donc c'est pour moi tout seul... ?

» — Eh quoi! dit la vierge maligne, n'est-
» ce pas assez de vous le faire entendre? me
» faudra-t-il encore vous le dire?

» — Charmante amie!

» — A votre tour: j'ai droit aussi à quel-
» que douce parole. C'est notre premier en-
» tretien particulier, j'y ai eu le mérite du
» début, et vous me devez pour le moins
» la faveur du remerciement.

» — Aimable Izolette!...

» — Est-ce tout! J'apprécie votre laco-
» nisme; en fait d'encens, assure-t-on, le
» plus léger est le plus pur. Vos complimens
» ont bien du prix, car ils sont si courts et

» si rares !... Il faut que j'en fasse un recueil,
» ce ne sera pas un long ouvrage. »

Le prieur de Saint-Irénée venait alors à leur rencontre. « — Évitons l'abbé, dit Ar-
» thur, cet homme m'est insupportable.

» — Vous avez tort, dit Izolette d'un ton
» grave, vous l'avez mal jugé. Le prieur
» est le plus respectable des hommes. Bien
» que d'une haute naissance, il est aussi
» simple que noble ; il eut pendant long-
» temps, à la cour, la faveur de Philippe-
» Auguste ; et les honneurs l'environnèrent.
» Humble apôtre de l'évangile, il a craint
» l'écueil des grandeurs : loin d'être ébloui
» de sa position, il a rejeté les pompes mon-
» daines, et s'est enseveli par choix au cloî-
» tre de Saint-Irénée. Tout le canton l'aime
» et l'admire. Mais, poursuit-elle en sou-
» riant, qui pourrait vous plaire ici-bas ?

» — Qui pourrait me plaire ?... Vous.

» — Voilà enfin de la courtoisie.

» — Eh! pourquoi pas du sentiment ?...»

L'interrogation est restée sans réponse; le prieur les a salués; et, sortis d'une allée obscure, ils ont côtoyé la forêt.

Arthur est hors des bois, et sur une éminence qui domine la vallée: il aperçoit dans le lointain la blanche maison isolée; et l'héritière du castel a joint sa pensée à la sienne.

« — Le repas du matin, dit-elle, nous at-
» tend au carrefour de la forêt: il faut nous
» y rendre à l'instant. »

Puis d'un ton plus bas elle ajoute : « Ar-
» thur! ce repas achevé, nous irons voir,
» tous deux, l'Étrangère. »

Et pressant les flancs de son coursier, elle a bientôt rejoint son père aux tentes dressées dans les bois.

Le prieur l'accompagne ; mais Arthur n'est plus auprès d'elle. L'image de l'Étrangère, avec tout son prestige et ses charmes, est venue s'emparer de son esprit. Il craint que l'aspect d'Izolette et sa visite inattendue ne la troublent et ne l'affligent ; il appréhende que l'inconnue n'y voie un désir curieux, n'interprète mal leur pensée, et n'accueille mal leurs avances. Il voudrait que l'héritière du castel fût charmée comme lui de la proscrite du hameau, et qu'un tendre intérêt émût son ame en sa faveur. A cet effet, il a voulu la prévenir du dessein secret d'Izolette ; et, à l'un des détours du bois, tournant la bride de son coursier, sans réfléchir davantage, il s'est dirigé à la hâte vers la maison de l'Étrangère.

Son imagination n'a plus d'idées sombres en ce moment, tout lui rit et rien ne l'alarme ; il porte plus gaiement la vie ; loin de lui tout

noir soupçon élevé contre l'Etrangère : il se rappelle le récit du vieux soldat de la forêt, et elle a repris sur lui son empire. Ah! déjà, sans qu'il ait essayé de s'en défendre, son cœur est tout entier à l'amour : cette puissance dominatrice est si étrangement invincible! Elle a gagné la victoire avant qu'on ait pensé au combat; celui qu'elle a voulu dompter ne songe à déployer ses forces que quand il les a toutes perdues.

Arthur attache son cheval à l'ormeau voisin de la cabane. Il avance d'un pas craintif. Une porte est ouverte, il entre. Pas un obstacle ne l'arrête. La première salle est déserte; son ameublement est simple et rustique : nul ornement, nulle recherche. Il poursuit sa marche indiscrète : un passage étroit le conduit au fond d'une chambre écartée dont la croisée donne sur le lac; elle

est faiblement éclairée ; c'est un réduit silencieux ; c'est une espèce d'oratoire. Un crucifix, entouré d'images saintes, est placé dans l'enfoncement sur une forme d'autel. En face est un prie-dieu ; à côté sont des livres de prières ; et plus loin, suspendue au mur, est une lyre détendue.

Arthur s'approche de l'instrument dédaigné. Un médaillon s'offre à ses yeux dans le tiroir ouvert d'une table. O ciel ! quel portrait enchanteur ! Ce sont les traits de l'Étrangère.... Mais quels vêtemens magnifiques ! Sa parure et ses pierreries sont celles d'une souveraine..... Quelques mots étaient écrits sur le cadre ; une main les a effacés ; et un nom, récemment empreint, y a remplacé les anciens. Ce simple nom est « *Alaïs.* »

C'est donc là le seul qu'elle veut porter désormais ! Des vers tracés sur un papier déplié aux pieds d'Arthur ont attiré son at-

tention; ils étaient tombés de la lyre. C'est une romance plaintive qu'a long-temps chantée l'Étrangère dans sa solitude ignorée.

« Quand du jour paraît la lumière,
» Des villageois au front serein
» J'entends les hymnes du matin.
» Seule qui pleure ?.... L'*Étrangère*.
» Ils ont tous des parens, un nom,
» Un avenir, un jour prospère.
» Seule, je n'ai rien au vallon;
» Je n'y suis rien,... que l'*Étrangère*.

» L'oiseau du bosquet solitaire
» En son nid doucement s'endort.
» Hélas, errante au même bord,
» Qui veille et souffre ?.... L'*Étrangère*.
» Le palmier des lointains climats
» Naît et meurt sur la même terre.
» Moi! transplantée, où suis-je ?.... Hélas!
» Le ciel a maudit.... l'*Étrangère*.

» Toit natal, abri tutélaire!
» D'où me bannit l'injuste sort!
» Loin de vous j'appelle la mort.
» Qui regrettera.... l'*Étrangère* ?
» Sans titres, sans amis, sans nom,
» Je n'attends plus rien de la terre,
» Hélas! et ma tombe au vallon
» N'offrira qu'un mot.... l'*Étrangère*. »

Arthur est profondément ému. Le chant d'Izolette au castel, ce chant d'allégresse et de gloire que saluèrent tant d'applaudissemens, était, avant la fin du soir, presque banni de sa mémoire. Ah! la romance d'Alaïs est pour jamais écrite en son cœur.

Il a regardé de nouveau le portrait de l'Étrangère. Elle est représentée à l'âge de quinze ans. L'éclat pompeux qui l'environne annonce une illustre origine; il fut donc un temps où la fortune et la nature lui prodiguaient leurs dons réunis!.. Ses traits, bien qu'à peine formés, joignent à toute la candeur que donne l'innocence, tout le charme que répand l'amour; leur puissance est irrésistible; le pinceau du génie n'eût rien inventé de plus divin dans un moment d'enthousiasme pour donner l'idée aux humains d'une vierge des champs du ciel.

Un léger bruit a retiré le comte de sa rêverie contemplative. O surprise!... l'Étrangère, seule et debout, est immobile devant lui. Elle est vêtue de noir, et la blancheur de son teint n'en est que plus éblouissante. L'azur d'un limpide canal réfléchissant un jour serein a moins d'attrait et de douceur que le bleu céleste de ses yeux. — « Excuse-
» moi! lui dit Arthur, d'un air interdit et
» confus, si j'ai osé pénétrer dans ta de-
» meure, mais nul désir curieux, nul dessein
» blâmable, nul sentiment qui puisse t'a-
» larmer ne m'attirent auprès de toi. Daigne
» m'écouter et m'entendre.

» — Malheureux! que demandes-tu!... » lui répond l'Étrangère, d'une voix dont le son touchant renfermait lui seul un reproche, « quelle fatale pensée peut t'amener
» vers moi! Ce séjour est celui du deuil;
» qu'y trouveras-tu? la souffrance; qui t'y

» recevra ? le malheur ; qu'en rapporteras-
» tu ? des larmes.

» — Eh quoi ! nul cœur, volant à toi, ne
» peut-il calmer la souffrance, ne peut-il
» chasser le malheur, ne peut-il essuyer les
» larmes ?...

» — Non, jamais ; nul pouvoir humain ne
» saurait adoucir mes peines.

» — Mais tu fus heureuse autrefois ? »

A cette sorte d'interrogation, le visage de l'Étrangère a changé d'expression. Ses souvenirs l'ont bouleversée de nouveau ; et le même égarement qui s'empara de ses esprits à sa première entrevue avec Arthur décompose encore ses traits.

« — Heureuse autrefois!.. répond-elle. Ah!
» je ne le fus que trop. Tout ce que la for-
» tune a de trésors, tout ce que la nature a
» de présens, tout ce que la jeunesse a de
» joies et la gloire d'enchantemens, je l'ai

» possédé sur la terre : mais, écartant les
» nuages d'amour et d'ivresse qui m'entou-
» raient, la fatalité tout-à-coup, spectre
» évoqué par les furies, renversa le temple
» où j'étais montée, changea l'encens en
» vapeur fétide, dessécha les fleurs sur mon
» front, et brisant la plante orgueilleuse,
» la jeta, flétrie, loin de sa tige, sur la terre
» de l'étranger. »

A ces mots, la tête baissée, elle reste abattue sous le poids de ses douloureuses pensées ; puis soudain relevant son front :

« — Arthur !... » reprend-elle avec calme et d'un ton rempli de douceur, « plains-moi,
» tu le peux.... j'y consens ; mais ne cherche
» plus à me voir. »

Elle dit ; son accent plein d'expression, le nom d'*Arthur* sorti pour la première fois de sa bouche, sa prière simple et touchante, son regard plaintif et tendre, ont comme

versé dans le sein de Ravenstel tout ce *boire amoureux* (1) des fées auquel nul preux ne résistait. Touché de la plus vive compassion, enivré de la plus ardente flamme, il ne peut contenir plus long-temps les fougueux transports de son ame.

« — Belle infortunée! s'écrie-t-il, pourquoi » désespérer du sort! Une aurore a pu être » sombre, et le plus beau jour peut la suivre; tu ne m'as point repoussé d'abord, » tu ne le peux plus maintenant. Il te faut » un bras pour t'appuyer, un cœur pour » te chérir, une voix pour te défendre; je » m'attache à tes pas, et te soutenant de » toutes les forces de ma vie, je te sauverai » de toi-même. C'est le ciel qui m'envoie à » ton aide..... Une sympathie réciproque, » un appel involontaire, une puissance ir-

(1) *Voyez* sur le *boire amoureux*, si célèbre aux temps chevaleresques, les œuvres de Tressan.

» résistible nous a l'un vers l'autre poussés.
» Je l'ai juré, je suis à toi. L'ange de tes pre-
» miers beaux jours ne t'a délaissée qu'un
» instant ; il revient, il t'amène Arthur.

» — Grand dieu ! » dit l'Étrangère atten-drie et presque étouffée par les pleurs, « il
» est donc un cœur sur la terre qui s'intéresse
» encore à moi ! je pourrais verser d'autres
» larmes que celles du désespoir !.. Arthur !
» tu m'offres ton appui ; mais si rejetée par
» les hommes j'étais indigne de pitié ! si de
» criminelles erreurs avaient déshonoré ma
» vie, que ferais-tu ? que dirais-tu ?

» — Je te tendrais encore la main, je te
» dirais encore : « *Je t'aime.* »

Et ces mots dictés par l'entraînement de l'amour ont été prononcés avec toute l'irré-flexion de l'enthousiasme.

Alaïs se couvre le visage ; elle cherche à cacher l'excès de son émotion. « — Généreux

» et sensible Arthur ! dit-elle ; que tu mé-
» rites d'être heureux !.... Ah ! pourquoi
» m'as-tu rencontrée ! »

Puis, pâle comme la fleur de l'achante (1) tombée la veille au pied de l'arbre, elle lève au ciel ses regards, et continue d'un ton plaintif :

« —Dieu juste ! ne le punis point de m'a-
» voir aimée ! l'imprudent n'a pu me con-
» naître. Pardonne-lui un instant d'erreur !
» il ne sait point, le malheureux ! que mon
» approche, qui jadis annonçait les bienfaits,
» présage aujourd'hui les désastres ! N'é-
» tends pas sur lui ta colère : c'est sans le
» vouloir qu'il t'offense ; moi j'ai mérité les
» souffrances ! moi je suis coupable ! mais
» lui !.... »

Quelles paroles effrayantes pour Arthur ! le moment d'ivresse est passé ; la raison a

(1) Espèce d'épine blanche.

repris ses droits.... Son cœur, serré comme en des tenailles de fer, se retire et ne bat qu'à peine; sa respiration est coupée; ses genoux fléchissent, il répond ces mots à voix basse :

« — Ainsi donc il n'est que trop vrai..... » vous l'avouez vous-même; les bruits pu- » blics n'étaient point mensongers. Quelque » perfide suborneur, quelque tendresse illé- » gitime vous ont ravie à l'innocence; et » proscrite, errante, avilie.... »

Alaïs tressaille à ces mots; et l'interrompant avec feu, emportée par un sentiment involontaire qu'elle-même ignorait encore :

« — Avilie! a-t-elle répété. Ah! pour tous les » biens de ce globe je ne t'eusse pas adressé » cette parole, quand le monde entier t'ac- » cusant m'aurait dit : « *Il l'a méritée;* » » non, un perfide suborneur, une tendresse » illégitime, ma vie n'offre rien de sem- » blable. Arthur! ôte-toi de ma vue. »

Le sang du comte de Ravenstel recommence à couler librement dans ses veines. Le cri d'indignation de l'Étrangère, son accent plein de vérité, la noblesse de son maintien, ont changé toutes ses pensées, ont banni toutes ses terreurs; dans l'extase délicieuse d'un premier sentiment d'amour il se précipite à ses pieds, et toujours immodéré, toujours donnant un libre cours à ses désirs impétueux : « — Grâce! créature an-
» gélique! s'écrie-t-il en joignant ses mains
» devant elle, j'ai pu douter de ta vertu! Vois
» mon repentir et pardonne! Je n'écouterai
» plus que mon cœur; je ne croirai de toi
» que le bien; je n'obéirai plus qu'à l'a-
» mour..... Oui l'amour, ne t'alarme point
» à ce mot : c'en est fait! je l'ai prononcé;
» comme il a soulagé mon ame!... Il n'est
» plus d'aveux qui me pèsent. »

Arthur, en s'exprimant ainsi, l'envelop-

pait en quelque sorte de ses regards passionnés. Alaïs recule en tremblant devant les paroles de l'amour comme devant le dard d'un serpent. Elle veut lui imposer silence; mais lorsque l'amour a parlé, celle qui a écouté une fois écoutera une seconde.

« — Ne m'interromps point! poursuit-il. » Je suis jeune, riche, indépendant, et libre » encore de moi-même, je t'offre ma main » et ma vie; il est des secrets que tu veux » cacher, je jure de ne jamais chercher à les » connaître; il est des soupçons odieux que » tu peux vouloir repousser, mets seulement » ta main dans la mienne, et sans autre » gage ici-bas je combattrai le monde entier » pour garantir ton innocence. »

Douloureusement agitée, Alaïs tombe sur un siége. « — Si tu crains et fuis la gran- » deur, continue l'entraînant Arthur, eh » bien! dans le fond des déserts j'irai m'en-

» sevelir avec toi. Je hais le bruit, les jeux
» et les fêtes; il ne faut à mon existence
» qu'une amie, la paix et l'amour. Dans
» notre heureuse solitude, aucun nuage
» terrestre ne viendra s'interposer entre ta
» brillante image et moi; le monde avec ses
» vaines pompes, ses faux plaisirs, ses gaie-
» tés factices, n'aura pas un regret d'Ar-
» thur. Les méchans, dont le souffle impur
» te poursuit, n'arriveront pas jusqu'à nous;
» sortant des marches de l'autel nous leur
» livrerons nos deux noms, et leur déro-
» berons notre vie. Tant que ta voix me
» parlera, tant que tes yeux me souriront,
» tant que chaque aurore nouvelle pourra
» t'éveiller dans mes bras, j'aurai tous les
» biens de la terre, et, d'avance, les joies
» du ciel. »

Il dit; le feu de ses pensées, leur vivacité, leur éloquence, pouvaient-ils ne pas l'em-

porter !... La physionomie suppliante d'Arthur est si belle, si expressive ; il parle avec tant d'énergie ; sa flamme est si pure et si vraie ! l'Etrangère est sans force pour le repousser ; elle est sans voix pour lui répondre.

Après un assez long silence, « — Arthur, » dit-elle enfin lentement, et d'une voix » entrecoupée ; loin de moi la paix et l'a- » mour....! Notre union est impossible : des » barrières insurmontables....

» — En peut-il être pour Arthur ! Quel- » que terribles qu'elles s'offrent, elles tom- » beront devant moi. Avec l'amour que rien » n'arrête, j'ai la volonté qui peut tout. Avec » l'audace qui commande, j'ai le courage » qui triomphe.

» — Ravenstel ! si par ma naissance....

» — Et que m'importe la naissance ! Si tu » naquis sous le chaume, nous habiterons

» une cabane ; si tu naquis sous la pourpre
» et désires le rang suprême, je suis du sang
» des souverains, et pourrais occuper un
» trône.

» — Un trône ! » répète Alaïs ; et l'horreur se peint sur ses traits.

« — Ta famille, poursuit Arthur, fut-elle
» obscure et sans fortune ?...

» — Non, interrompt Alaïs, ce n'est point
» là l'obstacle qui nous sépare ; ma famille
» est riche et puissante. Un des plus grands
» rois de la terre est au nombre de mes aïeux. »

Le comte de Ravenstel saisit le médaillon qui lui retrace celle qu'il aime. — « Ce por-
» trait divin.... » reprend-il.

L'Etrangère jette un cri perçant ; elle se lève épouvantée, le lui arrache avec violence : « *Ce portrait divin !...* s'écrie-t-elle. Ah !
» malheureux Arthur ! qu'as-tu dit ! »

Puis, comme en démence complète :

« — Imprudent ! tes mains l'ont touché !....
» Sais-tu ce que ce talisman du crime entreprit
» jadis par mon ordre ! sais-tu que les puis-
» sances de l'abîme l'ont employé, pour me
» servir, à leurs œuvres d'iniquité ! sais-tu
» que son fatal contact peut t'agréger aux
» dieux du mal !. .. Fuis ! mon image me
» ressemble ; elle est maudite comme moi. »

Ravenstel demeure atterré. Le cruel entretien est suspendu. Hélas ! le cœur qui demandait, il y a peu de temps, comme une faveur signalée, de violentes sensations, il en éprouve maintenant. S'il avait à recommencer, les demanderait-il encore !

Le doux accent de l'Etrangère l'arrache enfin à sa stupeur. « — Arthur ! dit-elle, tu
» le vois ; nous ne pouvons être l'un à l'au-
» tre. Moi dont l'esprit est aliéné, dont cha-

» que pensée est une douleur, dont chaque
» souvenir est un supplice, t'associer à mes
» destins !.... Non, non, jamais; séparons-
» nous. Tu pourras facilement me bannir de
» ta mémoire dans le monde brillant où ta
» destinée t'appelle. Hélas ! seule, en mon
» triste exil, puissé-je t'oublier de même ! »

Tout ce qu'il y avait de tendre dans le sens de ses mots et dans l'inflexion de sa voix a pénétré le cœur d'Arthur. Une émotion pleine de charmes est venue retirer ses pensées de leur découragement sinistre.

« — Arthur ! continue l'Etrangère ; du
» moins, éloigné de ces lieux, implore le ciel
» en faveur de celle que la terre repousse.
» Sur elle il ne faut point que tu pleures,
» mais pour elle il faut que tu pries.

» — Implorer le ciel ! répond-il, quand
» c'est le ciel qui nous sépare ! Cruelle ! ne
» l'espère point. Loin de toi mes genoux

» pourraient se plier, mes mains se joindre,
» mes lèvres s'agiter, mon regard se lever
» vers la nue, mais celui qui prie se résigne,
» prier me serait impossible.

» — Et l'héritière du castel? » dit Alaïs d'une voix faible.

« — Aucun vœu, nul engagement ne
» m'enchaînent encore à elle; je ne serai
» jamais son époux.

» — Inexorable destinée! reprend l'Etran-
» gère avec accablement: partout j'ai porté
» constamment le trouble et la division;
» partout ma présence aura été un fléau. A
» peine établie sur ces rives, j'ai déjà désuni
» deux cœurs, j'ai déjà fait deux malheu-
» reux. »

Epuisée par la souffrance, elle s'appuie languissamment contre un lambris de la cabane; sa tête tombe sur son sein: on eût dit qu'elle venait d'exhaler en ces dernières

paroles le dernier cri de la raison, la dernière plainte de la vie.

Tout-à-coup se relevant, et de l'air le plus solennel : « — Plus d'entretien ensemble ! » dit-elle ; et lui montrant du doigt les cieux : « *Là-haut*, peut-être ; *ici*, jamais ! »

L'Etrangère s'est éloignée. Le comte est resté quelques instans muet, immobile et glacé ; puis, avec l'énergie de la fureur, du dépit et du désespoir, il sort de la funeste cabane ; et remonté sur son coursier, il fuit au milieu des forêts.

Irrité contre lui-même, il erre à l'aventure ; il court sur des rochers aigus ; il saute les plus larges ravins ; il cherche enfin par le danger à détourner violemment son esprit de l'idée fixe qui l'obsède. — « Quel funeste » génie, se dit-il à lui-même, m'a poussé » vers cette Étrangère ! Comment ai-je pu

» voir en elle un être adorable et céleste !
» Ce n'est qu'une femme parmi les autres
» femmes ; et peut-être même est-elle la
» honte de son sexe ! Avec quelle froideur
» elle écoutait mes transports brûlans !....
» Un cœur enthousiaste et pur n'a rien qui
» puisse la séduire. Son ame a repoussé la
» mienne. Nous sommes séparés, je le vois,
» par l'intervalle immense qui existe entre
» la droiture et l'artifice : rien ne saurait
» nous rapprocher. »

Il fait sentir de nouveau l'éperon à son destrier écumant ; il croit par l'agitation du corps apaiser le trouble de l'ame. « — Tra-
» hie peut-être par un amant, reprend-il,
» elle le pleure et l'aime encore ; ou bien sa
» douleur n'est qu'un rôle. Mais moi ! que
» peu de temps m'a changé ! moi que char-
» mait la vertu seule ! moi qui demandais
» au Très-Haut, dans celle qu'appelaient

» mes vœux, la sincérité, la candeur, la
» simplicité, l'innocence! qu'ai-je trouvé
» dans l'inconnue où je croyais voir tous ces
» dons? l'inquiétude, l'égarement, la dissi-
» mulation, le mystère, et parfois même,
» au fond du cœur, le remords d'une vie
» coupable.

» Izolette, aimable Izolette! j'ai pu la pré-
» férer à toi dont rien n'a souillé l'ame pure
» et les virginales pensées!... C'en est fait,
» je le sens, l'Étrangère, de ce moment, a
» perdu pour moi tous ses charmes. Jeune,
» vif, sans expérience, j'eus un instant d'a-
» veuglement; mais il est passé, mes yeux
» s'ouvrent; je quitte la plage enivrante,
» le bocage mystérieux qui m'avait paru
» l'Elisée: loin de moi l'étoile enchantée aux
» lueurs vagues et douteuses, dont les rayons
» mélancoliques embrasaient mes sens éga-
» rés; je reprends la vraie existence, je

» revois les biens véritables, je retourne
» à la vraie beauté; Izolette, je reviens
» à toi! »

Il dit; et redouble la vitesse de sa course; il semble fuir un ennemi; hélas! cet ennemi c'est lui-même. Il s'ordonne avec une sorte de frénésie, de songer à la vierge de Montolin; mais une puissance intérieure se rit de la fougueuse ordonnance; et chaque pensée qu'en dépit de son cœur il dirige vers Izolette, s'égare, se perd sur la route, et n'arrive qu'à l'Etrangère.

Soudain le bruit d'un cor éloigné lui rappelle le sire de Montolin, et le repas de la forêt; il se dirige du côté d'où le son est parti; et répétant l'air belliqueux de l'instrument cher aux chasseurs, il ne s'aperçoit nullement que son coursier est tout en nage, et prêt à tomber hors d'haleine.

A l'un des détours d'une allée un cri de surprise l'arrête. C'est Izolette qui l'appelle.
« — Dieu quelle ardeur impétueuse ! dit
» l'héritière du castel suivie de sa joyeuse
» escorte. Quel est l'animal invisible que vous
» poursuivez avec cet acharnement extraor-
» dinaire ! Quelle est cette subite passion de
» chasse qui s'est développée dans votre
» ame ! En quel état, en quel désordre vous a
» jeté la brusque irruption de votre esprit
» vers les délices de Nemrod ! Arrêtez, de
» grâce, arrêtez !

Le rire malin d'Izolette et ses sarcasmes n'ont point irrité Ravenstel ; il se joint gaiement à la troupe, s'excuse de sa longue absence, vante les plaisirs de la journée, et semble partager vivement les jouissances de ses compagnons. Bien qu'habituellement silencieux, il élève bruyamment la voix, parle à chacun, répond à tous, prononce des

discours sans suite, fait des appels et des paris, propose des jeux, chante et rit. Hélas! était-ce de la joie? non c'étaient ces démonstrations tumultueuses, cette fausse copie du plaisir, cette lutte intérieure de l'amour et du délire, qui ne sont que la fièvre d'un cœur déchiré. Telles s'offrent les étincelles qui jaillissent éblouissantes de l'arme qui donne la mort.

« — Comte! a repris Izolette, notre repas » est achevé. Vous n'avez rien pris d'aujour- » d'hui. Venez, suivez-moi vers la tente où » la table est encore dressée. Il vous faut » reprendre des forces pour nous étonner de » nouveau par un redoublement d'agilité. » Vous l'emporterez un jour sur Éole. Le » vif et bouillant Méléagre, suivant moi, » comparé à vous, n'était qu'un apprenti » chasseur. »

En achevant ces mots, Izolette d'un ton

d'autorité suprême, ordonne à ses nobles servans de continuer leur route; et revenant sur ses pas avec Arthur, elle reprend d'un air plus grave.

« — Arthur ! vous semblez fatigué. Dans » vos regards brillans de joie, il y a quelque » chose de triste. »

Le comte tressaille, comme si l'interpellation la plus singulière venait de lui être adressée. « — Moi fatigué ! lui répond-il, je » suis tout-à-fait reposé. »

Puis d'un air demi-égaré, il continue à la hâte : « — Moi triste ! et pourquoi le serais-» je !... Tout est riant autour de nous; vous » êtes belle, aimable et vraie; je suis près » de vous.... je vous aime.... »

Et ce dernier mot, prononcé d'un ton glacial, le réveillant comme en sursaut, il s'arrête et reste interdit.

Izolette, non moins étonnée de cette brus-

que et froide déclaration, se tourne vers lui, le regarde ; et pour la première fois peut-être, laisse échapper un long soupir.

« — Voici la tente du banquet, » dit la vierge de Montolin.

Sa voix est triste et presque plaintive ; le cœur d'Arthur en est frappé ; il passe sa main sur ses yeux comme pour en chasser une image importune. « — Izolette, reprend-
» il, je dois vous paraître bizarre; mais ne
» me jugez pas encore. Lancé brusquement
» parmi les hommes, j'essaie une existence
» nouvelle. Mon regard ne saurait suffire à
» tous les objets qu'il embrasse ; un rien me
» gêne et m'inquiète ; tout m'intéresse et
» tout m'effraie..... Quittons ce lieu, je n'ai
» pas faim. Vous voir, s'arracher à lui-même,
» voilà les seuls besoins d'Arthur. »

Le désordre de ses pensées, son air souffrant, son trouble extrême, et son accent

douloureux n'ont rien en lui de naturel. Déjà deux fois depuis son arrivée au castel il a secrètement disparu; quel est donc l'objet qui l'occupe? quels secrets renferme son cœur? Ce mystère alarme Izolette.

Sortant d'une longue rêverie: «— Allons, » dit-elle, en dirigeant son coursier vers la » route de la vallée, allons visiter l'Etran- » gère.

» — L'Etrangère! répète Arthur avec un » sentiment d'effroi; non, point d'*Étrangère* » entre nous!

» — *Entre nous!* reprit Izolette à son tour; » vous devenez de plus en plus incompré- » hensible. Quelles singulières paroles! que » peuvent-elles signifier?

» — Rien, dit brusquement Ravenstel: je » suis seulement fatigué d'entendre répéter » sans cesse à mon oreille ce nom de l'*Étran-* » *gère*. Qui peut-elle être? d'où vient-elle?

» à quelles fins visiter sa demeure ? qu'avons-
» nous à y faire ? pourquoi voulez-vous m'y
» conduire ? Je vous l'avouerai franchement,
» je ne puis souffrir cette femme.

» — Combien vous m'étonnez, Arthur !...
» Ce n'est que parce que vous paraissiez
» prendre intérêt à elle que j'ai désiré voir
» sa retraite ; je n'y vais qu'à cause de vous.
» Hier vous preniez sa défense.

» — Hier, j'extravaguais sans doute ; aujourd'hui.....

» — Aujourd'hui vous déraisonnez, re-
» prend moins tristement Izolette ; et vos
» deux journées se ressemblent. En vérité,
» mon cher Arthur, d'après ce que je viens
» de voir du rapide essor de vos courses,
» je commence à craindre que vos prome-
» nades le matin ne dérangent vos esprits
» le soir.

» —Je le crois, j'en suis convaincu ; mais » n'allons pas voir l'Étrangère.

» — Que ferons-nous ? dit Izolette.

» — Nous sommes seuls ; répond Arthur, » demeurons ensemble et causons.

» — J'y consens ; mais le pourrons-nous ?

» — Izolette ! vous pouvez tout.

» — Je le voudrais, » lui répond-elle, et la vierge soupire encore.

Après quelques instans de marche, Izolette, peu accoutumée aux sombres méditations, cherche à recouvrer sa gaieté. « — Allons, » dit-elle en souriant, à la fontaine de la » Madone ; ses eaux passent pour merveil- » leuses. Selon de vieilles traditions, elles » rendent le cœur sensible. Arthur, je vous » conseille d'en boire.

» — Et vous, Izolette ?

» — Je n'en ai pas besoin.

» — Mais pour moi, vous êtes certaine...?

» — Arthur, lorsqu'il s'agit de vous, je ne » suis certaine de rien ; je vais jusqu'à dou- » ter de moi-même.

» — J'aperçois d'ici la fontaine, dit Ra- » venstel. Guidez-moi, donnez-moi l'exem- » ple ; et venez boire la première à la » source qui fait aimer.

» — Le désirez-vous vraiment, Arthur ? » reprend lentement Izolette, en faisant succéder au ton badin de la gaieté l'accent tendre du sentiment ; « est-il vrai ? le dési- » rez-vous ? ».

Le loyal Arthur a pâli. « — Pourquoi, ré- » pond-il en tremblant, pourquoi cette » étrange question ?

» — Et vous, dit vivement Izolette, pour- » quoi ce trouble extraordinaire ?

» — Vous parlez..., continue Arthur, et » mon esprit ne peut expliquer....

» — Je parle.... interrompt Izolette, et
» votre cœur ne veut pas comprendre. »

Elle dit, et, l'ame oppressée, elle hâte le pas de son cheval ; le comte a gardé le silence. Ils arrivent à la fontaine.

Tous deux ont mis pied à terre. Ils sont auprès de la Madone et sous l'ombrage du vieux saule. Arthur, préoccupé, distrait, tout en voulant repousser l'image de la nymphe gracieuse qui, sous ce même bocage, s'offrit à lui agenouillée, cherche la trace de son pied sur les gazons et sur le sable. Son cœur bat avec violence, et ce n'est pas pour Izolette.

La vierge de Montolin s'est approchée de la source sacrée. Une coupe d'un métal brillant est renversée au pied du saule ; elle se baisse et la ramasse : puis la remplissant à la fontaine, elle la porte à ses lèvres ; et

d'un ton presque solennel, elle prononce ces paroles :

« — A l'entier accomplissement de tous les » vœux du noble Arthur ! »

Le comte se rappelle, à ces mots, les vœux qu'il a formés la veille et le jour même ; les expressions sorties de sa bouche en vidant cette même coupe reviennent à son souvenir : « *Étrangère, à toi pour la vie !* » Il saisit précipitamment la main d'Izolette, l'empêche de boire et s'écrie :

«—L'accomplissement de tous mes vœux!.. » Juste ciel ! que demandez-vous !

» — Incompréhensible jeune homme ! encore une nouvelle folie ! Faut-il donc souhaiter, pour vous plaire, que jamais rien » ne vous réussisse ?

» — Si j'ai formé des vœux coupables !... » reprend Arthur d'une voix sourde.

» — Vous ! C'est impossible ; et lesquels ?

» — Si j'avais fait serment d'aimer !...

» — Serment d'aimer n'est point un crime.

» — D'aimer.... une autre qu'Izolette ! »

La vierge de Montolin, à ces terribles mots, s'appuie chancelante contre le tronc du vieux saule ; une pâleur mortelle se répand sur son visage ; son regard humide de larmes se tourne vers la sainte statue comme pour implorer un secours ; et la coupe échappe de ses mains.

Une jeune villageoise paraît à l'entrée du bosquet. D'abord, à l'aspect des deux étrangers, elle recule intimidée ; puis s'avançant vers la fontaine, elle y va ramasser la coupe.

« — Jeune fille ! lui dit Arthur, de quel » droit prenez-vous ce vase ?

» — Il appartient à ma maîtresse, répond » la timide inconnue.

» — Votre maîtresse ! Qui est-elle ?

» — On la nomme ici *l'Étrangère.*

» — L'Etrangère ! répète Arthur, je m'y » attendais... Laissez-nous... Toujours, tou- » jours ce nom fatal !

» — Et depuis quand la servez-vous ? dit » l'héritière du castel.

» — Depuis quatre mois environ.

» — Est-elle jeune ?

» — Elle a vingt ans.

» — A-t-elle un visage agréable ? » poursuit Izolette d'une voix faible et tremblante; et son regard observait Arthur.

» — Agréable ! » répond la fille des champs avec une sorte d'enthousiasme. « Ah ! jamais » rien d'aussi beau, jamais rien d'aussi par- » fait n'avait paru dans nos campagnes.

» — Et qui vous a placée auprès d'elle ?

» — J'étais orpheline et sans pain, tout le » monde m'abandonnait. Un soir, mourante » et sans asile, je frappe d'une main crain-

» tive à la porte de l'Étrangère. Celle qu'on
» m'avait dit de fuir fut la seule qui m'ac-
» cueillit. On me l'avait peinte comme un
» monstre, et je trouvai en elle un ange.
» Ah! ne prêtez point foi aux discours des
» méchans qui la calomnient. Vous pouvez
» en croire Nicette; l'Etrangère est aussi
» pure que le rayon de lumière qui tombe
» en ce moment sur l'enfant sacré de la
» Vierge.

» — Charmante enfant! s'écrie Arthur,
» tu es orpheline et sans pain; tiens, ac-
» cepte ces pièces d'or, je prendrai soin de
» ta jeunesse. »

A ce transport de Ravenstel, Izolette, qu'une affreuse lumière est venue éclairer, s'assied sur un banc de gazon; ses pieds ne la soutiennent plus.

« — Seigneur, je n'ai besoin de rien, a
» répondu la villageoise en refusant les dons

» d'Arthur : maintenant je ne suis plus à
» plaindre ; je vis auprès de l'Etrangère. Je
» n'aurais plus rien à désirer ici-bas, je se-
» rais la plus fortunée des filles du can-
» ton, si ma maîtresse était heureuse. Mais
» puis-je rire quand elle pleure ! »

Le comte s'est frappé le front avec violence et par un mouvement involontaire ; il marche à grands pas sur la rive ; il a complètement oublié qu'Izolette est là près de lui, et qu'elle peut lire dans son ame.

La vierge de Montolin, d'une voix altérée, adresse encore ces mots à Nicette :

« — Ses tourmens vous sont-ils connus ?

» — Moi ! pauvre orpheline ! dit Nicette,
» suis-je digne que ma maîtresse descende
» à me confier ses peines ? Dieu seul en est
» le dépositaire. Elle passe ses jours à prier,
» et souvent je prie auprès d'elle. Elle est si
» bonne ! elle est si douce ! Si je commets

» parfois quelque faute, c'est elle qui me
» cherche une excuse; jamais un mot dur
» et sévère ne s'est échappé de sa bouche;
» elle protége mon jeune âge comme une
» sœur, comme une mère. Je ne saurais la
» consoler; mais du moins partageant ses
» peines sans chercher à les pénétrer, s'age-
» nouille-t-elle? je prie; verse-t-elle des
» larmes? je pleure. »

Izolette attendrie, et pourtant l'ame torturée, a voulu changer d'entretien. Elle porte les yeux sur la coupe que Nicette allait emporter.

« — Quel magnifique travail! dit-elle en
» l'examinant avec attention; quelle admi-
» rable ciselure! Cette coupe est du plus
» grand prix.

» — C'était celle de son père, répond
» Nicette, et c'est le seul bien qui lui reste
» de tous ceux qu'elle a possédés. Jadis elle

» fut riche et puissante ;... mais hélas ! elle a
» tout perdu,... hors ses vertus et sa beauté. »

Arthur paraît hors de lui-même ; Izolette ne perd pas un seul de ses mouvemens ; elle s'est levée précipitamment, et sentant ses propres forces prêtes à l'abandonner : — « C'est bien ; c'est assez ; laissez-nous, dit la
» vierge accablée. Nicette, emportez cette
» coupe. L'Étrangère n'est pas la seule dont
» les yeux, ici ou ailleurs, auront des larmes
» à répandre. Allez ! retournez auprès d'elle.
» Paix à tous les cœurs déchirés ! »

Elle sort à pas pressés du bocage ; et n'osant plus appeler Arthur, elle est retournée au castel. Le comte a pris la même route ; ils sont l'un près de l'autre, mais ils ne se parlent point. Hélas ! ils s'entendent tous deux ; ils ne se sont que trop compris.

LIVRE QUATRIÈME.

Plusieurs jours se sont écoulés. La défiance et la réserve règnent au manoir. Ses habitans s'observent et s'étudient. Leur gêne est extrême, leur contrainte est visible. Ravenstel, sombre et soucieux, n'a pas encore prononcé une seule parole qui eût rapport à l'hymen projeté. Le sire de Montolin attend avec impatience; Olburge observe avec chagrin; Izolette rêve avec tristesse. L'esprit de chacun d'eux, secrètement agité, est en perpétuelle alarme devant la pensée dominante qui l'occupe. Nulle harmonie entre les cœurs,

Le sire de Montolin, plein du désir de voir sa fille unie au puissant comte de Ravenstel, au descendant des rois bretons, remarque avec inquiétude la froideur glaciale d'Arthur et la mélancolie d'Izolette. Naturellement peu sensible, il ne croit point aux peines du cœur, il les tourne en dérision; et les divers sentimens du couple qui l'intéresse n'ont rien qu'il puisse concevoir. Que d'êtres, de tout temps, ont souffert autour de lui sans qu'il y ait pris garde, sont morts sans qu'il s'en fût aperçu! Vulgaire en ses discours comme en ses habitudes, le suzerain devant Arthur affecte un air de dignité; mais cette grandeur empruntée, parure forcée qui le fatigue et l'embarrasse, n'est que ridicule en sa pompe. Telle est la robe d'un géant que revêtirait un pygmée.

Olburge examine et médite. Il s'aperçoit

mais trop tard qu'il n'a point assez appris à son élève à dompter les emportemens de sa fougueuse volonté; il voit que son empire sur lui s'affaiblira à mesure que ses passions prendront plus de force. Il a voulu par orgueil ou par intérêt faire d'Arthur une exception parmi ses semblables; il s'effraie de son ouvrage.

La fortune qui lui est promise dépend de l'hymen résolu; il saura vaincre tout obstacle en opposition à ses vues. L'honneur, les vertus, le devoir ne sont point pour lui des barrières; et dans l'obscurité des événemens qui pourront survenir, il prendra le flambeau du crime s'il le lui faut pour le guider et pour arriver à son but.

La vive et brillante Izolette a perdu son riant éclat. Elle sourit encore, il est vrai; elle sourit même souvent; mais son rire vague et

sans charme n'a plus ce pouvoir entraînant qui communique la gaieté. Par fois même, sous sa paupière, une larme roule furtive. La chaîne délicate de ses pensées, mêlée dans ses divers anneaux et comme faussée par l'amour, n'a plus son heureuse élégance, n'a plus sa grâce primitive.

N'ayant confié ses sentimens à personne, elle les croit inconnus de tout le monde. Mais l'amour peut-il rester ignoré? Le regard, la respiration, la rougeur, la rêverie, le son de la voix, le silence, tout le trahit, tout le découvre; plus il se cache, plus il est vu. Ainsi parmi les humains il n'est rien qui ne soit douleur. Ce que la terre a de plus doux, l'amour, est encore la souffrance.

Arthur, plus malheureux encore, taciturne, indécis, fantasque, ne sort presque plus du castel. Monté sur la plate-forme du

donjon, et les yeux fixés sur la campagne, il reste des heures entières sans mouvement et sans parole. Toute la création est divisée pour lui en deux parts distinctes; l'un est cet espace étroit, cette habitation resserrée, le sol où respire Alaïs; l'autre est cet immense désert, cette étendue peuplée mais vide, le monde où n'est plus l'Étrangère.

Voler à sa demeure, s'élancer à ses pieds, est constamment son vœu secret; mais la raison! mais le devoir! mais la défense d'Alaïs!.... Il passe ses jours et ses nuits à se défendre de lui-même.

Depuis le récit de la villageoise si bien d'accord avec celui du soldat, l'Étrangère est justifiée à ses yeux; cependant les sarcasmes perfides qu'Olburge lance continuellement contre elle, et le ridicule qu'il jette adroitement sur sa position douteuse, ébranlent souvent sa conviction, et l'humilient dans

celle qu'il aime. Oh! combien son jeune orgueil est blessé lorsqu'il songe que l'amour pur qu'il sent pour elle, et la foi crédule qu'il a en ses vertus le rendraient la fable de ses semblables et l'objet des railleries publiques, s'ils étaient connus du canton!.... Lui seul en effet la croit sans reproche. Les larmes amères qu'elle répand, le mystère alarmant qui l'entoure, les paroles mêmes qu'elle prononce, sont, tous, autant d'accusateurs. Sa famille est illustre et puissante, pourquoi l'a-t-elle abandonnée? A son âge, seule et sans guide, elle a fui la terre natale, comment expliquer sa conduite! et surtout comment l'approuver!

Peut-être a-t-elle aimé; peut-être a-t-elle perdu l'objet de ses affections, ou son amant, ou son époux; peut-être dans l'excès de sa douleur a-t-elle fui les lieux abhorrés témoins de ses premières amours. Arthur

s'arrête avec ravissement à cette idée. Oui! voilà le secret fatal qu'elle cache à tous les mortels; voilà la cause de ses larmes. Si ses brûlantes déclarations ont été repoussées par elle, c'est que son cœur gémit encore, que la plaie n'est point refermée.... L'explication la plus spécieuse devient pour lui la démonstration la plus claire, et le possible le certain. Arthur a recouvré l'espérance: avoir aimé n'est point un crime; Alaïs peut aimer encore.

Mais comment oser se présenter de nouveau à ses regards? elle l'a chassé pour jamais de sa demeure. Sous quel prétexte y retourner? A quoi se résoudre! que faire! à qui demander un conseil!

Valdebourg est prudent et discret. S'il lui confiait ses douleurs, sa tendresse et son désespoir!... Oui, ce généreux ami l'écouterait avec bonté; c'est là le guide que la

Providence lui envoie. Il connaît les passions humaines, il peut éclairer sa jeunesse. De la cour, des camps et des villes, où il a vécu en observateur parmi les hommes, sa bienfaisante sagesse aura rapporté sans doute des paroles pour la souffrance, et des conseils pour l'infortune.

Il part; il vogue sur le lac. Son pilote est celui qui le conduisait lorsqu'il aperçut pour la première fois l'Étrangère. Arthur choisit toujours sa gondole de préférence à toute autre; et Olburge, qui épie ses moindres actions, a donné de secrètes instructions au batelier sur le langage qu'il devra tenir au comte lorsqu'il sera seul avec lui.

Plein des perfides leçons d'Olburge, le gondolier parle en ces mots : « — Voyez, là-» bas, ce joli bois ! Quel dommage, seigneur, » qu'il avoisine la maison de l'Etrangère !

» On n'ose plus s'y promener; je le déteste
» maintenant.

» — L'Etrangère, répond Arthur, vous
» paraît donc bien odieuse?

» — Bien odieuse! Non sans doute; mais
» bien méprisable, oui, seigneur. On est enfin
» instruit au village d'une partie de ses secrets.

» — De ses secrets! comment? par qui?

» — Seigneur, un habitant de la Tou-
» raine a passé dernièrement ici. Il a vu et
» reconnu l'Étrangère, dont le père est
» chef suzerain du canton où il est né. Elle
» est d'une noble origine; mais à l'âge de
» dix-sept ans, ayant fui du castel de ses
» ancêtres avec un beau chevalier dont elle
» était éprise, elle a déshonoré son nom.

» Abandonnée depuis cette époque par
» son lâche séducteur, elle a erré de plage
» en plage à la poursuite du perfide. Enfin,
» après de longues recherches, il paraît

» qu'elle l'a découvert et qu'il habite nos
» contrées. Mais en quel endroit? on l'ignore;
» l'a-t-elle revu? on en doute; la repoussera-
» t-il? on le croit.

» — Qui vous demande tous ces récits!
» interrompt Arthur courroucé. Gardez vos
» fables absurdes pour vous. Bavardez moins
» et ramez mieux. Voici le bord; qu'on me
» débarque! »

Il dit; et saute sur la rive avant que la gondole l'ait touchée. Les nouveaux bruits répandus contre l'Étrangère l'indignent; il a souri dédaigneusement au discours qu'il vient d'entendre; mais pourtant ces bruits et ce discours reviendront à son souvenir.

Il a gravi le rocher sur lequel est placée l'habitation de Valdebourg. Un escalier taillé dans le granit le conduit en tournant à un assez vaste plateau dominant le lac et la cam-

pagne. Quelques arbres y sont plantés, et couvrent de leur paisible ombrage une terrasse garnie de fleurs. Là s'élève un pavillon simple et quarré, de structure moderne. La façade en est élégante; les salles intérieures sont meublées avec goût et richesse: c'est un asile plein de charmes.

Les deux amis se sont tendrement embrassés, et déjà les secrets d'Arthur sont confiés à Valdebourg.

« — Eh quoi! dit le baron surpris; à peine » arrivé sur ces bords, vous aimez! et qui? » l'Etrangère!

» — La connaissez-vous?

» — Non, Arthur; mais est-il possible que » vous puissiez préférer une inconnue sus- » pecte et méprisée à la belle et pure Izo- » lette. Songez que la vierge de Montolin » vous est destinée pour épouse, et que vous » lui devez.....

» — Je ne lui dois rien, interrompt le
» comte de Ravenstel. Le mariage projeté
» par son père n'a point encore eu ma sanc-
» tion. Je n'ai promis de conduire Izolette
» à l'autel qu'après avoir assez vécu près
» d'elle pour m'être assuré qu'elle ferait mon
» bonheur. Je suis libre, rien ne me lie; et
» ce n'est point elle que j'aime.

» — Quoi! vous, Arthur, dont j'ai vu le
» cœur enthousiaste ne s'enflammer que pour
» l'honneur, n'être épris que de la vertu,
» vous quittez déjà les droits sentiers, vous
» prenez les routes impures! et c'est pour
» une fille proscrite, qui n'a ni biens, ni rang,
» ni nom, qu'a flétrie l'opinion publique,
» que s'allument vos premiers feux!

» — Ne la jugez point sans la voir; ne la
» condamnez point sans l'entendre. Toutes
» les apparences sont contre elle, je le sais;
» mais, Valdebourg! ne me refusez point la

» première grâce que j'implore de votre
» amitié ! Venez avec moi, ce jour même, à
» la demeure d'Alaïs. Vous, accoutumé à
» sonder les ames, à discerner le vrai du
» faux, vous écouterez ses discours, vous
» observerez son visage ; et quand nous sor-
» tirons d'auprès d'elle, si vous me dites :
» *Fuyez-la*, je ne la reverrai jamais. »

Il dit ; sa noble confiance et sa vive prière ont touché l'ame du baron. « — Venez, Ar-
» thur, lui répond-il, venez ! je consens à
» vous suivre ; mais rappelez-vous votre
» promesse. Je dévoilerai l'imposture ; j'ai
» souvent déjoué l'intrigue ; et, pour confon-
» dre l'artifice, mon œil pénètrera peut-être
» au fond du cœur de l'Étrangère. Partons. »

Ils sont descendus de la montagne ; mais à mesure qu'ils approchent de la maison isolée, Arthur sent ses forces se perdre ; l'anxiété de son esprit s'accroît à chaque

instant. Que va penser l'Etrangère de la visite des deux amis ? comment s'excusera-t-il auprès d'elle de sa démarche extraordinaire ? Elle lui a défendu l'entrée de sa demeure, et non-seulement il y retourne, mais il y mène encore un inconnu. Quelle conduite inconvenante ! quelle hardiesse impardonnable ! C'est manquer à tous les égards dus à son sexe ; c'est insulter à l'infortune.

Arthur s'arrête à peu de distance de la retraite d'Alaïs.... Il n'a plus le courage d'avancer. Un moment encore, et l'Étrangère sera jugée. Il sent que le sort de sa vie va dépendre de cette entrevue. Ses lèvres pâles et tremblantes ont voulu articuler quelques mots, aucun son n'en a pu sortir ; il s'appuie contre un vieux chêne ; il voudrait dire à son ami : « *Retournons sur nos pas :* » mais il est trop tard maintenant. Il porte un

regard suppliant vers le baron de Valdebourg, comme pour en appeler d'avance à son indulgente pitié en faveur de celle dont il va prononcer en quelque sorte l'arrêt; et sans lui parler il l'implore. Il est des douleurs aiguës qui ne peuvent s'exprimer que par l'absence de toutes les facultés humaines: alors que l'inertie est puissante! que d'énergie dans le silence!

Le baron prend la main d'Arthur; il a pitié de sa souffrance. « — Ami! point de » honteuse faiblesse! Les peines l'emportent » sur toi, sache l'emporter sur les peines; » c'est à leur douloureuse école que se for- » ment les grandes ames. Le premier orage » passé, tu sauras braver les tempêtes. L'a- » mour, momentané comme un son, qui » passe aussi rapide qu'une ombre, est l'é- » cueil de l'adolescence: c'est, à l'âge des » passions, une fièvre ardente, une crise,

» et souvent un funeste oubli. Que pour toi
» ce songe soit court ; fils de héros ! éveille-
» toi. »

Arthur n'écoute point ; il tressaille ; et l'œil fixé sur le bocage : « — La voilà ! répond-il » d'un air égaré, oui, la voilà ! c'est elle-» même ! Cruel ! où suis-je et qu'ai-je fait ! »

Il est caché par des buissons, et Alaïs ne l'a point vu ; mais son plaintif accent est parvenu jusqu'à elle. Écartant le feuillage, elle approche..... Dieu ! quel cri s'échappe de son sein à l'aspect de Valdebourg ! Elle se précipite vers lui, se jette avec transport dans ses bras ; et posant sa main sur la bouche du baron, elle étouffe l'exclamation de surprise et de joie qui peut-être allait la nommer.

Quel spectacle pour Arthur ! Les récits du batelier se retracent à sa mémoire. *Le sé-*

ducteur de l'Étrangère habite, a-t-il dit, *ces contrées; elle est venue se fixer aux environs de sa demeure pour tâcher de le revoir, pour essayer, s'il est possible, de le faire revenir à elle :* ah! le voilà ce séducteur! et c'est Arthur qui le lui ramène!

Ravenstel croise ses bras sur sa poitrine avec une contraction nerveuse; il se croit enfin éclairé... L'Étrangère est dépouillée de ses prestiges; et ce moment a renversé à l'improviste, en son esprit, toutes les idées d'amour et de bonheur dont il avait paré son avenir.

Valdebourg presse Alaïs avec tendresse contre son cœur; elle penche sa tête sur son sein, avec tout l'abandon d'un sentiment vif et partagé, avec toute l'ivresse d'une ame reconnaissante qui recouvre une félicité perdue; et succombant à l'excès de son émotion, elle tombe en ses bras défaillante.

Le baron inquiet, alarmé, la dépose sur un banc rustique, et lui prodigue les soins les plus tendres. Seule, elle absorbe ses pensées ; il oublie entièrement Arthur.

Soudain il se tourne vers son ami, et l'effroi vient glacer son cœur. Le regard du comte étincelle. Valdebourg n'est plus pour lui que le corrupteur d'Alaïs, le perfide amant, qu'elle pleure, et le lâche qui l'a trahie. Un mélange de surprise, d'indignation, de mépris et de fureur a décomposé son visage. Ne sachant auquel de ses sentimens livrer son ame bouleversée, il se tait, dévore ses paroles ; et, sous l'apparence du calme, effrayant d'immobilité, il couve et comprime en son sein les expressions du délire, l'explosion du désespoir.

Valdebourg a su pénétrer une partie de ses pensées. « — Arthur, secourons-la ! lui

» dit-il, et que ton ame se rassure. Cette
» infortunée m'est bien chère; mais aucun
» sentiment plus tendre que l'amitié ne
» nous attache l'un à l'autre. Je n'ai jamais
» connu l'amour; tu peux m'en croire; je te
» le jure.

» — Cher Valdebourg! s'écrie Arthur, que
» ce langage a rassuré; mes soupçons affreux
» se dissipent..... Il t'a suffi d'une parole.
» Sensible et généreux ami! secourons-la.
» Ce jour est le plus beau de ma vie. L'Etran-
» gère est justifiée. Tu la connais, tu l'as ju-
» gée; et maintenant qu'avec tendresse tu
» l'as pressée contre ton cœur, tu ne peux
» plus m'ordonner de la fuir.

» — Arthur! Juste ciel! que dis-tu!...
» Mon trouble m'avait fait oublier..... tu me
» rappelles à moi-même. Ah malheureux!
» plus que jamais, je te dirai: *Fuis l'Étran-*
» *gère!* »

Ces mots inattendus ont foudroyé le comte. « — Ai-je bien compris ! reprend-il » avec épouvante. Par pitié, Valdebourg, » explique-toi !... Serait-elle indigne d'être » aimée ?....

» — Indigne d'être aimée ! interrompt le » chef avec l'accent de la tendresse et de » l'enthousiasme. Ah ! jamais femme sur la » terre n'eut plus de titres à l'admiration » des hommes et plus de droits à leur » amour !

» — Eh bien ! qui peut donc s'opposer ?...

» — Une barrière insurmontable.

» — Est-elle ?....

» — N'interroge pas.

» — Amante ?....

» — Non.

» — Épouse ?

» — Non.

» — En ce cas, libre d'elle-même ?...

» — Elle n'est point libre d'être à toi.

» — Valdebourg ! c'en est trop enfin ! Ces » demi-mots, ces contradictions, ces dé- » tours, ces mystères.... Tu te joues de ma » crédulité, tu te ris de mes souffrances ; et » de quel droit, homme insensible, viens-tu » te mettre entre deux cœurs ! Crois-tu ce » poste sans dangers ! Tremble que mon re- » gard, perçant le nuage obscur que tu » épaissis à dessein devant moi, ne découvre » derrière ce voile un fourbe, un déloyal, » un traître !....

» — Arthur ! interrompt vivement le ba- » ron, vous oubliez....

» — Je n'oublie rien ! » s'écrie le violent Ravenstel.

Et se précipitant vers l'Étrangère, qui lentement et par degrés revenait alors à la vie : « — Alaïs ! poursuit-il à la hâte, Alaïs, viens » à mon secours ! »

Sa main est posée sur son glaive; l'irascible jeune homme, que jamais rien n'a contenu, voit qu'il n'est plus maître de lui. Un faible reste de raison, un souvenir de sentiment l'arrêtent un instant encore; et tandis que ses farouches regards appellent un rival au combat, sa voix implore l'Étrangère.

« — Ma bien-aimée, viens à mon aide! » Dans l'état affreux où je suis, je me sens » capable de tout.... Oui, le sang, le crime » peut-être.... Alaïs, ouvre les yeux, hâte-» toi! prononce des paroles de paix à mon » ame déchirée! Je suis sur le bord de l'a-» bîme; le sol manque à mes pieds, je tom-» be..... Tu es la seule branche protectrice à » laquelle je puisse me prendre.... Il est en-» core temps, retiens-moi. »

Valdebourg s'approche de lui; il voit à quel point la fureur et la jalousie dominent

cette ame de feu; il voit, qu'en son égarement, il peut se porter aux derniers excès. « — Insensé! lui dit-il d'une voix forte et » sévère, si tu tiens à l'honneur, écoute! »

« —Laisse-moi! » répond le fougueux Arthur en détournant les yeux; et ses dents violemment serrées laissent à peine un passage à ses paroles entrecoupées. « Laisse-» moi, je ne tiens à rien.... Pas un mot, je » n'écoute rien. Ma tête n'est plus à moi, et » ce délire.... c'est ton ouvrage. Mon sang » bouillonne dans mes veines, il demande » que le tien coule... Tu es là, je t'entends, » recule!... Malheur à toi si tu me touches! » Esprit du mal, éloigne-toi. »

Cependant l'Étrangère a recouvré l'usage de ses sens. Dans l'espèce d'anéantissement léthargique où ses esprits étaient tombés, elle avait tout vu, tout entendu, tout compris. Son regard, douloureusement fixé sur

Arthur, exprime une tendre pitié. Elle ne lui adresse aucun reproche, ne lui témoigne aucun courroux; mais effrayée de ses transports : — « Arthur! dit-elle en lui montrant » le baron, et avec l'accent persuasif de la » vérité; il est l'ami de mon enfance, bannis » d'injustes soupçons! Tu n'as point ici de » rival. »

Ravenstel se jette à ses pieds. — « Et pour- » quoi donc, s'écrie-t-il avec l'impétuosité » de la plus ardente passion, pourquoi veut- » il nous désunir? nul ne le pourra sur la » terre. J'ai peut-être un autre rival auquel » son ame est dévouée : qui? Je l'ignore, » peu m'importe. Que les obstacles entre » nous s'accumulent comme des montagnes, » ce seront autant de degrés que je saurai » gravir pour m'élancer jusques à toi. La » tempête! il faut qu'elle passe; les périls!

» je n'en connais pas; les hommes! j'ai là
» mon épée. »

Le baron pour qui cette scène est un supplice ne songe qu'à y mettre un terme; il s'avance, il veut relever le comte. Arthur le repousse avec force.

« —Chère Alaïs! continue-t-il; viens!
» suis mes pas; fuyons ensemble; haine à
» ce monde odieux qui n'offre à la plupart
» des humains que souffrances, forfaits et
» larmes! Ce que je t'ai déjà dit, je veux te le
» dire encore; en quelque désert inconnu,
» courons exister l'un pour l'autre. Oublions
» à la fois ce que nous sommes, ce que nous
» avons été, ce qu'on dit que nous devons
» être! les cruels! que nous veulent-ils!....
» Qu'est-il besoin de leurs conseils! loin
» d'eux sous un abri paisible et malgré leur
» jalouse rage, n'aurons-nous point un soleil
» pour nous éclairer, une terre pour nous

» faire vivre, une nature pour nous sourire,
» un ciel pour écouter nos prières. Ah! pour
» qui vraiment sait aimer, d'autres présens
» et d'autres biens sont un superflu dans la
» vie. Que faut-il au parfait bonheur? Dieu,
» la solitude et l'amour. »

Il s'arrête, à ces derniers mots, comme si ses paroles, cédant au torrent fougueux de ses pensées, fuyaient emportées loin de lui sans qu'il pût les retenir. Semblable à la lyre dont une corde sonore s'est rompue au milieu d'un hymne passionné, il ne peut plus rendre aucun son, mais tout est encore autour de lui comme retentissant d'amour.

Éloquence du sentiment, que ta puissance est merveilleuse! L'Étrangère écoutait Arthur, et ne pensait point à l'interrompre. Irrésistible en ses accens, tel que le chantre de la Thrace; à genoux et aussi beau, dans

son oubli de lui-même, que le divin berger d'Admète; il n'est point repoussé par elle: c'est presque dire « il est aimé. »

Alaïs eût dû se lever, ne point prêter l'oreille et fuir. Son devoir le lui ordonnait; sa faiblesse le lui défend. Hélas! elle bénit en secret l'anéantissement de ses forces qui sert d'excuse à sa conduite, et qui lui permet d'écouter en silence le langage trop séduisant auquel son cœur voudrait répondre.

Mais la physionomie de Valdebourg devient à tout moment plus sombre; son regard attaché sur elle avec l'expression du reproche s'est tourné vers le comte avec celle de la menace; et l'Étrangère en a frémi.

« — Arthur! noble Arthur! s'écrie-t-elle, » tu portes mes maux à leur comble. La fa- » talité qui s'attache à mes pas, veut-elle » encore ici des victimes!.... Cruel! n'es-tu » venu à moi que pour me rendre le sujet

» de nouveaux combats et la cause de nou-
» veaux crimes!.... N'est-il donc pas un coin
» sur le globe où je puisse mourir inconnue,
» où ma présence ne soit pas un fléau!
» Arthur! je t'en conjure à genoux; aban-
» donne une infortunée qui ne peut être ton
» épouse. Je te l'ai dit, je suis maudite;
» éloigne-toi! rends-moi la paix : ne sois
» pas pour moi sans miséricorde! et si tu
» m'aimes.....

» — Si je t'aime! interrompt le comte
» hors de lui; ah! trop pour renoncer à toi.
» Que parles-tu de combats et de crimes!
» Eh! m'interdire ta présence, c'est me
» commander les forfaits. Que me fait l'exis-
» tence de tous les hommes! que me fait la
» mienne elle-même! Alaïs, serais-tu cou-
» pable, rejetée de la terre entière, et même
» réprouvée du ciel, je te veux telle que tu
» es : je t'épouse qui que tu sois. Tout être

» qui se place entre nous aura ma vie ou
» moi la sienne ; voilà ma dernière ré-
» ponse ! »

Le glaive d'Arthur est à moitié sorti du fourreau ; il est prêt à frapper Valdebourg. Alaïs se lève épouvantée.

« — Arthur ! ce guerrier, reprend-elle,
» est instruit des secrets de ma vie ; il fut le
» guide de ma jeunesse, il est mon ami, rien
» de plus. Tu t'es lié sans doute avec lui,
» puisqu'il accompagne tes pas ; tu dois donc
» savoir combien il est loyal et sincère ; eh
» bien ! demande-lui si nous sommes unis
» par d'autres liens que l'amitié ; il hait la
» feinte et l'artifice. Tu le connais, tu le
» croiras.

» — Je l'aimais, s'écrie le bouillant Ar-
» thur ; oui, je l'avoue, il me fut cher ; il avait
» mon entière confiance. Aujourd'hui tout
» est oublié. Un étranger qui t'intéresse !

» garde-toi d'en parler encore. Je ne con-
» nais plus Valdebourg.

» — Valdebourg! de qui parles-tu? ré-
» pond Alaïs étonnée.

» — De lui! de cet homme sincère! » dit le comte de Ravenstel avec un sourire mêlé d'ironie et de fureur.

Puis montrant du doigt le baron avec l'expression du mépris : — « Et le voilà donc,
» poursuit-il, cet ami vrai, cet être pur qui
» hait la feinte et l'artifice !.... C'est un nom
» supposé qu'il porte, un nom inconnu à
» toi-même; et sa loyauté déguisée....

» — C'en est trop! s'écrie Valdebourg,
» tirant à son tour son épée : imprudent
» jeune homme! suis-moi. »

L'Étrangère se jette entre eux; et saisissant la main d'Arthur avec tendresse et désespoir, elle la presse entre les siennes; et ces mots sortent de sa bouche. — « Arthur!

» Arthur ! ta vie m'est chère.... Arrête ! ou
» j'expire à tes pieds ! »

A ce cri touchant, à cet aveu arraché par la terreur, Ravenstel demeure immobile. Puis passant son bras autour d'elle, comme menaçant qui oserait la lui arracher, il la serre contre son sein avec une joie frénétique.

« — Ordonne ! dispose d'Arthur ! s'écrie-
» t-il avec véhémence. Ici-bas je t'accorde
» tout, hormis de renoncer à toi.

» — Eh bien quitte ces lieux ! répond-elle,
» en le repoussant doucement.

» — Te reverrai-je ?

» — Sous trois jours.

» — Tu me le promets ?

» — Je te le jure.

» — Et dans quels lieux ?

» — A la fontaine. »

Elle dit; Valdebourg courroucé a paru vouloir l'interrompre; mais Alaïs d'un ton plein de noblesse et de dignité, lui a adressé ces paroles:

« — Je sais ce que vous avez à dire; je » vous entends et c'est assez; je connais mon » devoir. J'obéirai à sa voix; mais quelles » que soient les lois qu'elle m'impose, Arthur » peut revenir sous trois jours! je l'ai promis, » je le verrai. »

Le comte de Ravenstel a porté la main de l'Étrangère à ses lèvres; pénétré de reconnaissance et enivré d'espoir, il sent circuler dans ses veines une flamme active et brûlante.

« — Chère Alaïs! a-t-il repris, je pars, je » te laisse avec lui : il va te parler contre » moi. L'écouteras-tu?

» — Laisse-nous.

» — Encore un mot! et j'obéis. Me par-

» donnes-tu mes transports, mes aveux, mes
» emportemens?

» — Hélas! » lui répond l'Étrangère, qui dans son trouble, et pour l'éloigner, laisse parler jusqu'à son cœur; « peux-tu m'en
» faire la question? N'as-tu pas ma main
» dans la tienne! »

Et l'arrachant avec effort, confuse des mots proférés, Alaïs détourne la tête.

Ravenstel joyeux, mais inquiet, heureux et pourtant désolé, en proie à mille sentimens divers, jette un sombre et dernier regard sur le baron de Valdebourg.... L'Étrangère respire enfin; il fuit à grands pas le bocage.

LIVRE CINQUIÈME.

Que le jeune Arthur est à plaindre ! Tourmenté par deux passions tumultueuses, par l'amour et la jalousie, il ne connaît plus le repos, et leurs traits poignans le déchirent. C'est le navire entre deux écueils dont les vents se jouent sur les mers, que tous les rescifs se repoussent, et qui laisse à chaque rocher, le long de sa route funeste, quelque fragment brisé de lui-même.

Ravenstel ne peut oublier les douces paroles de l'Etrangère; elles sont le baume rafraîchissant qui ferme une partie de ses plaies; il ne se flatte point du bonheur d'être

aimé d'elle, mais il se croit certain du moins de l'avoir intéressée. L'amour, ce tourbillon violent qui s'empare de toutes les facultés humaines pour les porter d'un seul côté, les diriger vers un seul but, et les tenir sur un seul point, l'amour absorbe tout son être : impétueux courant, il l'entraîne.... Où va-t-il ? où le conduit-il ? Hélas ! vers un abîme peut-être.

Le mystère qui environne Alaïs n'épouvante plus son esprit. — « Non, se disait-il » à lui-même, elle n'est point rejetée de la » Providence ; c'est son imagination frap- » pée qui, dans un instant de délire, acca- » blée par l'excès des maux, a conçu cette » horrible idée. Une clarté divine brille en » ses yeux obscurcis par les larmes ; elle est » pieuse et bienfaisante ; exilée de sa terre » natale, elle a le ciel encore pour patrie.

» Une ame belle, sensible et généreuse
» comme la sienne, est restée pure dans ses er-
» reurs, à supposer qu'elle en ait eu. Lorsque
» les rayons du soleil, égarés sous de noirs
» ombrages, ou brisés dans l'eau d'un marais,
» perdent leur éclat primitif, en cessent-ils
» moins un instant d'émaner de l'astre du
» jour! ».

Mais que Valdebourg lui est devenu odieux! Plus il l'aima, plus il le hait. Dans tout ce qui s'est passé devant lui au bocage entre Alaïs et le baron, que de sentimens incompréhensibles! que de discours contradictoires! que de choses inconciliables! Arthur, perdu dans ce dédale, n'y veut plus porter ses pensées. Ce qui seul lui paraît clair et positif, c'est que Valdebourg désormais sera un constant obstacle à son amour et à son bonheur; il ne voit plus en lui qu'un rival.

Que les heures lui paraissent longues ! Ces cruelles filles du Temps ne vont jamais d'un pas égal pour l'amant heureux ou souffrant : leur marche est trop rapide ou trop lente.

Quand luira-t-il ce troisième jour qu'appellent tous les vœux d'Arthur, et qui peut-être le verra admis dans la confidence de sa bien aimée !.... La présence d'Alaïs est loin d'être pour lui le bonheur, mais elle est pour lui l'existence. C'est la lumière que cherche partout et dont a besoin constamment son ame passionnée.... Hélas ! semblable à l'éclat de la lune sur une mer orageuse, cette lumière, impuissante contre la tempête, l'éclaire et ne l'apaise point.

L'époque désirée approche. Ravenstel, on ne sait pourquoi, cherche avec ardeur les distractions. Une force puissante et inconnue lui donne une activité continuelle et sans

but. Il forme à la fois vingt projets, il parle, il s'occupe, il s'agite; mais ses mouvemens et ses paroles sont confus et désordonnés.

Il était né avec des sentimens religieux, mais l'incrédule Olburge, loin de chercher à les accroître, les avait à peine tolérés dans son élève; et ne lui vantant que les préceptes de la raison, il avait souvent, devant lui, raillé des dogmes de la foi. Les idées pieuses d'Arthur n'étaient donc plus assez fortes pour le guider dans les prospérités, et le consoler dans les peines; ce n'était point pour lui d'utiles guides, ce n'était qu'une vaine escorte. L'édifice de son éducation était un monument sans base; Olburge avait rempli son esprit de systèmes philosophiques, de leur grandiose décevant, et de leurs trompeuses clartés. Funestes présens de l'erreur! la philosophie sans la reli-

gion n'est qu'un automne sans récoltes, un long hiver sans nul abri.

Arthur cherche en vain un secours aux régions consolatrices, leurs routes lui sont inconnues. Ses pensées, filles d'une ame délirante, retombent des hauteurs divines où voudrait monter celui qui les dirige. Ce sont les ombres de la montagne qui restent fixées à la terre, bien que le roc s'élève aux cieux.

Olburge a trop étudié Arthur pour se méprendre sur les sentimens qui l'agitent; il remarque ses tourmens, il épie ses démarches; il n'a plus de doutes sur son amour. Etrangère! malheur à toi!

Olburge ne voit dans la feinte qu'un genre de talent, et dans le crime qu'une science. Il fait le mal avec orgueil. Le succès de ses noirs desseins ne lui donne d'autre pensée

que celle de sa supériorité. Il va trouver son élève; il cherche à obtenir de lui la confidence entière de ses peines. Pour y réussir il emploie sur cette ame sincère l'ascendant de l'esprit, la subtilité du raisonnement et le pouvoir de la prière. Ravenstel, accoutumé depuis l'enfance à lui ouvrir son cœur, n'a pu lui résister long-temps. Tous ses secrets sont confiés.

Olburge le plaint, le console, et se garde bien de l'irriter par le moindre reproche. « — Arthur! dit le perfide, je ne vous blâme » point d'avoir aimé une jeune fille sans rang » et sans fortune; ce ne sont ni les titres, » ni les trésors qui font le bonheur de la » vie : si la beauté qui vous a séduit me pa- » raissait digne de vous, je lui sacrifierais à » l'instant l'héritière de Montolin, et vous » unirais l'un à l'autre. Mais l'Étrangère, » objet du mépris général, proscrite, avi-

» lie, délaissée, est-elle faite pour Arthur!...
» Le descendant des rois bretons épouser
» l'amante flétrie, la créature abandonnée
» d'un ou de plusieurs corrupteurs!... Ar-
» thur, qu'est devenue ta grande ame? Lais-
» serais-tu s'éteindre en toi l'ardente flamme
» de l'honneur? Ah! fuis la fleur empoison-
» née qui ne croît que dans les ténèbres.
» Reprends la route des vertus : ce n'est
» point là qu'est l'Étrangère, c'est là que
» t'appelle Izolette.

» — Mais, répond tristement Arthur, qui
» vous affirme, qui vous prouve qu'Alaïs est
» déshonorée?

» — Son exil, ses pleurs, ses remords. Si
» le masque de Valdebourg pouvait tomber,
» et laisser voir.....

» — Quoi! vous pensez?....

» — Cher Ravenstel! il faut enfin que vos
» yeux s'ouvrent. J'ai deviné votre amour à

» sa naissance ; je me suis dès-lors occupé
» de votre avenir ; et récemment à force de
» soins je suis parvenu à découvrir de
» cruelles vérités sur l'exilée de ces parages.
» J'ai beaucoup vécu, je sais juger les
» hommes, et peu de fourberies m'abusent.
» Vous êtes la victime d'une intrigue. Une
» femme artificieuse aidée par un aventurier
» hardi, se jouent de votre inexpérience,
» et vous ont su prendre en leurs piéges.
» Le prétendu baron du rocher connaît de-
» puis long-temps l'Étrangère ; les demeures
» qu'ils ont choisies sont à côté l'une de
» l'autre ; et vous avez pu croire ingénu-
» ment qu'ils ne s'étaient jamais rencon-
» trés ! Ah ! le couple mystérieux conduit
» habilement sa barque. L'un se fait passer
» pour un personnage illustre, qui, dégoûté
» des grandeurs, vient cacher modestement
» ses exploits fameux, et son nom célèbre

» dans une retraite ignorée; l'autre, en un
» bocage fleuri, joue la nymphe mélanco-
» lique pleurant les rives de Paphos. Tous
» deux s'entendent à merveille.

» Mais apprenez enfin, cher Arthur, leurs
» infâmes machinations. Le baron las de son
» impure maîtresse aspirait à la main d'Izo-
» lette. Votre arrivée à Montolin ayant dé-
» concerté ses plans, il a préparé....

» — Juste ciel! quelle épouvantable lu-
» mière!

» — Arthur, permettez que j'achève! C'est
» Valdebourg lui-même qui le soir de la
» grande fête avait placé sur votre passage
» l'étonnante vision du lac; il avait ouï parler
» de votre esprit enthousiaste, et de l'exal-
» tation de votre ame; il a mis en jeu les res-
» sorts qui devaient nécessairement les en-
» flammer. Le vieux soldat de la forêt, avec
» ses récits admirables, a fait la seconde scène

» du drame. Valdebourg a recherché votre
» amitié pour gagner votre confiance. Alaïs,
» à l'effet d'enivrer votre imagination, s'est
» entourée de tout le magique appareil de
» la beauté persécutée, de la souffrance et
» du mystère. Comme l'enchanteresse de
» Thessalie (1) elle possède une coupe mer-
» veilleuse : elle a, nouvelle Déjanire, non
» une robe qui consume, mais une image
» qui maudit; elle se dit de haute origine et
» pleure pour s'embellir encore. Que de
» moyens! et que d'effets! C'est tout un
» poëme en action, où l'on vous donne un
» premier rôle; mais quand viendra le dé-
» nouement, que sera le héros?... la dupe.

» Le baron qui croit vous avoir jugé, et
» qui se persuade que pour porter à l'excès
» votre enthousiaste tendresse, des obstacles

(1) Médée.

» sont nécessaires, feint de se jeter entre
» vous.... Comte! voilà la vérité; j'ai dû vous
» l'offrir tout entière quelque cruelle qu'elle
» fût. Je vous laisse; réfléchissez. »

Olburge s'éloigne à ces mots; le poison mortel est versé. Ce qu'il a dit renferme sans doute beaucoup d'invraisemblances, des faits qui se contredisent, d'inadmissibles conjectures; mais dans cette masse d'accusations il se trouve des choses vraies, et de grandes probabilités. Arthur voudrait en vain maintenant chasser de son esprit l'infernale révélation dressée devant lui comme un spectre; elle est là, son poste est fixé. Il n'y croit point, mais elle est là. Il la repousse, elle y est encore; il fuit, elle le suit partout. Qu'il dorme ou qu'il veille, elle est là.

Il cherche à se sauver de la pensée comme d'un implacable tyran; il n'est point de re-

fuge qui puisse l'en délivrer. Mille projets roulent dans son sein, et sont tour à tour rejetés. Il évite Olburge, Izolette le voit rarement, il ne parle plus à personne. Il ne cherche que la solitude; hélas! et c'est là cependant qu'est son plus cruel ennemi, sa brûlante imagination.

Selon toutes les apparences, le premier être qu'il aima, Valdebourg n'est qu'un fourbe infâme, et la première femme qui fit battre son cœur n'est qu'une vile courtisane. Quel honteux début pour Arthur dans la carrière du sentiment! Emporté par un fol enthousiasme où a-t-il été placer ses affections! quel choix humiliant il a fait! comme on s'est ri de sa crédulité! Il a donné la preuve mortifiante de son peu de jugement dans le rôle ridicule qu'il a joué; il a mérité d'être la risée du canton; il l'est même déjà peut-être. Oh! comment des désirs de vengeance ne s'éveil-

leraient-ils pas en lui ! ses souvenirs sont pleins d'affronts.

« — J'ai une épée, je suis armé, se répète » Arthur à lui-même. Quelle est la crainte » qui m'arrête?.... Mourir, que m'importe » aujourd'hui. Des tourmens, des larmes de » plus, voilà les seuls bienfaits du temps. » Pourquoi n'irais-je point démasquer et » punir le traître! Non, je ne puis ni ne dois » vivre de l'air qu'il respire. C'en est fait! » mes sanglantes pensées de vengeance et » de mort ne retourneront point en arrière. » Si Valdebourg doit l'emporter; mourons! » je ne sais point souffrir. »

Deux fois, depuis la scène du bosquet, une aurore nouvelle avait éclairé la nature. Arthur, sorti du castel, traverse le lac de Montolin. L'astre du jour avait disparu au couchant derrière un groupe de nuages

d'or ceints d'une auréole de pourpre. On eût dit à la vue de ce reste de splendeur que, pour consoler la vallée de son départ, le dieu de la lumière avait laissé derrière lui pour quelques instans, l'un de ses vêtemens radieux.

Arthur est débarqué sur la rive, auprès de la maison isolée. Il marche à grands pas vers le bocage; en lui, tous les mouvemens de la vie sont brusques et accélérés. Que va-t-il dire à l'Etrangère?.... Il se la rappelle non telle qu'Olburge la peint, mais telle qu'elle s'offrit à ses yeux, pour la première fois, à la fontaine révérée, aux pieds de la sainte statue. Son doux parler, son regard angélique, son chaste sourire, sa grâce plus touchante encore que ses charmes, se présentent à sa pensée entourés de tous leurs prestiges. Il s'arrête, il est désarmé.

« — Oui, se dit-il, je suis trompé. Mais » quels sont les perfides qui m'abusent? Les- » quels? Olburge ou l'Etrangère?..... Quelle » nuit obscure m'environne! Je suis seul de- » vant la douleur. Pas un conseil! pas un » ami! Au milieu des afflictions, pas une » voix consolatrice qui puisse me dire : *Cou- » rage!* »

Mais au milieu de ses transports de fureur et de jalousie, son cœur sensible et généreux lui parle encore pour Valdebourg. Sa bonté naturelle perce à travers ses violences. Telles aux jours d'un brûlant été, les nuées orageuses qui courent chassées par les vents, s'ouvrent et laissent voir par intervalles le fond azuré d'un ciel pur.

Tout-à-coup il aperçoit une villageoise se dirigeant vers la fontaine; il l'a reconnue, c'est Nicette. Il s'empresse de la joindre,

L'orpheline, constamment auprès d'Alaïs, instruite par ses soins et douée d'une imagination vive, a un langage plein de naïveté dont le charme est inexprimable. Ses expressions sont choisies, et ses pensées sont gracieuses. Heureuse rencontre pour Arthur ! il va parler de l'Etrangère.

« — Nicette ! approchez, lui dit-il. Vous » m'avez vivement intéressé l'autre jour par » le récit de vos malheurs, et je désirais vous » revoir. Je suis le comte de Ravenstel. J'aime » à soulager l'infortune. Pour vous que puis- » je faire ? Parlez !

» — Seigneur ! je vous l'ai dit déjà, rien » ne me manque plus aujourd'hui ; je n'ai » besoin d'aucun secours, et je ne forme plus » qu'un seul vœu, celui de pouvoir contri- » buer à calmer les tourmens de ma bien- » faisante maîtresse.

» — La trouverai-je à sa demeure ?

» — Oui, seigneur.

» — Elle est seule?

» — Non. »

Le comte frémit à ce mot comme à l'annonce d'un désastre; il poursuit d'un air inquiet.

« — Et qui donc est chez l'Étrangère ?

» — Le haut baron de Valdebourg.

» — C'est son ami?

» — Oh! oui, seigneur. Sa vue adoucit » toutes ses peines; le ciel a enfin pris pitié » d'elle en lui envoyant un consolateur; » puisse-t-il ne plus la quitter! Quand il lui » parle, elle cesse de pleurer; quand elle » l'écoute, elle sourit. Il paraît si noble et si » bon. Ce digne protecteur.....

» — Il suffit, interrompt Ravenstel d'une » voix tonnante; je ne vous ai point chargée » de me faire l'éloge de cet homme. Il est

» digne d'elle sans doute.... Je sais ce qu'il
» est,..... ce qu'ils sont. »

Puis voyant l'extrême surprise de Nicette à ce langage extraordinaire, il a radouci son accent; mais ses esprits sont en désordre, et il continue en ces mots :

« — Nicette! je vous remercie..... C'est à
» merveille; je suis satisfait... Par-là, n'est-ce
» pas sa demeure? J'aime aussi beaucoup
» l'Etrangère;..... oui, beaucoup. Tu disais
» donc qu'ils sont ensemble?

» — Seigneur! le baron.....

» — Le baron, c'est cela même; où est-
» il?.... Elle l'a cherché long-temps.... Je le
» cherche aussi à mon tour..... Où le trouve-
» rai-je? »

Le visage irrité d'Arthur, son accent bref, ses mots hachés ont effrayé la villageoise.
« — Seigneur comte! lui répond-elle, si le
» baron de Valdebourg....

— Quoi! dit Ravenstel hors de lui, n'as-
» tu que ce nom dans la bouche!... Il a des
» lettres de tonnerre: ne vois-tu donc point
» qu'elles foudroient! Messagère infernale,
» qui t'a dit de venir les répéter à mon
» oreille?.... N'était-ce pas trop d'une fois!
» Agent sinistre, qui es-tu? d'où viens-tu?
» qui t'envoie?.... Va-t-en! »

Nicette jette un cri et s'enfuit; mais Arthur s'élance après elle, et la saisissant par le bras : « — Non, reste! reprend-il avec rage;
» j'ai besoin de t'entendre encore. Ils s'ai-
» ment, ils sont ensemble, dis-tu?... Nicette,
» conduis-moi vers eux. »

La jeune fille tombe à genoux. « — Sei-
» gneur! ne me regardez point avec ces yeux
» terribles!.... Je ne suis en état de vous con-
» duire nulle part. Qu'ai-je donc dit de dé-
» placé? qu'ai-je fait pour vous irriter à ce
» point?... Pardonnez l'ignorance d'une pau-

» vre orpheline de hameau. Si elle fait le
» mal, c'est sans le savoir. Je ne comprends
» rien à vos paroles; n'attachez nulle im-
» portance aux miennes !.... J'ai fait quel-
» que faute sans doute; j'ai mal expliqué,....
» mal compris.... Grâce! j'ai quinze ans, et
» j'ai peur. »

Arthur ne la retient plus; elle est libre, et la villageoise s'échappe. Qui peindrait l'horrible état de l'impétueux Ravenstel!... Après quelques instans de sombre méditation, il sort comme en sursaut de son immobilité menaçante; et se jetant à l'aventure sur la première route venue, il court avec la rapidité de l'éclair sans savoir où ses pas le portent. C'est la bombe enflammée qui part et qui fend les airs au hasard; la retenir n'est plus possible, il faut qu'elle tombe et qu'elle éclate.

S'encourageant à la vengeance, il se dit

ces mots à voix basse : « — Valdebourg ! at-
» tends-moi, j'arrive. Périssent mon nom, ma
» réputation, ma vie, j'y consens ; je les sacri-
» fie ; pourvu que mon glaive t'atteigne, que
» je voie ton audace éteinte, et que j'entende
» sortir de ton cœur palpitant ce lugubre et
» pesant soupir que suit un éternel silence. »

Le ciel s'était obscurci ; les teintes dorées du couchant avaient disparu. Un nuage orageux s'élevait lentement du Midi. L'atmosphère était brûlante. L'oiseau inquiet rasait la terre, effrayé de l'aspect des cieux. Pas un zéphir ne respirait, pas une feuille n'était agitée ; l'ouragan lointain s'était emparé, pour grossir ses tourbillons, de toutes les haleines diverses de la plage, de tous les souffles épars sous la voûte éthérée ; et l'air manquait à la nature.

Aucun murmure confus, aucun grondement sourd n'annonçaient encore de pro-

chains désastres; cependant sur le sombre rideau qui s'étendait au-dessus de la vallée, des éclairs avaient déjà lui; le signal d'alarme était donné; les pâtres avaient quitté la prairie; plus de travaux dans les guérets. Suspension majestueuse! attente redoutable! Le spectacle était solennel; mais, pour pouvoir charmer les yeux, cette effrayante solennité, cette consternation, ce silence, paraissant menacer la vie, tenaient de trop près à la mort.

La tête nue, les cheveux épars, l'œil en feu, Arthur poursuit sa marche désordonnée à travers la campagne. Comme les habitans du vallon, il presse ses pas et semble redouter la tempête; mais ce qui le remplit d'épouvante, ce qui le pousse et qui l'emporte, ce n'est point le bouleversement des airs, c'est la tourmente de son ame.

« — Terre, entr'ouvre-toi sous mes pieds! » dit l'insensé ; ouragans, déchaînez-vous » sur ma tête ! foudre du ciel, tombe sur » moi ! je suis encore pur et sans tache; mais » dans quelques instans peut-être, ma vie » aura deux parts et deux noms. »

Un voile épais couvre ses yeux; il se figure qu'une nuit épaisse l'entoure. « — Où suis-» je ! reprend-il; quelles ténèbres ! Ciel ! par » pitié, de la lumière ! »

Sa respiration est coupée ; il lui semble que, pour pouvoir battre, son cœur n'a plus assez de place; il frappe sa poitrine, il suffoque. « — J'étouffe ! a-t-il continué. » Ces arbres, ces rochers, tout m'oppresse; » la voûte éternelle m'écrase. O nature ! de » l'air ! de l'air ! »

Un éclair brillant a traversé la nue ; la blanche maison de l'Etrangère s'offre lumi-

neuse à ses yeux entre les arbres du bocage. « — C'est là qu'ils sont tous deux! » poursuit-il. Oui, le flambeau de la tem- » pête m'a montré le lieu qui m'appelle. »

Il se précipite à ces mots vers la demeure d'Alaïs. Il est déjà près de la porte, lorsque le doux accent de l'Etrangère se fait entendre et l'arrête. Arthur est caché derrière un épais taillis: il en écarte les rameaux: il approche.... qu'aperçoit-il!

Alaïs, appuyée sur Valdebourg, sort lentement de sa retraite. Avec tout l'abandon de la plus tendre confiance, elle lui adresse ces paroles: « — Quoi! déjà, déjà me quit- » ter!

» — L'orage, répond le baron, s'avance » avec rapidité. A demain. Je te laisse; » Adieu. »

Il a fait quelques pas pour s'éloigner, elle cherche à le retenir. « — Pourquoi partir si

» vite ! dit-elle ; quelle froideur en tes der-
» niers mots ! Songe qu'aujourd'hui, sur la
» terre, toi seul es mon unique espoir, mon
» seul guide, mon seul ami. »

Valdebourg lui ouvre ses bras, et l'Étrangère s'y est jetée. « — O Léopold ! cher
» Léopold !.... »

Le sifflement aigu des vents empêche Arthur d'en entendre davantage. Valdebourg presse Alaïs contre son cœur ; puis passant près de Ravenstel sans le voir, il prononce encore ces paroles : « — Un profond silence
» surtout !.... Songe que tu serais perdue si
» Arthur savait qui nous sommes..... Le
» tromper est nécessaire.... Hâte les apprêts
» du départ. »

Alaïs rentre en sa demeure, et Valdebourg est déjà loin. Le comte de Ravenstel, pétrifié, est demeuré quelques instans immobile et

debout. Pâle comme un lis renversé, muet comme un tombeau désert, il se répète en lui-même les derniers mots qu'il vient d'ouïr. Puis sortant de sa stupeur, plein d'une rage forcenée, il s'élance à la poursuite du baron.

« — Juge de l'univers ! s'écrie-t-il, je ne » te demandais qu'Alaïs. J'eusse renoncé » pour elle à tout le reste de la création : » elle me paraissait ton œuvre favorite. O » toi qui fis son corps si parfait, comment » t'es-tu mépris pour son ame !... Je ne vou- » lais qu'elle, elle seule; cruel! tu ne l'as pas » permis ! C'est toi qui me pousses au crime, » tu m'ouvres la route.... j'y suis. »

Sa voix s'exhale avec violence dans les airs, mais l'ouragan emporte ses cris, nul être humain ne les entend.

« — Je ne puis plus douter, reprend-il, » de leur infâme trahison. *Si Arthur savait » qui nous sommes!... Le tromper est néces-*

» *saire ! Hâte les apprêts du départ !* Le » perfide ! où la mène-t-il ? Ah ! tandis que » je menace, il vit. Plus de paroles ! plus » de plaintes ! elles refroidiraient ma pen- » sée. »

Arthur ne se modère plus ; il a tiré son glaive ; il vole avec les tourbillons, comme s'il guidait contre la nature et le genre humain leur impétueuse furie. L'orageuse harmonie des vents lui semble le clairon de la mort, l'affreuse hymne des funérailles. Il franchit les distances sans presque toucher la terre, tant sa course est précipitée. Enfin, aux clartés de l'orage et sur le roc de Fontaril, il aperçoit, il joint Valdebourg.

« — Foudre éclatante ! poursuit-il, mu- » gissemens de la tempête ! horreurs et des- » tructions ! venez tous ; environnez-moi. » Au sein de vos bouleversemens, je respire

» plus en liberté. Soyez les guides, les ap-
» puis et les témoins de ma vengeance ! »

Puis élevant sa voix terrible au-dessus de toutes celles des élémens déchaînés : « — *Léo-*
» *pold*, s'écrie-t-il, arrête ! *Léopold !* Arthur
» et la mort ! »

Valdebourg se retourne à ce cri. Arthur était droit sur le roc, les cheveux en désordre, le fer nu, audacieux comme le désespoir, extrême comme le délire. Sa taille haute et martiale paraît grandir avec sa rage. Seul, à la lueur des éclairs, l'œil aussi embrasé par la haine que le ciel sillonné par la foudre, il semble le génie des tempêtes au milieu de son élément, et donnant aux esprits funèbres l'ordre de l'extermination.

Le nom de *Léopold*, comme prononcé et poussé par le roulement des orages, a fait tressaillir Valdebourg. Ce nom, qu'il ne

porte plus depuis long-temps, et que jamais ne lui a donné aucun habitant du canton, comment Arthur le connaît-il ?.... Pourquoi ces farouches regards, ce fer levé, ce défi terrible ?...

Mais Valdebourg n'a le temps ni de rien comprendre, ni de rien éclaircir. « — Traî-
» tre, défends-toi ! » crie Arthur.

« — Moi ! Se peut-il ! quelle fureur !

» — Point d'explications ! défends-toi !

» — Arthur ! quelque fatale erreur....

» — Fourbe infâme ! Paix ! ou je frappe.

» — Vous, comte ! attaquer mon honneur !..

» — Ton honneur ! toi ! tu n'en as point.
» Félon ! tu n'as rien que ta vie ; c'est ta vie
» seule que j'attaque.

» — Arthur !...

» — Misérable ! silence. Ton fer ne peut-il
» te défendre ! es-tu incapable de com-
» battre ! faut-il, lâche ! que j'assassine ! »

C'en était trop! à ce nom de lâche, Valdebourg a tiré son glaive; ils sont sur le plateau de Fontaril aux bords du lac de la vallée; les vagues écumantes, sur lesquelles dardent les éclairs, étincellent en se brisant; et semblable à la mer d'Herkend (1) qui roule des flammes en temps d'orage, la plaine liquide de Montolin est devenue comme un lac de feu dont les clartés incendiaires se reflètent sur la nature: la voûte céleste est tout entière envahie par la tempête; et le bruit des fers ennemis se croisant sur le roc funeste est perdu dans l'espace immense où tous les élémens se combattent.

Vingt fois, s'il l'avait voulu, Valdebourg

---

(1) Lorsque la mer d'Herkend est agitée par la tempête, elle étincelle comme du feu; on voit courir des flammes sur ses ondes. (Voy. *Lallarouck*, de Thomas Moore, t. 2. — *Voyage de deux Mahométans*.)

aurait percé le sein de son fougueux antagoniste; Arthur se jette au-devant de tous ses coups, et novice dans l'art des combats expose à chaque instant sa vie. Déjà le baron malgré lui l'a deux fois atteint de son glaive; une des blessures est profonde. Jamais le comte de Ravenstel n'eût triomphé si le ciel ou plutôt l'enfer n'était venu le seconder. Un éclair subit et brûlant passe sur les yeux du baron qui recule presque aveuglé. Arthur profite du moment; il a plongé l'arme homicide dans le sein de son ennemi.

« —Malheureux Arthur! qu'as-tu fait? » dit le baron de Valdebourg.

Son sang coule à flots, il chancelle. Se retirant en arrière devant son vainqueur, il s'appuie contre une roche voisine; et son fer échappe de ses mains.

A l'aspect du baron expirant, à la vue du sang qu'il a versé, et surtout à la voix plain-

tive de sa victime, Arthur frémit dans tous ses membres. — « Valdebourg! s'écrie-t-il, » tu ne fus qu'un traître pour moi, mais tu » meurs..... Je te pardonne. »

Hélas! le baron n'a pu entendre ces accens où règne bien encore la fureur, mais où déjà commence à percer une sorte de repentir; il n'a vu que le mouvement impétueux qui pousse le comte vers lui. L'œil hagard de Ravenstel et ses traits décomposés n'expriment qu'un horrible délire; il croit qu'il n'a d'autre pensée que de savourer de plus près les délices de la vengeance et de hâter sa fin peut-être; il fait un effort, il recule..... Son pied glisse sur un terrain humide de sang; il tombe du rocher dans le lac; il a disparu sous les ondes.

Valdebourg, au moment de sa chute, a

voulu proférer quelques mots encore, mais si ses lèvres les ont articulés, le bruit des vagues les a couverts. Il n'est parti du fond des gouffres qu'une plainte sourde et sinistre; c'est l'accusation de la tombe; c'est le cri du sang innocent; c'est l'appel au juge vengeur.

Les cheveux d'Arthur se hérissent sur sa tête. Une sueur froide inonde ses joues, le sang de ses blessures se fige. Ses fibres se retirent ou plutôt se tordent, comme saisis par les dernières convulsions de la vie; sa poitrine oppressée repousse l'air avec horreur comme s'il n'était plus composé que d'une exhalaison de sang, comme si le meurtre venait d'élever autour de lui une atmosphère de crime. Livide, éperdu, chancelant, il pousse un cri épouvantable dont le son n'a plus rien de l'homme, et qui joint au bruit

de la foudre, des vagues, et de l'ouragan, paraît échappé du Ténare.

Son regard le tromperait-il? ou sa raison est-elle perdue? Devant lui, au feu des éclairs, comme envoyée du palais de la justice éternelle à la poursuite du meurtrier, une figure vaporeuse, à traits vagues et indistincts, semble, debout sur le rocher, sortir du milieu des tempêtes.

Blanche comme le linceul des spectres, elle tient une torche à la main dont la funéraire lueur tombe sur la pierre sanglante; telle, messagère divine, la conscience vengeresse se présente en fantôme au crime.

Ravenstel si pur jusqu'à ce jour a souillé pour jamais sa vie; il voit à la fois son attentat, sa chute et sa dégradation. Il se persuade en son délire que les esprits du mal auxquels il vient de s'allier par un premier

forfait, envoyent un de leurs affidés le saluer du nom de frère. Il se représente leur joie; il croit entendre leur rire infernal; et couvrant ses yeux, il s'écrie :

« — Horrible vision, que veux-tu?.. O di-
» vinités infernales! quoi! déjà je serais des
» vôtres! »

Mais quelle voix répond à la sienne? Dieu! c'est celle de l'Étrangère. — « Arthur!.....
» quels cris affreux!..... Vous ici! »

Elle avance, elle est près de lui. La flamme de sa torche éclaire le visage d'Arthur. Elle voit ses traits bouleversés, sa physionomie effrayante, sa main armée d'un fer sanglant, le délire empreint sur son front; elle recule épouvantée.

« — Alaïs! répond le malheureux en un
» complet égarement. Viens! ton Léopold
» est ici... Que dis-je! non, il y était. Il devait

» partir avec toi, je l'ai fait partir seul.
» Femme perfide! c'est ton ouvrage.... Vous
» vouliez me tromper ensemble, et moi je
» vous trompe tous deux. »

Puis avec un rire extraordinaire. — « Ce
» soir encore, poursuit-il, il te pressait contre
» son cœur; mais demain! qui t'embras-
» sera?...

» — Arthur! interrompt l'Étrangère avec
» une terreur croissante; que signifient ces
» mots affreux, cette fureur, cette dé-
» mence....? »

Elle s'appuie contre le rocher. Mais se relevant tout-à-coup, elle pousse un horrible cri. Sa main a coulé sur du sang; sa blanche tunique en est teinte; et ses pieds en sont imprégnés.

« — Juste ciel! a-t-elle repris. Quel
» monstre homicide a frappé?....

» — Ce monstre! c'est moi! crie Arthur.

» — Quelle victime?

» — Léopold, ton seul guide, ton seul » ami, ton cher, ton bien-aimé Léopold.

» — Mon frère! » s'écrie Alaïs.

Et l'infortunée, expirante, est tombée sans force à ses pieds.

« — Ton frère! dit le comte éperdu; ton » frère! O misérable Arthur! »

Il cherche à rappeler l'Etrangère à l'existence, mais vaguement et sans idée. Ce n'est plus qu'un instinct confus et machinal qui le fait agir et mouvoir; son sang coule, il ne l'arrête point; ses blessures s'enflamment, il ne sent rien. Ses paroles incohérentes, et qu'il n'entend pas lui-même, sortent lentement de sa bouche.

« — Elle est perdue pour moi.... Perdue! » Je suis un monstre.... Dieu est juste. Val- » debourg! Que ne me parlais-tu! Que ne

» me disais-tu, *c'est ma sœur!* Vivant je l'ai
» vu entre nous; mort il y est plus encore;
» au jour du jugement je l'y vois; dans l'é-
» ternité, toujours lui. »

L'Étrangère s'est relevée; elle regarde autour d'elle avec surprise, et cherche à retrouver ses esprits. Arthur est à genoux devant elle. Tout ce que le malheur, le remords et le désespoir ont de plus déchirant est empreint sur sa pâle figure. « — Alaïs!
» ne me maudis pas! s'écrie-t-il, en levant
» vers elle ses mains suppliantes. Oh! par
» pitié regarde-moi! l'Éternel t'a déjà ven-
» gée.

» — Homme barbare! répond-elle; où
» est son corps? Qu'en as-tu fait? Qu'est
» devenue sa dépouille mortelle?..... Oh! si
» dans ton féroce cœur, il reste quelque
» humanité, rends-moi, rends-moi le corps
» de mon frère! »

Ces mots, prononcés avec un accent ennemi, et que n'adoucit aucun regard de compassion, achèvent d'attérer le comte; en lui, l'immobilité de la mort succède au spasme des angoisses.

« — Son corps! Il est là.... Dans le lac, » répond l'insensé avec calme.

C'était le calme terrifiant de l'anéantissement moral.

« — Oui, dans le lac, ajoute-t-il; ses » secrets, qu'il m'a refusés, il les a confiés » aux gouffres; et cependant je l'aimais » tant!... Plus de nœuds aujourd'hui; me » voilà libre, dégagé de tout sentiment, de » toute crainte, de toute joie. Point de mi- » séricorde à attendre..... Avais-je autre » chose à demander? non; je n'ai plus be- » soin de rien. »

Mais l'Etrangère, sans l'écouter, descend

du rocher à la hâte. Elle veut, sur la rive du lac, redemander aux ondes son frère. Arthur la suit; il la retient par sa robe. « — Meurtrier! Laisse-moi! » dit-elle.

Et levant au ciel sa main armée de la torche funèbre : « — Arbitre suprême! conti-
» nue l'infortunée; tes décrets s'accomplis-
» sent. Ce que j'avais pressenti est arrivé;
» une catastrophe et des crimes. Ici comme
» en tout lieu ta malédiction m'accompa-
» gne. En vain j'ai voulu vivre cachée; dans
» ces solitudes profondes, où à peine je suis
» établie, j'ai séparé deux êtres faits l'un
» pour l'autre; j'ai porté le malheur dans
» deux familles; j'ai chassé la vertu d'un
» cœur pur. Il manquait le meurtre et le
» sang.... Ai-je assez marqué mon passage!
» Ainsi donc, partout, ô juge terrible!
» bien qu'aujourd'hui toute aux vertus, je
» suis la puissance du mal! »

Elle dit; l'éclair et la foudre semblent accompagner sa voix; la nature est en harmonie avec ses maux et ses pensées. Elle est au pied du roc fatal, et marche le long de la rive; l'orage avait fui vers le nord; et, à l'horizon opposé, reparaissait quelque lumière. Alaïs regarde le lac, dont la surface rembrunie était redevenue presque paisible. Hélas! inutile recherche! aucun corps ne flotte sur l'onde.

« — Alaïs! s'écrie Ravenstel.

» — Silence! » interrompt l'Étrangère avec un geste solennel; « si jamais je pardonne » la mort de mon frère à son perfide assas- » sin, que ma vie soit éteinte à l'instant, » comme la flamme de cette torche! »

Et en achevant ce discours elle jette son flambeau dans le lac. L'eau bouillonne; la clarté funèbre a cessé de luire. Arthur, épuisé par ses souffrances et par la perte de